

"Dama Ninao" est une revue scientifique interdisciplinaire qui accepte et publie tous les articles relevant des Lettres, Arts et Sciences Humaines. A cet effet, elle s'intéresse aux études et théories littéraires, linguistiques, sociologiques, philosophiques, anthropologiques et historico-géographiques. La Revue "Dama Ninao", entendu "*L'Entente*" en langue kabyè du Nord Togo, est créée dans l'intention de matérialiser la mondialisation ou la globalisation qui s'opère avec l'esprit d'équipe et d'échanges et la désuétude du monde autarcique. Le monde scientifique universitaire ne peut échapper à cet esprit d'équipe qui fonde un creuset où « le fer aiguise le fer », les échanges se croisent, puis s'entremêlent pour aboutir à une reconstruction des connaissances scientifiques individuelles dans la collectivité.

La Revue Dama Ninao nous renvoie à la Civilisation de l'Universel du poète sénégalais Léopold Sédar Senghor, qui prône la porosité des âmes avec l'acceptation de l'autre, de ce qu'il dispose d'utile pour mon avancement: sa civilisation, sa culture, sa langue ... Elle se fonde notamment sur la philosophie de Paul Ricœur qui préconise la perception de Soi-même comme un autre. Considérer soi-même comme un autre aux yeux de l'autre, nous amènerait à faire taire nos distensions et ressentiments afin de redimensionner notre espace, reconstruire notre histoire et notre société.

La Revue Dama Ninao s'est inspirée de la nature. Des insectes en miniature nous produisent de bels chefs-d'œuvre architecturaux, conjuguent leur génie créateur et leur force dans la patience et dans la tolérance. Ils créent des œuvres monumentales qui dépassent l'entendement humain, les termitières. A cet effet, la nature semble nous parler, nous guider, nous instruire dans le silence. Seules ces créations nous interpellent sans autant faire de nous des disciples. Comme la termitière qui, pour la plupart du temps, est une composante de maillons surgissant de la même matière, la Revue Dama Ninao se veut une termitière scientifique dont les enseignants-chercheurs en sont les maillons.

Au confluent de diverses sciences, la Revue Dama Ninao se propose de promouvoir la recherche scientifique et universitaire en impulsant le dialogue interdisciplinaire, le dialogue entre divers champs disciplinaires et divers contributeurs du monde universitaire.

Professeur Koutchoukalo TCHASSIM
Université de Lomé

ADMINISTRATION DE LA REVUE

Directeur de publication et rédacteur en chef : Professeur TCHASSIM Koutchoukalo,
Université de Lomé

Directeur de rédaction : SILUE Lèfara (Maître de Conférences), Université Félix Houphouët Boigny

Comité Scientifique

Professeur Yaovi AKAKPO, Université de Lomé (Togo), Professeur Kodjona KADANGA, Université de Lomé (Togo), Professeur Xavier GARNIER, Université Paris 3 (France)
Professeur Norbert VIGNONDE, Université de Bordeaux (France), Professeur Adama COULIBALY, Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire), Professeur Pierre MEDEHOUEGNON, Université d'Abomey-Calavi (Bénin), Professeur Mamadou KANDJI, Université de Cheikh Anta Diop (Sénégal), Professeur Komla Messan NUBUKPO, Université de Lomé (Togo), Professeur Amadou LY, Université de Cheikh Anta Diop (Sénégal), Professeur Kazaro TASSOU, Université de Lomé (Togo), Professeur Simon Agbeke AMEGBLEAME, Université de Lomé (Togo), Professeur Komlan Sélom GBANOU, Université de Calgary (Canada), Professeur Serge GLITHO, Université de Lomé (Togo), Professeur Nicoué GAYIBOR, Université de Lomé (Togo), Professeur Alain-Joseph SISSAO, Université de (Burkina Faso), Professeur Komla Essowè ESSIZEWA, Université de Lomé (Togo), Professeur Gneba KOKORA, Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire), Professeur Louis OBOU, Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)

Comité de lecture

Professeur Koutchoukalo TCHASSIM, Université de Lomé (Togo), Professeur Okri Pascal TOSSOU, Université d'Abomey-Calavi (Bénin), Dr Lèfara SILUE, Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire), Dr Christian ADJASSOH, Université Alassane Ouattara de Bouaké (Côte d'Ivoire), Dr Bi Boli GOURE, Institut Polytechnique Félix Houphouët-Boigny de Yamoussoukro (Côte d'Ivoire), Dr Moussa PARE, Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire), Dr Xolali MOUMOUNI-AGBOKE, Université de Lomé (Togo), Dr Paul SAMSIA, Université de Yaoundé I (Cameroun), Dr Anicette Ghislaine QUENUM, Université d'Abomey-Calavi (Bénin), Dr Gbati NAPO, Maître de Conférences, Université de Lomé (Togo), Dr Koffi TSIGBE, Maître de Conférences, Université de Lomé (Togo), Dr Anoumou AMEKUDJI, Université de Lomé (Togo), Dr Ahossi Nicolas BROU, Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)

Comité de rédaction

Professeur Koutchoukalo TCHASSIM, Xolali MOUMOUNI-AGBOKE, Maître de Conférences, Lèfara SILUE, Maître de Conférences, Wonouvo GNAGNON, Assistant, DOUHADJI Kossi, doctorant, Université de Lomé.

Contact : revuedamaninao@gmail.com

LIGNE EDITORIALE DE LA REVUE DAMA NINAO

Dama Ninao est une revue scientifique internationale. Dans cette perspective, les textes que nous acceptons en français ou anglais sont sélectionnés par le comité scientifique et de lecture en raison de leur originalité, des intérêts qu'ils présentent aux plans africain et international et de leur rigueur scientifique. Les articles que notre revue publie doivent respecter les normes éditoriales suivantes:

La taille des articles

Volume: 10 à 15 pages; interligne 1.5, police 12 pour le corps du texte et les courtes citations; police 11 pour les longues citations, Times New Roman, les références des citations doivent être incorporées dans le texte. Exemple: Guy Rocher (1968, p. 29), pas de référence en foot-notes à l'exception de quelques commentaires.

Ordre logique du texte

- Un **TITRE** en caractère d'imprimerie et en gras. Le titre ne doit pas être trop long ;
- Un **Résumé (Abstract)** de 8 lignes en français et anglais, en interligne simple, suivi de 6 **Mots clés (Key-words)**
- Une **Introduction** : elle doit avoir une problématique, une méthode et une structure.
- Un **Développement** : les articulations du développement du texte doivent-être titrées comme suit :

1-Pour le **Titre** de la première section

1-1-Pour le **Titre** de la première sous-section

1-2- Pour le **Titre** de la deuxième sous-section

2- Pour le **Titre** de la deuxième section

2-1-Pour le **Titre** de la première sous-section

2-2- Pour le **Titre** de la deuxième sous-section

3- Pour le **Titre** de la troisième section (si l'auteur de l'article le souhaite)

- Une **Conclusion** : elle doit être courte, précise et concise en mettant en relief l'authenticité des résultats de la recherche.

- **Bibliographie** (Mentionner uniquement les auteurs cités)

Les divers éléments d'une référence bibliographique sont présentés comme suit : NOM et Prénom (s) de l'auteur, Année de publication, Zone titre, Lieu de publication, Zone Editeur.
Exemples:

-AMIN Samir (1996), *Les défis de la mondialisation*, Paris, L'Harmattan.

-BERGER Gaston (1967), *L'homme moderne et son éducation*, Paris, PUF.

- DIAGNE Souleymane Bachir, 2003, « Islam et philosophie. Leçons d'une rencontre », *Diogène*, 202, p. 145-151. (Pour les articles).

TOPONYMIE ET HISTOIRE DES ORIGINES : CAS DES LAMA DU NORD-TOGO

Aboubakar TANAI / tanaiabou@yahoo.fr
Université de Lomé

Résumé : Les sources orales comme sources fiables dans la reconstitution du passé des peuples sans écriture ne sont plus à démontrer. Elles constituent une clé essentielle dans l'étude des sciences onomastiques telle que la toponymie qui apporte des éléments d'informations sur l'histoire des origines, du peuplement et des activités humaines. En pays lama, des groupes présumés autochtones et migrants venus d'horizon divers vont dans une parfaite harmonie créer une multitude de lignages et de groupements donnant naissance à plusieurs toponymes. Il s'agit de découvrir et de comprendre, à travers cette étude, l'origine, l'évolution et le sens profond chargé d'histoire des toponymes du monde Lama.

Mots clés : toponymie, pays lama, autochtonie, migrations, activités humaines.

Abstract: Oral sources as reliable sources in the reconstruction of the past of peoples without writing are no longer to be demonstrated. They constitute an essential key in the study of onomastic sciences such as toponymy, which provides elements of information on the history of origins, settlement and human activities. In Lama country, presumed indigenous and migrant groups from various backgrounds go in perfect harmony to create a multitude of lineages and groupings, thus giving rise to several toponyms. It is a question of discovering and understanding, through this study, the origin, the evolution and the deep meaning charged with history of the toponyms of the Lama world.

Key-words: toponymy, lama country, autochtony, migration, human activities.

Introduction

L'importance de la toponymie comme une des sources de l'écriture de l'histoire en Afrique n'est plus à démontrer. Elle est une composante des sciences onomastiques qui, dans leur ensemble, peuvent apporter un éclairage évident dans l'appréciation et la compréhension de certains aspects de l'existence. Les toponymes constituent des données importantes qui peuvent éclairer l'histoire culturelle et événementielle par rapport aux faits majeurs qui ont caractérisé les populations lors des longues migrations et au moment de leur installation (C.-H. Perrot, 1989, p. 27). Les sources orales forment à cet effet, une clé essentielle dans l'étude des sciences onomastiques telle que la toponymie qui apporte des éléments d'informations sur l'histoire des origines, du peuplement et des activités humaines. Telle que définie, la toponymie peut être non seulement exploitée par l'histoire, mais aussi par la linguistique, la géographie, la botanique et l'anthropologie par exemple. Plus précisément, il est possible grâce à la toponymie de retrouver les traces d'une langue disparue, de se faire une idée sur le

couvert végétal d'autrefois d'une région ou encore de repérer des métiers qui n'existent plus (M. Gomgnimbou, 2010, p. 115).

En pays lama, des groupes présumés autochtones et migrants venus d'horizon divers vont dans une parfaite harmonie créer toute une multitude de lignages et groupements territoriaux donnant ainsi naissance à plusieurs toponymes. Ainsi, les noms des villages ou groupements territoriaux lama portent toute une histoire qui rappelle les conditions et les circonstances dans lesquelles ils ont été créés. En effet, la plupart des récits des origines, de migrations, du peuplement et des activités humaines sont truffés de références toponymiques dont les étymologies, réelles ou supposées, fondent l'identité des populations lama. Par rapport à cette logique, une préoccupation essentielle se dégage : que véhiculent les toponymes et en quoi peuvent-ils contribuer à l'histoire du pays lama ? En d'autres termes, quel est l'apport de la toponymie dans la reconstitution de l'histoire du peuplement lama ? L'objectif de la présente étude est de montrer le lien entre la toponymie et l'histoire du peuplement lama. Il s'agit de découvrir et de comprendre l'origine, l'évolution et le sens profond chargé d'histoire des toponymes du monde lama.

Pour vérifier toutes ces interrogations, nous nous sommes appuyé sur une documentation écrite relative à la tradition et aux sources orales. Les sources écrites se résument essentiellement à l'exploitation des documents d'archives, des articles, des ouvrages spécifiques, des mémoires et thèses qui ont abordé l'histoire des Lama¹ du Nord-Togo qui regroupent les Kabiyè, Lamba, Logba et Tem présentant entre eux de nombreuses similitudes socioculturelles et économiques. S'agissant des sources orales, les mythes et légendes, par exemple, constituent une mine de renseignements pour l'historien. Enfin, nous avons élargi notre échantillon d'enquête à certaines personnes ressources qui ont la parfaite connaissance des traditions du monde lama. Il s'agit notamment des doyens prêtres, des chefs de lignages, des devins et des maîtres chasseurs. Les données collectées nous ont permis de structurer notre plan de travail en trois parties. D'abord, nous rechercherons l'origine et la signification des différents toponymes se rapportant au milieu biophysique, ensuite, nous allons nous appesantir sur le sens de ceux qui sont liés aux activités humaines. Enfin, une interprétation des toponymes issus des noms de personnes.

¹ Sur le plan linguistique, le lama appartient à la grande famille des langues *gur* ou voltaïques du groupe *gurunsi* dont le sous-groupe oriental est représenté par le kabiyè, le lamin, le likpa et le tem (I. Takassi, 1983, p. 48).

1. La signification des toponymes liés aux éléments du milieu biophysique

En expliquant comment on peut utiliser la toponymie pour écrire l'histoire, Y. T. Tchitchi (1993, p. 53) déclara que « quand les hommes occupent un espace vital, il est une activité intellectuelle à laquelle ils ne sauraient échapper, celle de désigner et de nommer les objets de leur environnement ». Ainsi, l'homme dans son rapport avec l'espace cherche à dominer, en nommant l'endroit qu'il occupe afin de s'en approprier. Les Lama obéissent à la même logique dans la dénomination de leur espace. Ils donnent des noms à leurs milieux par rapport aux éléments du milieu biophysique qui existaient ou qu'on peut trouver dans une région donnée. De ce fait, l'aire sur laquelle nous menons nos recherches s'appelle « lama ». Il s'agit d'un terme générique qui se rapporte à la « forêt » et que portent les populations kabiye, lamba, logba et tem (de souche lama) très proches linguistiquement et culturellement. L'analyse de la signification des différents toponymes liés aux éléments à l'environnement physique s'avère alors nécessaire dans la compréhension de l'histoire des Lama. En effet, le toponyme « lama » ou « Lama-Dessi », qui proviendrait de la déformation du terme « law-gnima » ou « lan-gnima ; lan-mba », est formé à partir de l'adjonction des termes « law² » (pl. *lan*), c'est-à-dire « la forêt » et « gnima » ou « mba » (« qui est, pronom substantif d'appartenance » et qui signifient « ceux des forêts » ou « les habitants des forêts ». D'où le nom « Lamadissi-Mba » ou plus exactement « Lama-Dessi » qui signifie « *les maisons des Lama* » ou « berceau des Lama (B. Tcham, 1997, p. 15 ; A. Tanaï, 2013, p. 57) ». Ce dernier toponyme serait, d'après de nombreuses traditions, le centre du peuplement lama qui, de là, aurait rayonné dans l'ensemble de l'aire (N. L. Gayibor 1997, p. 98). Les Lama auraient d'abord vécu de la chasse et des cueillettes dans la grande forêt avant de se sédentariser pour pratiquer de l'agriculture. C'est la raison pour laquelle le souvenir de la forêt est resté abondant dans la toponymie. Ainsi, nombreux sont les toponymes lama qui comportent le composant *law* « la forêt », on peut citer, entre autres, en pays kabiye : Law (la forêt) Lassa-Law, Kandalaw (forêt de pierres), Pya-Law (la forêt Pya), Lassa-Law (la forêt de Lassa), Lawda (dans la forêt), Landa (dans les forêts), Lawdè (sous la forêt), Wazilaw (la forêt de Wazi), Law-Wayi (derrière la forêt), Law-Noh (à l'orée de la forêt), Landja (gardien ou propriétaires des forêts), Sangayinlaw (la forêt des initiés au rite du *sangaying*), etc. Chez les Lamba³, on retient les toponymes comme : Lyè ou Léon (la forêt), Luota (dans la forêt), Tabreluo (ferme de forêt), Adjarè-Lao (paysage de forêt); en pays logba : Tchalinga-Lao (la

² Ou encore *lao, laou, luo, lyè* (selon les différents milieux du monde lama).

³ Les traditions lamba rapportent que leur véritable nom est « Lama » en souvenir de leur origine commune, c'est-à-dire Lama-Dessi (T. Gnana, 1992, p. 58).

forêt de Tchalinga), Aboulaodè (sous la forêt d'Abou), Laoudè (sous la forêt). Les toponymes tels que Tchadjalaou (la grande forêt), Laoubiadè (les enfants des forêts), etc. ne sont pas du reste. Le pasteur J. Delord (1976, p. 1) abonde dans le même sens lorsqu'il écrit :

Le souvenir des grands arbres est demeuré solide dans l'âme du paysan lama d'aujourd'hui. Tout îlot boisé est lieu de culte, le cimetière se nomme bi-law (la forêt d'enterrement), tout bel arbre est encore sacré ; la maison enfin continue de s'abriter sous les beaux ombrages, ce qui constitue un des charmes très réels de ce pays. Le souvenir de la forêt est resté également dans la toponymie : tel chef-lieu se nomme aujourd'hui encore Lan-taa (Landa), dans les forêts... Et les noms de lieux abondent qui comportent le composant law (la forêt). Pya-Law, Wazé-Law (la forêt-de-Pya ; la forêt-de-Wazé) ; Law, Law-Taa, Law-Noh, Law-Wayi (la forêt, dans-la-forêt, l'orée-du-bois, derrière-la-forêt) sont tous des noms de villages. Les populations lama qui se sont égayées à l'ouest au milieu d'une steppe arbustive au sol ingrat ont conservé l'appellation lambda ou lama " ceux des forêts.

D'autres témoignages recueillis par nos prédécesseurs, et l'occurrence K. Souu (1988, p. 39) se rapporte également à la forêt où l'ancêtre du groupement de Lama⁴-Saoudè, Péla est descendu du ciel à Lama-Law (forêt de Lama). Et c'est de cette forêt, le premier site d'établissement des ancêtres, que seraient partis les fils du couple fondateur tels que Somo, Abiyi, Gngamba, Kowu, Malaka pour donner naissance à plusieurs lignages.

Les ancêtres des Lamba quant à eux seraient issus d'un long processus migratoire entamé depuis le Lama-Dessi (Farendè) jusqu'à Défalé. L'ancêtre éponyme du lignage fondateur de Kantè s'appelait Lamou, dont la déformation donnera l'ethnonyme lambda : *lamou* au singulier, *lama* ou *lambda* au pluriel (T. Gnana, 1992, p. 24).

En outre, les populations de Farendè, Asséré, Assima, Wazilaw, Kpakouda, Tchioukawa, Pessaré, etc. au Togo et celles de Madjatoum, Kawado, Tchalinga, Kadolassi dans les environs de Badjoudè⁵ au Bénin sont connues sous l'appellation Lama-Dessi ou Lama. Ensuite, un des plus grands groupements territoriaux kabiyè du massif sud se nomme Lama ou Lama-mba. De même, les Lamba de la Kéran (au nord du pays kabiyè) en général et ceux de Kantè, Pessidè, Atalotè, Hilota et Ossacré, en particulier ont pour nom authentique « Lama ou Lamba ». C'est dans ce sens que J. Delord (1976, p. 1) écrivait :

Il est très vraisemblable que ce soit là le nom générique (Lama) que se donnaient les habitants d'une aire beaucoup plus vaste, englobant les trois massifs d'Alédjo, du Kabiyè et de l'Atakora togolais, et qui est resté celui des deux plus gros cantons du Kabiyè proprement dit, le canton de Lama, avec le chef-lieu actuel Lama-Karah et celui de Lama-Dessi au Togo et au

⁴ Lama désigne ici le peuplement kabiyè descendu de la montagne à partir de Saoudè (massif sud).

⁵ Abalonorou Agba, 65 ans, instituteur à la retraite, Kolou Sosso, 71 ans, notable, entretiens du 29/11/2018 à Badjoudè puis à Farendè dans le Lama-Dessi.

Bénin. De la même façon, on retrouve en pays lamba, logba des toponymes qui ont un lien avec la forêt.

Photos n° 1 et 2 : Wazilaw (Lama-Dessi) et Law-Noh (dans le massif sud kabiye)



Source : A.Tanaï, enquêtes de terrain, 2018.

Par ailleurs, les toponymes en relation avec les milieux élevés ou montagneux sont particulièrement fréquents dans le monde lama et renseignent sur les qualités des lieux ou de leur histoire. Il s'agit notamment des toponymes du relief tels que Pouda⁶ (dans la montagne), Pouliou (au flanc de la montagne), Pouwai (derrière la montagne), Poudè, Pounoh, Boulohou⁷ (au pied de la montagne). Le préfixe « *pou* » ou « *bou* » étant fréquemment utilisé pour désigner les milieux montagneux boisés et leurs sous-ensembles. « La montagne étant bien arrosée (ce qui n'est pas le cas des plaines environnantes), on peut comprendre qu'elle ait été occupée très tôt par l'homme » (N. L. Gayibor, 1997, p. 58). En outre, dans ces montagnes présentant par endroits des cercles de pierres, des meules dormantes, des polissoirs, témoignent d'une occupation très ancienne du pays lama.

Photo n° 3 : La montagne de Pouda dans le Lama-Dessi



Source : A.Tanaï, enquête de terrain, 2018.

Par-delà les toponymes lama qui indiquent la montagne, il existe un ensemble de termes relatifs aux détails du paysage montagneux (collines, pierres, cailloux, etc.). Nous citons, entre autres, Piyaa (colline), Piyadè (sous la colline), Piyô, Piayô (sur la colline), Piyaaada (dans la colline), Kpangasipiyaa (colline des ânes), Kaa⁸, Kâyoo, Kaassi (amas de

⁶ Un des plus grands groupements territoriaux du pays lamba.

⁷ Grand groupement territorial du pays tem dans les monts Fazao à l'ouest de Sotouboua

⁸ La ville de Kara, chef-lieu de la région de la Kara au Nord-Togo viendrait de la déformation de *kaa* qui signifie la rivière au lit rocheux. Cette rivière, un affluent de la rivière Oti traverse la ville de Kara vers le sud.

pierres) qui représentent des sites rocheux et d'habitations, essentiellement consacrés aux activités agricoles. En effet, peuple de paysans travaillant dans un environnement rocheux, les Lama ont su développer une agriculture en terrasse qui ceinture les flancs des montagnes et collines de la région. Dans tous les cas, le paysan lama est un grand travailleur qui a su relever le défi que constituait ce pays montagneux aux sols ingrats à travers la technique de culture en terrasse (les pierres sont amassées en murettes pour faire des terrasses).

Photo n° 4 : la colline de Piyoo dans le Kidjan



Source : A. Tanaï, enquête de terrain, 2018.

Les montagnes et collines boisées ainsi que les forêts et bois constituent aussi des demeures des divinités tutélaires *agolma* (sin. *égoirmiè*) ou *siwaa* (sin. *siou*). Ainsi, tout en reconnaissant l'existence du Dieu suprême, les Lama ont aussi adopté des divinités qui donneront leurs noms à certaines localités. Les *agolma* et les *siyaa* qui ont rang de petits dieux (intermédiaires entre les hommes et le grand Dieu *Essou*) ne vivent pas à la maison comme les mânes des ancêtres mais dans les hauts lieux tels que les sommets des montagnes boisées ou des collines ainsi que dans les bois sacrés hors des habitations. Ces divinités subviennent aux besoins de toute la communauté lama et assurent la fonction de purification. Les hommes s'y sentent protégés par le génie de la forêt. Les dieux et les ancêtres dispensent, dans ces forêts ou bois sacrés des forces surnaturelles. C'est la raison pour laquelle on rencontre aussi des toponymes lama qui ont un rapport avec les divinités. C'est le cas de certains groupes kabiyè issus des migrations. En effet, contrairement aux autres groupes présumés autochtones du pays tem (Koli, Kozi-Nawô, Sando-Bogum, Ourouma), les clans wadou de Soudou, Tchelimdè et les Tcharè-Nèkèrè de Kadjaloua et Kolo reconnaissent être le produit d'une migration en provenance du pays kabiyè et plus précisément du groupement de Lassa. D'après leurs traditions, Soudou tire son nom d'une grande divinité appelée Sisibaou-Soudou au piémont de la chaîne de l'Atakora dont les fondateurs (les Wadou) sont venus de Lassa en pays kabiyè (K. Agba 2008, p. 13). D'après nos informateurs⁹, lors des grandes cérémonies rituelles sur la montagne boisée de Soudou, on retrouve les mêmes plumages des

⁹ Tchassama Eratéi, 80 ans, cultivateur ; Issifou Bodi, 75 ans, maître-chasseur ; Tagba Maaman, 70 ans, notable, entretiens du 28/10/2017 respectivement à Soudou, Tchelimdè et Gandè.

poules sacrifiées à la divinité Sisibaou-Soudou au sommet de la montagne Kimarèyo à Lassa-Samala. Peu de temps après, leurs confrères de Lassa, les Tcharè-Nèkèrè vinrent les rejoindre. En effet, les Tcharè-Nèkèrè fondateurs de quatre villages tem dont Kolo et Kadjaloua seraient des divinités au piémont de la chaîne de l'Atakora près de K'gbafoulou (Bafilo). Le groupement de Kolo fondé par les Tcharè-Nèkèrè dériverait d'une divinité protectrice (*siou kololo* qui signifie la divinité a tracé le chemin) qu'on retrouve dans les montagnes du pays tem. Cette divinité aurait indiqué aux Tcharè-Nèkèrè ce site giboyeux et stratégique au pied d'une montagne du pays tem après leur départ du pays kabiyè en transitant par Agbandaoudè (S. Bodé, 2014, p. 68). Outre Kolo, certaines traditions du pays tem affirment que Kadjaloua serait également le nom d'une divinité protectrice que les Tcharè-Nèkèrè auraient trouvé dès leur installation sur le site au piémont de la chaîne de l'Atakora. Ils auraient quitté Lassa (pays kabiyè) leur village d'origine à la recherche d'espaces plus fertiles surtout des terrains giboyeux, probablement vers la fin du XVI^e siècle au plus tôt et la deuxième moitié du XVII^e siècle au plus tard, vu l'ancienneté de l'occupation du site (S. Bodé, 2014, p. 40). (Gayibor, 1978, p. 6).

On peut donc dire que l'histoire du peuplement, de la maîtrise et du contrôle de l'espace rappelle souvent les conditions d'établissement des Lama qui reposent sur des pactes avec des génies. C'est aussi dans ces différents sites de forêts, bois sacrés et montagnes boisées que se déroulent les grandes cérémonies ancestrales comme les rites funéraires des personnes âgées, les rites d'initiation (pays kabiyè et logba) des jeunes garçons *évala* (*évatou*¹⁰) et *kondona*¹¹ (guerriers défenseurs) et des jeunes filles *akpéma* (*akpendou*).

Par ailleurs, les raisons stratégiques sont aussi avancées par les traditions lama pour justifier l'occupation des sites de forêts et de montagnes par leurs ancêtres. Ces sites qui constituent une forteresse naturelle offraient des conditions de protection contre les ennemis. C'est donc pour des raisons de sécurité et surtout pour échapper aux chasseurs d'esclaves (les fameux cavaliers Sémassi venus du pays djerma ou bariba) que les ancêtres des Lama se sont installés sur les sites montagneux et forestiers.

De ce qui précède, il ressort que certains sites de forêt sont des lieux d'origine, un espace-temps à l'intérieur duquel l'homme lama s'est multiplié depuis sa création. C'est donc de ces différents sites de forêts et bois sacrés que la plupart des ancêtres des Lama sont sortis pour fonder les principaux lignages et groupements territoriaux qui portent le suffixe ou le préfixe *law* signifiant la « forêt ». Dans ces forêts ou bois sacrés, il est interdit d'y allumer le

¹⁰ C'est le rite initiatique des *évala* à partir de 18 ans. Il correspond au passage de l'adolescence à l'âge adulte.

¹¹ Après trois ans, les *évala* deviennent des *kondona* (*kondotou*), c'est-à-dire des guerriers défenseurs de la cité.

feu, de récolter du bois de chauffe ou d'œuvre et d'y pratiquer des cultures. Mais de nos jours, ces prohibitions tombent inexorablement en désuétude. Les forêts font l'objet de débats ou de conflits quant à leur valorisation et leur préservation. « L'impact des croyances religieuses dites révélées sur la religion traditionnelle est un des principaux facteurs de cette situation » (B. Longa, 2017, p. 49). Ceci pose davantage la question du rôle des forêts sacrées en matière de conservation de l'environnement L'étude des toponymes est donc indissociable de celle de l'occupation des forêts et montagnes par les ancêtres des Lama. Cette étude se révèle donc d'un grand intérêt. L'étude des toponymes n'est pas anodine car elle éclaire grandement bien des aspects obscurs, des récits de la tradition orale. Elle doit donc être abordée avec le plus grand soin, en raison des services qu'elle peut rendre à la compréhension interne des récits recueillis (N. L. Gayibor (2011, p. 149).

Comment peut-on interpréter les toponymes qui se rapportent aux activités socioéconomiques ?

2. La signification des toponymes nés des activités socioéconomiques

A l'instar des toponymes en relation avec les éléments biophysiques, il existe aussi des noms de villages nés à partir des faits socioéconomiques et qui retracent l'histoire des Lama depuis les origines.

En considérant par exemple les toponymes comme Matchatom « je ne veux pas de palabres » et Péssaré ou Pissari signifiant « sans retour, partis à jamais », on constate qu'ils constituent des pistes pouvant permettre à l'historien du peuplement de retrouver les causes et les conditions dans lesquelles chacune de ces localités a été fondée. Sans doute l'idée de retrouver la sécurité, la paix et les meilleures conditions de vie semble préoccuper les fondateurs de ces villages.

Certains toponymes ont vu le jour grâce aux activités artisanales et commerciales des populations lama. Ainsi, une petite industrie traditionnelle s'est développée avec des toponymes tels que Lama-Kolidè, Bohou-Kolidè, Lassa-Kolidè, Yadè-Kolidè qui signifient « chez le ou les forgerons de Lama, Bohou, Lassa et Yadè (en pays kabiye). En outre, Kolina (les forgerons), Kolina-Bo (la rivière des forgerons) et Kolikondé (le marché des forgerons) dans les environs de Badjoudè sont des lieux célèbres du travail du fer en pays tem et logba. En effet, le terme *koli* (ou *kolu*) a été tiré du groupe de mots *koo lubu* (*koo*) qui veut dire « cri » et *lubu* ou *lum* « battre, forger ». *Kolu*¹² signifie donc, celui qui bat le fer bruyamment étant donné que l'activité dans une forge est toujours marquée par des bruits assourdissants

¹² Témoignage recueilli auprès de Sama Ali, 78 ans, cultivateur, entretien du 17/11/2018 à Bafilo.

émis par le martèlement des métaux. C'est donc le mot *kolu* qui donne aujourd'hui Koli alors que *kolaa*, *koluwa* ou *koluna* (*kolina*) et *koludè* (*kolidè*) signifient respectivement « les forgerons » et « chez les forgerons » (A. Tanaï, p. 158).

D'après certaines traditions du pays tem, le clan koli est considéré comme l'un des clans autochtones du pays tem. Il serait à l'origine de la fondation du village de Kolina dans les environs de Tchaoudjo. C'est ce que semble soutenir J. C. Froelich (1963, p. 10), l'un des tous premiers auteurs à aborder la question de l'origine des Koli, lorsqu'il émet l'hypothèse selon laquelle les Koli ne constitueraient que le reliquat d'un peuplement lama antérieur : « Chez les Tem ou Kotokoli, parmi les principaux clans autochtones, on peut citer les Koli, les Kobu, les Lambu, les Sando, les Baro, les Uruma, les Bogum. Leurs ancêtres appartenaient au groupe lama ». Cependant, d'après I. M. Banna (1989, p. 79), si les Koli font partie des groupes autochtones du pays tem, ils ne seraient pas le premier groupe à s'y installer. D'autres groupes dont les origines ne remontent pas nécessairement au pays kabiyè seraient en place avant l'arrivée des Koli. Il s'agit notamment des Nawô, Sando-Bogum et Ourouma. Notre informateur du clan des forgerons koli du pays tem rapportent ce qui suit : « Nos ancêtres sont appelés *koluwa* parce qu'ils exercent le métier de la forge, les seuls à pratiquer ce métier en pays tem, kabiyè ou logba. Aucun clan n'a exercé ce travail si ce n'est les "*koluwa*" » (A. Tanaï, 2013, p. 159). Chaque fois qu'il s'agissait de se présenter à des gens de clans opposés, nos ancêtres disaient "*dêguêê koluna guê*", "*donlu-luti*" (ce qui signifie littéralement nous sommes des Kolu et nous forgeons). Aussi, quand quelqu'un devait-il se rendre chez nous, il disait « "*mindê Koludè*" (litt. je vais chez le forgeron). Les gens prononcent mal ce nom, c'est pourquoi *koluna* ou *koluwa* est devenu *kolina* ou *koliwa* et *kolu* est dit *koli*, d'où le nom de notre clan » (A. Alassani, 2010, p. 58).

Photos n° 5 et 6 : Un forgeron à Kolina (pays tem) et les soufflets de forge à Tcharè (pays kabiyè)



Source : A. Tanaï, enquêtes de terrain, 2018.

De tout ce qui précède, il ressort que les Koli s'identifient par rapport à leur activité socioprofessionnelle qui est la métallurgie du fer (B. Tcham, 2009, p. 163). Les appellations

de leurs différents lignages ou groupements sont des informations complémentaires nous permettant d'avoir une idée sur l'activité principale de leurs ancêtres, le travail du fer. Cela laisse penser que les ancêtres des Koli auraient connu le travail de la forge depuis leur lieu d'origine.

D'autres toponymes tels que Yomaboua¹³ (rivière des esclaves) et Bèdiè (lieu de vente) peuvent fournir des informations sur la période de la traite négrière. Le toponyme Bèdiè en pays tem est l'appellation de Bafilo¹⁴ par les Kabiyè où ils allaient vendre les esclaves. Ces esclaves étaient vendus par leurs parents notamment en cas de famine ou de disette (R. Verdier, 1982, p. 126). Le droit de vendre les esclaves revenait exclusivement aux oncles maternels (A. Tanaï, 2013, p. 391). Ceux-ci paraissent en avoir abondamment usé lors des périodes de famines.

En outre, le pays lama (Kabiyè, Lamba et Logba notamment) était de longue date, une source principale du commerce des esclaves. Le trafic des esclaves était pratiqué aussi bien par les razzieurs d'esclaves (les cavaliers Sémassi venus du Djerma ou du Bariba) que par les trafiquants locaux. Ainsi, les captifs du pays lama devenus de plus en plus nombreux et essentiellement vendus comme esclaves au marché de Bèdiè (Bafilo) étaient acheminés jusqu'à Yomaboua où ils subissent le rasage de la tête puis lavés avant qu'ils ne soient présentés propres au marché d'Agbandi, lieu célèbre d'échanges commerciaux. Ce rituel d'après K. Kadanga (2004, p. 19), est « un symbole d'adieu aux esclaves comme pour signifier que leur retour est impossible sous peine de mort ». De là, les négociants venus de la côte avec des approvisionnements de sel, d'armes à feu ou de cauris prennent la relève et les esclaves lama atteignent la région d'Atakpamé d'où ils devaient être transférés par le fleuve Mono jusqu'à la côte. Un autre lieu important de vente des esclaves à l'époque de la traite négrière, est Aou¹⁵ qui signifie « lamentations ou cris des esclaves » en route vers la côte, d'où le toponyme Aouda (litt. dans les lamentations) (A. Tanaï, 2013, p. 390)

La pratique de l'esclavage avait pénétré la société lama à tel point que ce commerce avait persisté jusqu'au début de la colonisation. Pour preuve, plusieurs chefs nommés en pays lama avaient été déportés par le pouvoir colonial allemand lorsqu'il apprenait ou découvrait la vente des esclaves dans leurs cantons (C. Kakou, 2007, p. 82). De même, dans le choix des chefs, les colonisateurs Allemands procédèrent à leur nomination selon des critères qui ne

¹³ *Yoma*= esclaves et *boua* qui signifie rivière. C'est aussi à Yomaboua (rivière est située au sud de Tchébèbé dans la préfecture actuelle de Sotouboua) que les esclaves lama changeaient de patrons. Lavés et marqués d'un

¹⁴ Chef-lieu de la préfecture d'Assoli au sud du pays kabiyè.

¹⁵ Avant la traite négrière, ce site était connu sous le nom de Kolonaboua, une déformation de *kolongaboua* (*kolonga* = mur ou barrière et *boua* = rivière) qui signifie la « rivière servant de barrière entre la sphère tem et celle des Anyanga.

pouvaient qu’être arbitraires et étrangers à ces sociétés africaines conquises et trop hâtivement qualifiées d’« anarchiques » ou de « sociétés sans structures politiques ». En effet, dans le choix de ceux-ci, les Allemands imposaient des gens souvent sans autorité auprès de leur population, parfois des esclavagistes locaux devenus riches. C. Kakou (2007, p. 138) cite l’exemple de Tchitchao où Télou, le puissant esclavagiste local fut désigné chef.

Tout comme les toponymes nés à partir des faits socioculturels et économiques, nous avons aussi cherché à comprendre le sens que véhiculent les toponymes liés aux noms de personnes.

3. L’interprétation des anthropo-toponymes

Nous appelons ainsi les noms des lieux dont la structure morphologique intègre un nom de personne. En pays lama, bon nombre de toponymes sont issus des noms de fondateurs de lignages ou de groupements territoriaux. Quelles informations historiques ces anthropo-toponymes véhiculent-ils ?

En pays lama, bon nombre de toponymes lama sont issus des noms de fondateurs de villages. Ces anthropo-toponymes sont terminés par le suffixe *dè* ou *tè* qui signifie « chez ». Nous n’allons pas faire une étude exhaustive de ces différents anthropo-toponymes. Mais, nous avons choisi dans le cadre de cette étude d’énumérer quelques-uns. Ainsi, les anthropo-toponymes tels que Saoudè, Yadè, Tchalimdè, Agbandawdè, Gandè, etc. qui désignent respectivement chez Saou, Yah, Tchalim, Agbandaw et Gandi sont des ancêtres fondateurs de ces différents villages ou groupement territoriaux. Il s’agit des ancêtres fondateurs, qui par leurs bravoure et célébrité ont donné leurs noms à ces localités du pays lama.

Les traditions de Saoudè par exemple racontent :

Dieu Esso fit descendre du ciel à Lawda (dans la forêt) deux hommes, Péla et Laza. Pela se dirigea vers l’ouest et se maria avec une femme dont le nom est ignoré. Le couple eut seulement deux enfants : une fille et un garçon du nom de Saou. Celui-ci devenu grand se maria et alla construire en un endroit (non loin de son père) qui porta son nom Saoudè chez Saou). Saou et sa femme eurent beaucoup d’enfants parmi lesquelles Somo, Kpédah, Gngangba, Gnèyou, Sabi, Abiyi, Yah et Malaka (A. Tanai, 2013, p.79).

Pour les traditions de Yadè, leur ancêtre Yah serait venu de Lama-Saoudè. Il aurait quitté cette localité à la suite d’une dispute avec ses frères, tous, fils de Saou dont il était le cadet, pour venir fonder une localité qui porte son nom, Yadè (chez Yah) dans une petite forêt au sommet de la montagne. Ces traditions rejoignent celles recueillies par K. Soou (1989, p. 48) pour qui l’ancêtre du groupement de Yadè fut le fils cadet des fils de Saou. A la suite

d'une dispute, Yah décida d'aller plus loin pour s'installer, fondant ainsi le groupement de Yadè.

Les traditions de Tchalimdè¹⁶, en pays tem, affirment que le frère de l'ancêtre de Soudou du nom de Tchalim venu lui aussi de Lassa est le fondateur du village qui porte son nom « Tchalimdè » (chez Tchalim). Il adopta sur place l'organisation clanique des Wadou comme son aîné de Soudou. Ainsi, les Wadou de Soudou et ceux de Tchalimdè qui ont une divinité commune appelée Sisibaou-Soudou au sommet d'une montagne continuent à fréquenter ce lieu de leurs ancêtres pour y accomplir certains rites.

Quant au toponyme Agbandawdè, il proviendrait de la déformation de Agbandandè. En effet, les traditions du pays tem racontent que le premier site occupé par les ancêtres des Tcharè-Nèkèrè est Agbandawdè du nom de l'ancêtre fondateur Agbandan ou Agbandaw venu de Lassa-Agbandandè en pays kabiyè (A. Tanai, 2013, p. 180). Il a découvert ce lieu lors d'une partie de chasse et fut rejoint par la suite par ses frères, cousins et membres de son groupement. Ils sont venus s'installer à l'est de K'gbafoulou au piémont de la chaîne de l'Atakora. Ils constituent le clan tcharè¹⁷ pour les hommes et nèkèrè pour les femmes. Cette souche se développa rapidement et après, Agbandawdè donna naissance à d'autres localités telles que Kadjaloua (près de Koumondè) et Gandè. Ce dernier toponyme est une contraction de Gandidè du nom de Tchaa Gandi, l'ancêtre conducteur d'une branche des Tcharè-Nèkèrè venue d'Agbandawdè à la recherche de nouveaux espaces giboyeux et de terres cultivables (S. Bodé, 2014, p. 32).

De tout ce qui précède, il ressort que les ancêtres fondateurs de Soudou, Tchalimdè, Agbandawdè et Gandè viennent du pays kabiyè et plus précisément de Lassa; une idée soutenue par les témoignages des anciens administrateurs coloniaux à l'instar de J. C. Froelich (1963, p. 15) : « Enfin, les éléments kabrè (kabiyè), originaires de Lassa, revenus il y a cinq ou six générations constituent les clans tyare (tcharè) et wadou. Ils fondèrent les villages de Soudou et de Gandè. » C'est sur la base de cette coutume de « salutation » que les Wadou et les Tcharè-Nèkèrè se réclament de nos jours autochtones des lieux et bénéficient de certains droits, notamment les terres et le trône¹⁸. Ainsi, les noms des fondateurs, devenus des toponymes aujourd'hui sont des sources fiables dans la reconstitution de l'histoire des populations lama.

¹⁶ Ouro Bodi, 78 ans, devin, entretien du 29/11/2018 à Tchalimdè.

¹⁷ Nos informateurs précisent que le nom de ce clan n'a rien à voir avec l'actuel groupement de Tcharè en pays kabiyè.

¹⁸ Tous ces clans sont détenteurs de la chefferie traditionnelle dans leurs milieux respectifs.

Le tableau ci-après indique les noms des ancêtres à l'origine de la fondation des nombreux lignages et clans du monde lama.

Tableau : Exemples des toponymes lama terminés par le suffixe « dè ou tè »

Pays kabiye du massif sud ¹⁹	Pays kabiye du massif nord	Pays lamba	Pays logba	Pays tem
Yadè	Koukoudè	Kpéssidè ²⁰	Badjoudè	Gandè
Kolidè	Sondè	Animadè	Komdè	Agbandawdè
Tchamdè	Tchadè	Pessidè	Waladè	Tchalimdè
Wiyamdè	Lemdè	Amaïdè	Wakkidè	Amaoudè
Gnangbadè	Somdè	Andjidè	Akamadè	Kidèoudè
Kpédadè	Kanangatè	Houndè	Assaratè	Daoudè
Malakadè	Amondè	Tchitchidè	Assodè	Babadè
Abiyidè	M'bodè	Koussidè	Sonatè	Bouladè
Walidè	Hilimtè	Taladè	Alitokoumdè	Kidèoudè
Doumdè	Makondè	Holadè	Eguimdè	Akamadè
Nandadè	Ebissilidè	Woladè	Pontondè	Amaïdè
Sondè	Gbididè	Agbandè	Alayomdè	Adjéidè
Kpéloudè	Naoudè	Atalotè	Sondè	Salimdè
Nakadè	Kaoudè	Issassidè	Wadè	Sabagaringadè
Kpéloudè	Eguimdè	Kantè	Kolandè	Kpassaoudè
Sémoudè	Ahoïdè	Adjaitè	Kagnandè	Tchalanidè
Tchalakoudè	Towtè	Kokotè	Tchaladè	Agoudadè
Samiyèdè	Laoudè	Mafatè	Woulaoutè	Wawandè
Adomdè	Wadè	Malatè	Kan'tè	Kpangbadè
Kandjadè	Tokidè	Komtè	Sobitè	Agaradè

¹⁹ Le pays kabiye se caractérise par la présence de deux principaux massifs : massif sud (préfecture de la Kozah) et massif nord (préfecture de la Binah)

²⁰ Dans le canton de Sarakawa (Kozah) différent de Pessidè (au nord de Kantè) dans la préfecture de la Kéran.

Agbandandè	Tchaoudè	Chassitè	Kaladè	Kouloundè
Bediyèdè	Nalkonditè	Agbandè	Tchalatè	Koumoniadè

Source : A. Tanäi, 2013, p. 224.

Conclusion

Au total, on ne peut véritablement cerner le sens et la signification des toponymes du pays lama en faisant abstraction des éléments du milieu biophysique, des faits socioéconomiques et des anthroponymes. Outre les toponymes nés des éléments de l'environnement biophysique (forêts, montagnes), d'autres toponymes ont aussi souvent emprunté des noms de divinités (*agolma, siyaa*). Ces divinités sont reconnues comme des génies protecteurs des habitants des localités concernées. C'est ce qui explique l'omniprésence des forêts, bois sacrés et montagnes dans les traditions lama comme lieux d'origine ou d'apparition des ancêtres et des demeures des dieux. Il faut aussi se référer aux ancêtres fondateurs et surtout aux circonstances dans lesquelles ces derniers se sont installés sur leurs différents sites actuels avant d'appréhender la signification réelle des toponymes cités. Toutes les questions d'origine, de migrations, du peuplement et de la vie socioéconomique des Lama trouvent leurs réponses à partir de l'étude des toponymes. Ils représentent des sources crédibles dans la reconstitution de l'histoire des peuples du monde lama. Les exemples évoqués ci-dessus suffisent pour s'en convaincre. Cette étude lève donc le voile sur l'histoire de la toponymie en pays lama. Ainsi, les toponymes soumis à une méthodologie rigoureuse peuvent être une source importante pour l'écriture de l'histoire régionale voire nationale, particulièrement dans le cadre de l'histoire de la mise en place des populations du territoire aujourd'hui togolais.

Sources et références bibliographiques

Sources orales : liste des informateurs

AGBA Abalonorou, 65 ans, instituteur à la retraite, entretien du 29/11/2018 à Badjoudè.

ALI Sama, 78 ans, notable, entretien du 17/11/2018 à Bafilo.

BODI Issifou, 75 ans, maître-chasseur, entretien du 28/10/2017 à Tchalimdè.

ERATEÏ Tchassama, 80 ans, cultivateur, entretien du 28/10/2017 à Soudou.

GNAMA Tchamsé, 75 ans, cultivateur, entretien du 17/10/2017.

MAMAN Tagba, 70 ans, notable, entretien du 28/10/2017 à Gandè.

SOSSO Kolou, 71 ans, notable, entretien du 17/11/2018 à Farandè dans le Lama-Dessi.

TCHANGOU Assètina, 78 ans, chef de lignage, entretien du 17/10/2018 à Défalé.

Références bibliographiques

- AGBA Kadira, 2008, *Monographie du canton de Soudou du XVIIIe siècle à 1992*, mémoire de maîtrise d'histoire, Université de Lomé.
- ALEXANDRE Pierre, 1963, « Organisation politique des Kotokoli du Nord-Togo », in *Cahiers d'études africaines*, vol. 4, n° 14, 2^e cahier, p. 228-275.
- ALASSANI Djalilou, 2010, *Histoire et travail du fer des Koli en pays tem : du XIV siècle à conquête coloniale*, mémoire de maîtrise d'histoire, Université de Kara.
- BANNA Issou Mollah, 1989, *Contribution à l'histoire des Temba (Kotokoli) : histoire de la chefferie mola de K'gbafulu (Bafilo)*. Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé.
- BODE Sikinatou, 2014, *Histoire des toponymes tem du XVIII^e siècle à 1960*, mémoire de maîtrise d'histoire, Université de Kara.
- BOUKARI Kodjo Awissa, 1995, *Histoire des groupements de Niamtougou et d'Agbandé des origines à l'invasion coloniale*, mémoire de maîtrise d'histoire, Université du Bénin/Lomé.
- CRIDEL Bernard, 1968, *Notes sur les guerres tribales et l'arrivée des Allemands, d'après le récit de Mme Kpeso de Lama-Kolidè*, doc. Cerk.
- FROELICH Jean-Claude et al., 1963, *Les populations du Nord-Togo*, Paris, PUF.
- GAYIBOR Nicoué Lodjou, 1978, *Texte et document sur les populations du Nord-Togo*, Université du Bénin/Lomé.
- GAYIBOR Nicoué Lodjou (dir.), 1997, *Histoire des Togolais. Vol I : Des origines à 1884*, Lomé, PUB.
- GAYIBOR Nicoué Lodjou, 2011, *sources orales et histoire africaine. Approches méthodologiques*, Paris, Editions L'Harmattan.
- GNAMA Tachipe, 1992, *Histoire des Lamba du canton de Kantè, des origines à la fin de la période mandataire*, mémoire de maîtrise d'histoire, UB/Lomé.
- GOMGNIMBOU Moustapha, 2010, « Toponymie et histoire nationale : le cas de la ville de Pô au Burkina Faso », in N. A. GOEH-AKUE & N. L. GAYIBOR (Eds), *Histoires nationales et/ou identités ethniques : un dilemme pour les historiens africains ?* Paris, L'Harmattan, p. 115-125.
- KADANGA Kodjona, 2004, « Contribution à l'étude de la route de l'esclave dans la région septentrionale du Togo avant 1884 », *Cahier du CERLESH*, p. 139-162.
- KAKOU Noël Courier, 2007, *Conquête coloniale et intégration des peuples : cas des Kabiye au Togo*, Paris, L'Harmattan.
- LONGA Banabia, 2017, « Histoire et toponymie chez les Nawdeba (Nord-Togo) », *Notes scientifiques*, Université de Lomé, p. 31-52.

- PERROT Claude-Hellène, 1989, *Sources orales de l'histoire de l'Afrique*, Edition du C.N.R.S.
- TAKASSI Issa, 1983, *Inventaire linguistique du Togo*, Lomé, ACCT.
- TANAI Aboubakar, 2013, *L'aire culturelle lama (Togo-Bénin) du XVIIe siècle à 1898*, thèse de doctorat unique d'histoire, Université de Lomé.
- TCHAM Badjow, 1997, *Histoire et traditions du Nord-Togo*, Lomé, PUB.
- TCHAM Badjow, 2009, « Travail du fer et peuplement du centre du Togo : les Koli du XIV au XIXe siècle », *Cahier du CERLESHS*, Tome XXIV, n° 34, p. 50-90.
- TCHITCHI Toussaint Yaovi, 1993, « Toponymie et histoire nationale », *Africa Zamani*, numéro spéciale sur le Bénin, nouvelle série, n°1, p. 51-64.
- VERDIER Raymond, 1976, *Le pays kabiyè, cité des dieux cité des hommes*, Paris, Karthala.

L'ESTHÉTIQUE DU ROMAN POLICIER NOIR DANS *SAUVE-QUI-PEUT À KABOUL 1* DE GÉRARD DE VILLIERS

Armand Koffi YAO

Département de Lettres Modernes

Université Peleforo Gon Coulibaly, Korhogo (Côte d'Ivoire)

yaoarmandci@gmail.com

RÉSUMÉ : Si le roman policier naît avec *Double Assassinat dans la rue Morgue* d'Edgar Poe (1841), récit dans lequel le procédé de résolution de l'énigme de la mort des dames l'Espanaye ressemble à un jeu, l'évolution du genre a généré un type nouveau d'écrits policiers dont les trames plongent profondément leurs racines dans les vicissitudes méandreuses de la société. En effet, au plus fort de l'anomie vingtiémiste, paraît le roman policier noir ou *hard-boiled*, selon le glossaire américain. Les œuvres relevant de cette perspective scripturale épousent les contours du déjettement inhérent à leur moule d'éclosion. Leurs univers glauques ainsi que leurs personnages adeptes de sordidité en constituent les caractéristiques principales. Dans *Sauve-qui-peut à Kaboul 1*, l'un des maîtres du genre, Gérard de Villiers, livre à son lectorat, un aperçu de l'écriture *hard-boiled* que la présente contribution analysera.

Mots clés : roman policier, énigme, vicissitudes méandreuses de la société, univers glauque, déjettement

ABSTRACT : If the detective novel is born with *The Murders in the rue Morgue* by Edgar Poe (1841), story in which the process of solving the enigma of the death of the ladies of l'Espanaye resembles a game, the evolution of the genre has generated a new type of police writing whose threads deeply plunge their roots into the meandering vicissitudes of society. Indeed, at the height of twentieth-century anomie, the black or hard-boiled detective novel appears, according to the American glossary. The works coming from this scriptural perspective, follow the contours of the inherent lopsidedness in their hatching mold. Their glaucous universes as well as their characters adept at sordidity constitute the main characteristics. In *Sauve-qui-peut à Kaboul 1*, one of the masters of the genre, Gérard de Villiers, delivers to his readership an overview of the hard-boiled writing that this contribution will analyze.

Keywords: detective story, enigma, meandering vicissitudes of society, gloomy universe, lopsidedness

INTRODUCTION

Au détour de la deuxième décennie du vingtième siècle, l'Occident est en proie à de violentes crises, autant sociale que politique. En témoigne la Grande guerre, devenue par le jeu des alliances, un conflit mondial au cours duquel les belligérants-convives à cette grand'messe de l'infamie ont porté au pinacle, la part de bestialité qui sommeille en tout être humain. À la même période, comme par effet de captation et/ou d'induction de l'anomalie qui auréole et guide l'Homme de cette fenêtre décennale, naît en Europe, un genre nouveau de romans policiers dans lequel transpirent toutes les expressions possibles d'abjection. C'est l'avènement du roman policier noir qui, selon Pierre Boileau, (1994, p.76), « trouva en Amérique le terrain qui lui convenait », pour son expansion.

Le glossaire américain a conçu une lexie pratique pour cette écriture : « *hard-boiled*, (dur ou dur à cuire) », (Jean-Noël Blanc, 1991, p.15). Cette nomination procède d'un transfert-identification par effet synecdochique des typicités du héros qui s'y meut, lequel est soumis aux dispositions de l'impudicité. Porteur d'un réalisme ombrageux, décadent sûrement, ce personnage « marginal, (...) évoluant tout également (...) dans une zone crépusculaire », (Daniel Fondanèche, 2000, p.53) se donne ainsi à appréhender dans un *fatum* pervers. En tant que produits d'une civilisation marquée par l'acerbité, les écrits *hard-boiled* reconstituent la vie à peine romancée de ses aspects. Sur ce baptistère, Marc Lits (1991, p.11) indique que ce type de romans est « fortement marqué par le contexte social dans lequel il s'insère. »

En rapport avec ce référentiel, des critiques de romans policiers pastichent l'épigraphe de Saint Réal au sujet de la fonction de son auteur en arguant que « le roman noir sera un miroir qu'il tend à la société », (Michel Lebrun, Jean-Paul Schweighaeuser, 1987, p.111). Quels sont ce faisant, les catégorèmes qui assurent la cohérence narrative des écrits *hard-boiled* ? « Affrontements et érotisme », (Yves Reuter, 2017, p.66), constituent la substantialité des protocoles de cette écriture. La sujétion à ce fonds sociologique est un dispositif littéraire assez pertinent qui parvient à se soumettre aux principes de la recherche.

Cet aspect motive la présente contribution intitulée « L'esthétique du roman policier noir dans *Sauve-qui-peut à Kaboul 1* de Gérard de Villiers (2013). » Dans cette œuvre, l'auteur plante une diégèse marquant un lexème graveleux que le genre institue comme son terrain d'expression. La sémantique opératoire qui découle de cette remarque autorise une question basique qui permet d'en révéler le contenu : même si parler d'affrontements et

d'érotisme dans le roman policier noir relève d'un truisme, comment l'auteur s'y est-il particulièrement pris pour traduire ces paradigmes dans son œuvre ? En se fondant sur l'autorité à laquelle renvoie cette question, le présent exercice dicte une double orientation : il montre d'abord la modalité du discours de la violence puis, il ancre une autre réflexion sur la sexualité des personnages. Alors, relativement à l'univers de sens qu'elle se donne comme objet d'étude, la préoccupation ci-dessus citée, commande pour sa résolution, le recours aux mécanismes de la sémiotique, cette méthode dont l'objet est, entre autres, de « repérer, nommer, dénombrer, hiérarchiser d'une façon systématique et objective les unités de signification et leur organisation en ensemble de toute dimension », Anne Hénault, (1993, p.17).

1-L'expression de la violence dans *Sauve-qui-peut à Kaboul 1*

Il est question, ici, de percevoir la violence sous le prisme générique de « celui des affaires qu'on traite le pistolet au poing », (Pierre Boileau, Thomas Narcejac, 1994, p.81). C'est là, précisément, que se situe la filiation ontologique de la première mamelle de laquelle se nourrit le *hard-boiled*. De cette filiation, on retient que « le risque et la mort sont continuels, ils appartiennent au quotidien. Ils constituent la norme de cet univers », (Yves Reuter, 2017, p.69). Comment ce programme narratif fonctionne-t-il dans *Sauve-qui-peut à Kaboul 1* ?

1-1-L'expression de la violence à travers le péri-texte de l'œuvre

Le péri-texte collige l'entour immédiat de l'objet-livre. Gérard Genette (1987, p.28), qui l'a systématisé, investit son discours à travers « la couverture, la page de titre et leurs annexes, qui présentent au public, puis au lecteur, bien d'autres indications éditoriales et auctoriales. » Dans le domaine du roman policier, les graffignes qui composent le péri-texte ne sont pas neutres parce qu'elles forment tout un système de contenu qui contribue aussi à éclairer le sens de l'œuvre. Marc Lits, (1999, p.156), le dit si bien : « Il est difficile, sinon impossible, de lire un roman policier sans le savoir, tant les phénomènes de collections, de séries, les effets de couvertures, de titres sont frappants. »

Partant, dès le péri-texte de *Sauve-qui-peut à Kaboul 1*, un réseau d'expressions de ce code contractuel étale sa rémanence et annonce un indice précieux à valeur inchoative. Sur la première de couverture, en effet, le titre, *Sauve-qui-peut à Kaboul 1* de même que l'effigie d'un personnage féminin dévêtu jusqu'à la naissance des seins, et qui tient un pistolet, élaborent un champ de prévisions qui dicte un horizon d'attente idiosyncratique tel que le

lecteur-scrutateur en retire un indiscutable relief. Gérard de Villiers, à la fois auteur et éditeur, est pleinement engagé dans un processus graphique dont l'arrimage à la discursivité éthologique *hard-boiled* est patent. Les éraillures du périphrase de *Sauve-qui-peut à Kaboul 1* sont ainsi dotées d'un pouvoir d'ostension qui les inscrit dans un jeu réticulaire à portée idéologique. Ces indications sont des métalangages qui « accrochent autant qu'elles cherchent à concrétiser les faits racontés », (Annick Dubied, Marc Lits, 1999, p.46).

De cette façon, le pistolet que tient la femme sur la première de couverture sert de caution de premier choix à la validation de cette exégèse car il renvoie à une cognition dont le vécu humain est pétri. En tant qu'une arme qui envoie un projectile destiné à blesser ou à tuer, le pistolet infère menace, danger et létalité. Les fonctionnalités de cette arme à feu véhiculent une autorité cohésive avec les marqueurs de la violence qui en constituent les poteaux indicateurs. L'arme à feu est donc sémiotiquement un des emblèmes du roman policier noir et entretient une inéluctable collocation avec le second référent du faisceau.

L'autre circuit privilégié associé au roman noir est la femme. Alors, l'image du personnage féminin presque nu de la première de couverture qui, ainsi, est dans un état de mésaise pour la pruderie, est une fresque qui appelle aussi à un commentaire parce qu'elle appartient au même dispositif articulé en relation avec les exigences de la série. Pour le *vulgum pecus*, dans ce genre où la violence et le mal (mâle) dominent la scène, la présence d'un tel personnage et dans de telles dispositions, paraît incongrue. Par conséquent, le rapport qui lie ce signe iconographique à l'objet *hard-boiled* semble détaché de toute espèce de logique. Mais, sachons-le, cette indication de la gent féminine emprunte ses rets, entre autres, au code adamique. L'axiologie qui découle de la portion de ce code fait de la femme un être démoniaque, fatal.

On doit à Jean-Noël Blanc (1991, pp.147-148), ces mots d'une puissance évocatrice de ce lieu commun tiré des filins méandres de la bible : « la femme (est) séduisante et perverse, aguicheuse et immorale, provocante et fourbe, tentante et tentatrice. Elle est la figure du mal. C'est la figure biblique du serpent. En effet, la femme-fatale actualise le mythe de la faute originelle. » La femme sur la première de couverture est donc issue d'une franchise narrative qui procède d'un schème socialement déterminé, d'un sociogramme que le langage périphrase du *hard-boiled* a intégré comme *topos*. Ce signe autorise une lecture sur des bases mythologiques en vouant au personnage, le coefficient de nuisibilité émanant du mode d'énonciation dont il est captif. Ce pôle de définition de la femme amène aussi Valérie Triter (2001, p.69) à écrire que « la femme fatale est douée d'une puissance mortifère remarquable, puisqu'elle est à l'origine de la déchéance de l'homme. »

Suivant cette orientation, dans le roman policier et au-delà dans tout l'univers humain, Eros et Thanatos font bon ménage, « un couple qui (marche) très bien », selon Gérard de Villiers, (2013, p.102) car dans de nombreuses occurrences, la mort est liée au plaisir sexuel. L'image de la femme sur la première de couverture, dont la textualité est tributaire d'un machisme primaire, s'inspire de ce code conatif et, en subjacence, se pose comme mise en garde contre les forces instinctuelles qu'elle dégage. Les premières de couverture des romans policiers noirs excellent, ainsi, à proposer, comme en appât aux hommes, la femme en tant qu'elle est par excellence, l'objet de leurs désirs. Une belle femme presque dénudée, donc érotisée, est de ce point de vue, un objet sexuel de choix puisqu'elle est *hic et nunc*, aussi bien un objet de fantasme qu'une promesse imminente de libido. Selon le prisme évaluatif dans lequel elle est fixée, la destinée d'un tel personnage est de provoquer la perte, sous toutes ses modalités, des hommes qui « croiseraient son chemin. »

Par ailleurs, dans un autre volet de l'éon dynamique de nuisibilité, bien que l'arme actionne une conjecture masculine et constitue en soi un pôle de virilité, du moment où elle est portée par une femme, cette dernière sort du moule féminin pour intégrer celui de masculin. Elle devient, par ce biais, un opérateur de lisibilité d'un être mutant ou hybride du moins. La narrativité de femme à attributs masculins ou de femme-phallique instruit le personnage dans le jeu de l'équivocité. Cette disposition, nettement syncrétique, révèle une figure mystérieuse, présomptivement négative qui crée autour d'elle un champ magnétique de frayeur et d'inquiétude.

Dans les mêmes modalités évaluatives de duplicité et donc dans un esprit de fausseté avérée ou supposée, se lit aussi l'incomplétude de l'effigie de la femme de la première de couverture. Elle est présentée nue jusqu'à la naissance des seins. Or dans son être, cet organe est garant d'un genre. Sur l'image en question, le sein n'apparaît pas, il est simplement insinué. Une non-énonciation est contenue dans le non-dénudement et prive le personnage d'une confirmation d'un caractère sexuel. Sur ce point, on est de plain-pied dans un discours d'errements et d'indéterminations de sens, un trait dont le *hard-boiled*, dans sa quiddité constitue l'envers. Cette situation abstraite n'est-elle pas un indice de malicieuseté ? De même, le sardonique n'est-il pas d'essence énigmatique ? Toutes ces questions drainent un large éventail de méfiance sur la femme qui aurait tendance à provoquer de fâcheuses et violentes équivoques.

Pour sa part, dans cette glose de soumission des éléments péritextuels au fonds littéraire de la violence, à lui seul, le titre est un cas édifiant. *Sauve-qui-peut à Kaboul 1* est un titre thématique qui *a priori*, et suivant l'acception qu'en donne Vincent Jouve (2015, p.12),

révèle le « sujet central du roman, (...) et annonce avec précision la teneur de l'aventure qui va suivre. » Dans ce procédé qui inclut le titre au système intéroceptif du texte, les deux constituants, pivots du titre, *sauve-qui-peut* et *Kaboul*, littéralement féconds, suffisent à aiguiller le lecteur vers des occurrences stables dans leur rapport au monde. Concernant *sauve-qui-peut*, il est un nom lexicalisé en une locution figée qui infère une situation d'insécurité. Par conséquent, sur cet axe paradigmatique, les synonymes qui lui sont objectivement déductibles sont, entre autres, « débandade », « terreur », « panique »... Ils allusionnent à des fuites dispersives suite à une menace d'un danger.

Kaboul n'est pas en reste dans cette dynamique de reviviscence de la violence pré-ludée par le mot, *sauve-qui-peut*. Elle en est, en quelque sorte, la consécution. De nos jours, sous le protocole de l'actualité, la collocation de cette ville à la violence, s'emboîte parfaitement dans l'imaginaire collectif. *Kaboul* fait ainsi partie des lieux-fantasmes porteurs d'un sens. Ces lieux actionnent les paramètres du jeu modal dont ils sont le centre. Dans le cas d'espèce, il s'agit de ceux, pour employer le mot de Jean Pons, (1997, p.9) « dont les médias s'épuisent à nous présenter les aspects » détonants au quotidien. En conviant *Kaboul* pour en faire le cadre diégétique de son roman, Gérard de Villiers rend manifeste, le rapport de l'œuvre à l'actualité, crée, autant que faire se peut, une relation conjonctive entre la fiction romanesque et un vécu. De cette façon, *Sauve-qui-peut à Kaboul 1* est une fresque qui « représente un événement qui appartient à notre niveau temporel », (Françoise Rullier-Theuret, 2006, p.65). Cette contemporanéité fait dire à Franck Évrard, (1996, p.77) que « le roman noir s'inscrit dans la configuration du discours réaliste cherchant à témoigner de l'univers social. »

Pour résumer ce qui vient d'être dit, les constituants illustratifs de la première de couverture de *Sauve-qui-peut à Kaboul 1* forment un tout signifiant. Ils accréditent la perspicuité déontique des premières de couverture des romans policiers noirs sur lesquelles les marquages titulaires ainsi que les « dessins agressifs mêlant armes et corps féminins dénudés », (Yves Reuter, 2005, p.70) instituent un condensé expressif.

Convaincu que la quintessence du texte s'inscrit dans la même tendance féconde que le péritexte, nous revient-il d'en montrer la manifestation.

1-2-La violence à travers le texte

Dans le *hard-boiled* où « le savoir sert essentiellement la dramatisation », (Yves Reuter, 2017, p.66), tous les segments qui en littéralisent les effets s'ajointent-ils pour aiguiller ce discours. Le parallélisme des formes fonctionne alors, comme principe

anastomotique. Dans la dynamique unitaire qui en sous-tend l'exécution, un assortiment des réalités sociolinguistiques s'opère entre le périphrase et le texte, formant un tout signifiant, celui de l'identité de l'œuvre. Tout débute par l'incipit. En tant qu'il est « le début de roman, en inscrivant le texte dans un genre particulier, trace un horizon d'attente sur le fond duquel s'établit la communication avec le lecteur », (Vincent Jouve, 2015, p.18). Le but d'une telle pratique se libelle en ces termes : « Il faut que le lecteur se sente pris dans un engrenage », (Françoise Rullier-Theuret, 2006, p.22).

Dans *Sauve-qui-peut à Kaboul 1*, cependant, l'incipit n'a pas sa textualité qui se déploie *in medias res* car il ne plonge pas automatiquement le lecteur dans la causticité. Ce texte liminaire est donc un véritable négatif de l'appareil conceptuel sur lequel repose le *hard-boiled*. Amplement, il fait allusion à un vol de Qatar Airways d'Islamabad à Doha, « bourré jusqu'à la gueule », (p.7) parce que la capitale du Qatar est devenue ces années, une place-forte du négoce international. Ici, le postulat de non-contradiction entre le périphrase et le texte de l'incipit se trouve dévoyé. En d'autres mots, relativement à l'horizon d'attente induit par l'instance périphrastique, le principe de syntonie avec l'incipit est altéré en ce que le texte initial prend à contre-pied, les trois déterminants cumulatifs dévolus au texte de l'incipit : informer, intéresser et nouer le pacte de lecture que le *hard-boiled* pousse à un haut degré d'expressivité. Cet incipit est dit suspensif parce qu'il repousse l'action, le convenu, le subodoré comme s'il voulait dérouter le lecteur.

Des dizaines de pages après le texte introductif, le ton du texte évolue quand Malko Linge débarque à Kaboul. Depuis l'aéroport, une agitation particulière, étrangère à celle sympathique de Doha se fait jour. L'auteur a pris soin de préparer cette périphrase afin qu'elle ait l'air d'être produite par le jeu du microcosme scénique. Cette variation annonce un nouveau ressort dramatique. De la sorte, l'aéroport de Kaboul apparaît comme le point à partir duquel la trame romanesque bascule dans la dissension. Dans cette formulation, les images de l'aéroport accèdent à une situation de conflictualité. Ainsi, la phrase, un « soldat afghan casqué (...) installé sur le toit plat de l'aéroport de Kaboul, devant une mitrailleuse protégée par un mur de sacs de sable », (p.60) autorise une lecture qui relève aussi bien des modalités du danger que de la méfiance réciprocatrice. Le lecteur retrouve à l'entrée de Kaboul la connivence aux principes du *hard-boiled* où le paradigme de la violence et des actions qui lui sont connexes ont une place essentielle. Les particules de péril et de circonspection, en l'occurrence, « un soldat » et « une mitrailleuse » s'étalent ostensiblement. Symboliquement, cet aéroport est opératoire car en tant qu'entrée dans la ville, il agrée une ouverture sur une

modalité nouvelle. La contextualisation psychogène de Kaboul s'accompagne de ce travail sur les signaux.

On entre alors de plain-pied dans les dispositions d'une figure où se rencontrent des forces belligères. Ce faisant, Kaboul se mythifie en se dotant d'artéfacts qui contribuent à lui donner une consistance d'hostilité. En clignant les rets de la mythologie grecque où tout écart est cognatique, la violence qui étreint Kaboul semble provenir de son for intérieur ou du moins de son originarité. Le lecteur accède à cette textualité en ce qu'il est instruit de ce que « sous sa surface calme, Kaboul bouillonnait de violence », (p.106). Kaboul développe un destin inscrit dans ses virtualités génomiques. De la sorte, le socle sur lequel la ville est bâtie est d'une telle nocuité émulsive qu'elle subit de plein fouet les répercussions de ce caractère identitaire délétère. C'est pourquoi, la violence intraire irrigue et enveloppe Kaboul de son fiel rebutant. Le matériel héréditaire de Kaboul, dissolu, déshumanise à telle enseigne que tous ceux qui vivent sur ce sol, se muent en « des bêtes féroces », (p.65) avides de sang. Relativement à cette approche, Uri Eisenzweig (1983, p.120) fait remarquer que « la nature doit refléter ses habitants humains. »

À l'intérieur de ce circuit de référencement, à Kaboul, « tous les dix mètres, il y avait un homme armé d'une kalachnikov, gardant on ne sait quoi, en civil ou dans un vague uniforme. Ce qui donnait à la ville un petit air d'état de siège », (p.64). Les armes létales, ce faisant, deviennent la chose la mieux distribuée à Kaboul. Cette situation militariste procède aussi bien de la talibanisation du pays que de son morcellement par les forces internationales qui l'ont envahi depuis 2001 et qui, à travers l'opération Liberté Immuable, s'attellent à y instaurer un climat sécuritaire qu'elles ont jugé assez dégradé pour motiver une intervention militaire. *Si vis pacem, para bellum* ou « si tu veux la paix, prépare la guerre », conseille cyniquement, si ce n'est pragmatiquement, le dicton. On rencontre pêle-mêle dans cette mêlée, le « contingent français (...) installé à l'aéroport », (p.62) ; « des entassements de sacs de sable, gardés par des vigiles népalais en tenue noire, doigt sur la détente, protégés eux-mêmes par un mirador équipé de deux mitrailleuses lourdes », (p.68) ; l'I.S.A.F., (p.68) ; des Américains à « l'hôtel Ariana, berceau de la CIA à Kaboul », (p.68).

Malgré les mesures drastiques de sécurité, Kaboul est un nid de vipères où tous les coups sont permis. Les factions armées, de véritables nébuleuses sans foi ni loi, y sèment la terreur. Leurs bras armés se recrutent essentiellement dans la faune interlope de gueux, ces laissés-pour-compte qui, des pauvres campagnes, sont massivement venus à Kaboul pour « chercher du travail et tenter de survivre », (p.156). De leurs rangs, forcément « sortiront voleurs et assassins », (Marc Lits, 1999, p.34) ces mortifieurs de Kaboul. On reconnaît, à la

teneur de ces phrases, l'idée selon laquelle la pauvreté est corrélative au terrorisme qu'elle nourrit de son fiel. La précarité fait donc le lit de la violence.

Dans cette ère de pauvreté extrême où paradoxalement tout le monde est armé, le non-droit s'installe. Alors, l'étincelle qui mettra le feu aux poudres peut être actionnée par n'importe quel quidam pourvu qu'il en reçoive l'ordre, veuille accomplir son quart d'heure de gloire ou se sente investi de cette mission. Les Talibans, les anciens maîtres du pays trouvent la situation idoine pour créer un climat de chaos qui amènera les étrangers à quitter le pays. Ils se font dès lors très vindicatifs en posant des actes qui sont des défis et des défiances à l'égard des nouveaux maîtres du pays. Ils frappent fort et sans discernement. À leur actif, on ne compte plus les morts, tellement ils sont nombreux : ils attaquent un hôtel et tuent « une dizaine de personnes », (p.66) ; un « Taleb avait dissimulé une charge explosive dans son caleçon ! Seulement, par pudeur, les caméras de surveillance ne filmaient que jusqu'à la taille...Il est mort, le bas du corps déchiqueté et le chef du NDS a été grièvement blessé », (p.129) ; ils font « sauter avec une femme kamikaze, un minibus qui contenait sept Sud-Africains qui travaillaient comme pilotes pour l'OTAN », (p.105).

Contribuent aussi à créer cette insécurité permanente, les organisations criminelles, adeptes des crimes crapuleux, lesquelles organisations tirent leur revenu des rançons provenant des raptés et autres rapines. Une femme qui n'a pas pu payer la rançon de son époux, demandée par les ravisseurs alla ramasser le corps de celui-ci « dans un terrain vague du quartier de Pashmina Bafi. Deux balles dans la tête. », (p.156). Une de ces organisations enlève Malko Linge. Ses patrons consentent à payer et fixent son prix à « trente millions d'afghanis », (p.163) pour sa libération. Finalement, une opération militaire permet de liquider les ravisseurs et de délivrer l'otage.

Le terrorisme et ses connexions sont deux aspects qui expliquent la violence endémique de Kaboul. Cependant, la sournoiserie des Américains est d'une palette de la même teneur. En effet, l'attitude de ces adeptes du double jeu contribue aussi au renforcement de cette situation délétère. Autant ils soutiennent officiellement le Président Hamid Karzai et son gouvernement dans sa lutte contre le terrorisme, autant en sous-main, ils complotent contre lui en tenant « une réunion secrète (avec) les Talibans », (p.44), réunion à la suite de laquelle, la CIA confie à Malko Linge, le projet de « l'élimination physique du président Hamid Karzai », (p.51). Pour édulcorer cette forfaiture ou pour se donner bonne conscience, pour John Mulligan, le chef des opérations de la CIA, dit qu'il « s'agit (plutôt) d'une mise à l'écart pour raison d'État », (p.55). Cela n'enlève en rien, la volonté affichée par les officiels Américains de se débarrasser du Président d'un pays souverain. Cette barbouzerie est

finalement sous-traitée par Nelson Berry, un mercenaire Sud-Africain. L'opération se solde par un cuisant échec car au lieu de pulvériser le véhicule d'Hamid Karzai « c'est un véhicule où il ne se trouvait pas qui a été atteint », (p.312) par la roquette tirée par le Sud-Africain.

Outre la violence, l'autre élément actif dans la narration du roman noir avec lequel il corréle est la sexualité qui se vit aussi sous forme lexicale et thématique.

2. Les modes et expressions de l'érotisme dans *Sauve-qui-peut à Kaboul 1*

D'après une croyance assez répandue, vingt pour cent de la production littéraire mondiale serait des romans policiers. Un sondage français que rapporte Yves Reuter, (2005, p.7) pour sa part, fait état de ce que, « selon une enquête du ministère de la Culture, (...) 58% des Français âgés de plus de quinze ans possèdent des romans policiers. » Un tel engouement pour ce genre anathématisé et exclu des Belles Lettres peut s'expliquer par le fait qu'en son sein, l'écriture de la sexualité et sur la sexualité décrasse les idéologies de la pudibonderie observables sinon observées dans les écrits dits austères. À ce propos, si pour Bernard Cocula et Claude Peyroutet, (1986, p.59), « l'image du nu peut avoir un pouvoir émotionnel très fort » et qui justifie le fait que « le nu se vend bien », (Bernard Cocula et Claude Peyroutet, 1986, p.60), le nu est aussi prégnant dans le domaine de l'art. Il suscite de ce fait, en tout lieu, fantasmes et ravissements. Par exemple, la représentation du nu féminin est un puissant excitant qui provoque un stimulus sur l'organisme masculin. Même sa simple évocation ne laisse pas indifférent car comme le rappelle Frédéric Dard, le créateur des romans policiers noirs, *San Antonio* : « Le sexe masculin est ce qu'il y a de plus léger au monde, une simple pensée le soulève. »²

Dans le roman policier noir ou *hard-boiled*, le nu et ses connexités se convertissent en idée capitale en tant qu'ils y trouvent suffisamment grâce dans un tissu scriptural où comme le fait bien remarquer Franck Évrard, (1996, p.55) « l'amour (y) est préférablement bestial. » Cette phrase-compendium identifie le jeu de la sexualité dans son mode frustré d'accomplissement. Alors, quand les auteurs s'attellent à lâcher les brides sexuelles des personnages, la cloison de l'obscénité se perméabilise. Le héros est, ce faisant, « emporté par le fleuve du temps dans lequel il opère », (Jean-Michel Adam, 2011, p.270). Celui-ci goûte sans réserve aux plaisirs de la chair. Il devient donc, à l'image de Malko Linge, le premier acteur des activités libidineuses desquelles se dégagent d'une part, une sexualité débridée et

² www.1001-citations.com>Sexe consulté sur Google le 19/01/2020 à 18 heures.

d'autre part, une sexualité transgressive. Mais, avant d'accéder à cet inéluctable « faire », l'œuvre est parsemée de mots et expressions qui révèlent un certain érotisme.

On y rencontre, dans une référence non-exhaustive, des phrases de cette teneur : « les seins lourds d'Alexandra », (p.29), « Maureen Kieffer avait emprisonné son sexe entre ses doigts et le masturbait avec douceur », (p.197), « un ravissant sexe auréolé de roux », (p.218). L'érotisme est ici célébré dans toute sa plénitude. Dans cette écriture qui casse les codes habituels de la prudence, la corporéité et toutes les manifestations auxquelles elle est soumise, deviennent matières et fonds littéraires. De ce débarrage, Maurice Merleau-Ponty, (1964, p.181) écrit que le corps a une « double appartenance à l'ordre de l'objet et à l'ordre du sujet. » À cette fin d'ailleurs, un roman policier noir sans scènes érotiques pourrait-il se prévaloir de cette catégorie littéraire ? Cette œuvre se serait ainsi délestée de l'une des mamelles du genre. En outre, serait-il commercialement viable pour un roman *hard-boiled* si sa signature génétique était édulcorée et donc illisible ? On a l'impression, au regard de ces questions, que dans son ensemble, le roman policier est une écriture à tiroirs et ce sentiment trouve écho dans ces propos de Tzvetan Todorov, (1980, p.10) :

Le roman policier a ses normes ; faire “ mieux ” qu'elles ne le demandent, c'est en même temps faire “ moins bien ” : qui veut “ embellir ” le roman policier fait de la “ littérature ”, non du roman policier. Le roman policier par excellence n'est pas celui qui transgresse les règles du genre, mais celui qui s'y conforme.

Pour l'instant, avant d'avoir des réponses à nos questions, si l'on convient, par ailleurs, que le personnage de la première de couverture qui arbore une sensualité quasi tactile pour le lecteur-scrutateur est précisément une femme, cette dernière met les sens coïtaux masculins en éveil. Sa mise qui est sans fioritures est un appel à la libido. Toutes choses que se font fort de mettre en œuvre, les personnages féminins qui croisent le chemin de Malko Linge.

2.1. Une sexualité débridée

Avant toute chose, il faut savoir que dans le *hard-boiled*, le récit tient essentiellement en la focalisation des pérégrinations du héros. Il ne saurait en être autrement chez ce personnage dont le rôle scénique « catalyse les situations », (Yves Reuter, 2017, p.73) puisqu'il est celui qui, à la fois, entretient des « rapports violents avec les hommes et des rapports sexuels avec les femmes », (Yves Reuter, 2017, p.73). Et comme dans le roman policier noir, la langue verte est toujours de sortie, les expressions utilisées pour décrire la sexualité ne sauraient se soucier « des chichis grammaticaux (car elles font) dans l'immédiat

et le direct. », (Jean-Paul Demure, 1997, p.158). À cet effet, dans *Sauve-qui-peut à Kaboul 1*, la présentification de Malko Linge le héros s'opère sur les bases axiologiques de la monomanie sexuelle. Dans cette grammaire des signes, on peut lire « les conquêtes de Malko », (p.29), son « instinct de prédateur », (p.29), des expressions à forte valeur d'indexation. Relativement à ce tropisme, Malko Linge n'y va pas de main morte car, tous les personnages féminins qui entretiennent une relation de quelque nature avec lui, deviennent ses proies, lui, le « prédateur » impénitent.

D'abord avec son épouse Alexandra, en tout lieu et en toute circonstance, l'occasion est idoine à la satisfaction des pulsions sexuelles. Pour preuve, pendant que des invités les attendaient au salon pour le dîner, Alexandra, initiée à la chose et ainsi, « très légèrement déhanchée, sexuelle en diable », (p.31), retrouva son mari à la bibliothèque où celui-ci se trouvait. S'ensuivent alors des ébats sexuels au cours desquels les époux « restèrent foudroyés un long moment », (p.35).

À Kaboul où il séjourne pour remplir son contrat de barbouze, le doux souvenir de Maureen Kieffer, personnage avec qui il « avait eu une aventure brulante », (p.83), lors d'une de ses missions dans la capitale afghane ne le quitte guère. Cette bombe sexuelle « a de gros seins », (p.217). Son habillement est des plus suggestifs, troublant pour le pays musulman qu'est l'Afghanistan comme l'est ce « cachemire jaune si fin qu'il moulait avec une exactitude anatomique la pointe de ses seins », (p.213). Ce faisant, elle est « toujours aussi sexy », (p.85), et « dans toute sa splendeur », (p.194), ne pourrait laisser indifférent à telle enseigne que dès son arrivée à Kaboul, Malko Linge demande à Nelson Berry, « savez-vous si Maureen Kieffer est toujours à Kaboul ? », (p.83). Les deux amants se retrouvent à plusieurs reprises. Au cours de l'une de ces retrouvailles, toute excitée, elle lance à Malko, « déshabille-toi ! (...) je vais te passer au karcher », (p.88). Une autre rencontre a lieu des jours plus tard où, à la vue de son amante, « Malko eut l'impression de recevoir une petite décharge d'électricité statique », (p.195).

En plus de Maureen Kieffer, « la belle Alicia Burton », (p.215) qui « ne couche pas mal », (p.214) et qui « s'est aussi tapée quelques "Black-waters" », (pp.214-215) devint une autre de ses partenaires sexuelles. Elle est irrésistible en ce que « le bas de son corps semblait attiré comme par un aimant vers Malko Linge », (p.233). Ce magnétisme liminaire prélude une pratique en rapport avec l'intensité de l'attirance qu'elle suscite. Donc avec elle, a priori, toute expérience sexuelle devait s'accomplir. D'elle, le lecteur apprend que ses « doigts habiles firent glisser le zip du pantalon de Malko et celui-ci sentit des mains de fée entourer son sexe qui commençait à s'éveiller, et faire ce qu'il fallait pour l'arracher de sa torpeur

relative », (p.234), « Alicia Burton s'accroupit sur ses talons, s'engageant dans une fellation qui prouvait une vocation certaine », (p.234).

Qu'en est-il à présent de la transgression de la sexualité qui, elle aussi est un item marquant qui participe de l'écriture de l'érotisme dans le roman ?

2-2-Une sexualité transgressive

Les Bacchantes sont une pièce de théâtre d'Euripide dont les thèmes et enjeux sont, entre autres, la folie meurtrière provoquée par un dieu, les limites et les finitudes de notre humanité, la place des femmes dans la cité. Elle a donné naissance à un mot, la bacchante, qui est la figure éprouvée d'une femme sans retenue, sans pudeur, donc dévergondée. Une telle définition s'accommode à la perfection à certains personnages féminins de *Sauve-qui-peut à Kaboul 1*. En parlant des aventures sexuelles de Malko Linge, le narrateur fait cet aveu : « C'est vrai qu'ils y avaient souvent fait l'amour et que pas mal d'autres conquêtes de Malko y avaient perdu ce qui restait de leur vertu », (p.29). En effet, Malko Linge ne lésine sur aucun moyen pour agrémenter en les rendant parfois saugrenues, les expériences sexuelles avec les trois femmes qui ont partagé une sexualité avec lui.

Avec Alexandra sa femme, la pratique sexuelle à laquelle Malko s'est adonné dans l'œuvre est une transgression des normes communément admises de l'acte sexuel si tant est qu'une relation sexuelle normale est celle qui se réalise par le truchement de deux organes sexuels différents. En tournant ainsi à la relation déviative, cet acte sexuel se heurte sans contexte, aux écueils éthiques. On lit à cette fin : « Retenant sa sève, Malko se retira doucement et fit glisser son sexe vers le haut. S'arrêtant à l'excroissance du sphincter. Il était brûlant et ouvert. ; (...) Tenant solidement son sexe, il le pointa vers l'étroite ouverture et appuya de toutes ses forces », (p.34).

Il en est de même avec Alicia Burton. Bien qu'intervenant tard dans le récit, les mots qui la mettent au-devant de la scène sont annonciateurs de lubricité et instiguent, par corrélation, un disciple de la licence libidinale. En effet, les expressions « sa mini-jupe s'arrêtait largement au-dessus du genou », (p.216) « ses yeux semblaient flotter dans le sperme », (p.216), cognitivent, apriori, la luxure. L'hapax sémantique présomptif dans lequel l'être d'Alicia Burton baigne, est de ce fait, motivé par une forte charge de grivoiserie. Comme « le portrait peut être l'occasion d'une évaluation du personnage », (Michel Erman, 2006, p.53), l'auteur dote Alicia Burton de cette tenue vestimentaire afin qu'elle acquière une cohérence fictionnelle manifeste. L'objet d'un tel discours, théorisé sur les bases de la synergologie, est de proposer un infaillible schéma d'identification. En s'en tenant à son

allure relâchée, subodorant le vice, Alicia Burton serait réceptive à toutes les occurrences sexuelles. De-là à son viol par sodomie, il n'y a qu'un pas que Malko Linge s'est autorisé à franchir. « Si elle est victime, c'est (...) parce qu'elle l'a cherché » le dit, non sans une pointe d'ire-ironie, Maud Tabachnik (1997, p.125). Par ce forfait lié au rôle diégétique qui est le sien, le personnage s'inscrit dans les rets phénotypiques des héros *hard-boiled* avec lesquels « les moules implorent et les sentiers battus avec eux », (Robert Deleuse, 1997, p.70). Ainsi, consigné et affecté à une tendance à la violence, Malko Linge « posa son sexe raide comme une barre de fer contre le sphincter de la jeune femme, les cris reprirent, mais avec une tonalité différente », (p.236). Le spectacle auquel l'auteur soumet le lecteur dans cette sexualité de Malko Linge et d'Alicia Burton au lieu de constituer un plaisir physiologique pour sa partenaire, se découvre pour elle, sous la logique de l'indignité dolorifique.

La concupiscence de Malko l'amène à aller au-delà de la libido classique, routinière quand il se permet « une belle récréation sexuelle », (p.237) qui n'est rien d'autre qu'un énoncé emmiellé d'un cas de viol. À cet effet, quand Alicia Burton se plaint à son amant, « pourquoi (...) me violer », (p.236), la réponse, « je ne voulais pas te violer, protesta Malko, mais profiter encore mieux de ton admirable croupe », (p.236), révèle la mentalité du personnage. Comme le Moloch, la divinité des Phéniciens qui se repaît de la chair des hommes, une inclination prédatrice actionne Malko Linge à s'alimenter de féminie.

Aussi, si on admet avec Yves Reuter (2003, p.67) que le nom « donne vie au personnage » Kieffer dont la phonation s'inscrit dans une relation homologique avec celle du substantif kiffeur, induit une lecture sur les bases de la contexture de kiffeur. On rappelle à toutes fins utiles que l'acception la plus couramment admise de kiffeur notifie un personnage qui a un penchant pour la drogue. En imprimant l'anormalité à l'unité significative du personnage, la marque de celui-ci donne lieu à une perception sur les assises d'un convenu programmatique délétère. En rapport avec cette portée référentielle, la caractérisation de Maureen Kieffer qui est indirecte « repose sur des codes culturels idéologiquement marqués », (Jean-Pierre Goldenstein, 1989, p.53). Cet ordre trouve une partie de son intérêt à travers cette réaction d'Alicia Burton : « La pétasse ! (...) j'ai cru qu'elle allait passer sous la table pour te faire une pipe. Elle couche pas mal. », (p. 214).

CONCLUSION

Cette réflexion a porté un regard sur les esquisses du *hard-boiled* dans le roman *Sauve-qui-peut à Kaboul 1* de Gérard de Villiers. Les paradigmes de la violence dans l'œuvre en constituent la première partie. Si cette modalité est le premier élément sur le socle duquel

l'étude a été fondée, c'est parce qu'elle apparaît primordiale aux yeux de l'empire. Ce faisant, dans un réseau d'images synchronisées, perceptibles dès la première de couverture, les indexations de la violence se font si ostensibles que le reste de l'œuvre ne peut qu'en être imprégné. Si à ce propos, Jean Pons (1997, p.9) écrit que « la violence est (...) présente d'entrée de jeu », celle-ci obéit au pouvoir des initiatives de son auteur. De la sorte, il « serait erroné d'imaginer ce qu'on appelle l'école *hard-boiled* comme un ensemble homogène. », (Claude Mesplède, 1997, p.27). Malgré tout, la violence dont l'expression dans le *hard-boiled* vogue dans l'inhomogénéité apparaît, toutefois, comme la manifestation de son schéma canonique.

Le second élément du dispositif emblématique *hard-boiled* est la sexualité dans toutes ses formulations expressives. Ici, dans un style savamment orchestré, Gérard de Villiers a fait de cette pratique, l'un des traits prégnants de son écriture. Héritier d'une longue tradition de faits érotisés et déjetés, celui-ci a largement contribué à leur donner l'aura qu'on leur connaît aujourd'hui. Dans cette hoirie où le sexe s'est libéré de son carcan tabouisé, l'horizon d'attente a toujours été celui des « scènes de stupre espérées », (Michel Lebrun, Jean-Paul Schweighaeuser, 1987, p.91).

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

ADAM, Jean-Michel, 2011, *La linguistique textuelle*, Paris, Armand Colin.

BLANC, Jean-Noël, 1991, *Polarville. Images de la ville dans le roman policier*, Lyon, P.U.L.

BOILEAU, Pierre, NARCEJAC, Thomas, 1994, *Le roman policier*, Paris, Presses Universitaires de France.

COCULA, Bernard, PEYROUTET, Claude, 1986, *Sémantique de l'image*, Paris, Delagrave.

COLLECTIF, *Roman noir*, Août-Septembre-Octobre 1997, N°595, Paris, Les Temps Modernes.

DE VILLIERS, Gérard, 2013, *Sauve-qui-peut à Kaboul 1*, Paris, Éditions Gérard de Villiers.

DE VILLIERS, Gérard, 2013, *Sauve-qui-peut à Kaboul 2*, Paris, Éditions Gérard de Villiers.

DUBIED, Annick, LITS, Marc, 1999, *Le fait divers*, Paris, Presses Universitaires de France.

ERMAN, Michel, 2006, *Poétique du personnage de roman*, Paris, Ellipses.

EISENZWEIG, Uri, 1983, *Autopsies du roman policier*, Paris, Union Générale d'Éditions.

ÉVRARD, Franck, 1996, *Lire le roman policier*, Paris, Dunod.

FONDANECHÉ, Daniel, 2000, *Le roman policier*, Paris, Ellipses.

GENETTE, Gérard, 1987, *Seuils*, Paris, Seuil.

GOLDENSTEIN, Jean-Pierre, 1989, *Pour lire le roman*, Bruxelles, Deboeck-Duculot.

HÉNAULT, Anne, 1993, *Les enjeux de la sémiotique*, Paris, Presses Universitaires de France.

JOUVE, Vincent, 2015, *Poétique du roman*, Paris, Armand Colin.

LEBRUN, Michel, SCHWEIGHAEUSER, Jean-Paul, 1987, *Le guide du polar*, Paris, Syros.

LITS, Marc, 1999, *Le roman policier. Introduction à la théorie et à l'histoire d'un genre littéraire*, Liège, CEFAL.

LITS, Marc, 1989, *Pour lire le roman policier*, Bruxelles, Deboeck-Duculot.

MERLEAU-PONTY, Maurice, 1964, *Le visible et l'invisible, suivi de notes de travail*, Paris, Gallimard.

REUTER, Yves, 2003, *L'Analyse du récit*, Paris, Nathan.

REUTER, Yves, 2005, *Le roman policier*, Paris, Armand Colin.

REUTER, Yves, 2017, *Le roman policier*, Paris, Armand Colin.

RULLIER-THEURET, Françoise, 2006, *Les genres narratifs*, Paris, Ellipses.

TODOROV, Tzvetan, 1980, *Poétique de la prose*, Paris, Seuil.

TRITTER, Valérie, 2001, *Le fantastique*, Paris, Ellipses.

www.1001-citations.com>Sexe consulté sur Google le 19/01/2020 à 18 heures.

FIGURES HEROÏQUES ET DISCOURS POÉTIQUE DANS *L'HONNEUR DE MORIFINDJAN DE SERY BAILLY*

Douadélet Camus MECASSON
Université Péléforo Gon Coulibaly
Côte d'Ivoire, e-mail : mecassonc@gmail.com

Résumé : Le personnage-héros enrichit également l'esthétique de la poésie. Et Sery Bailly en offre une figure particulière qui se réalise plus dans la vertu que dans l'action. Le griot et compagnon de lutte de Samory Touré, Morifindjan Diabaté, est ainsi le parangon de l'honneur et la dignité, qui doit servir à tous les résistants d'Afrique. Les techniques de sa poétisation sont, prioritairement, l'énonciation caractérisée par le trope communicationnel et le système figuré. Le poète se sert de cette figure héroïque pour partager avec le lecteur les valeurs et idéologies qui cimentent sa vision de la politique.

Mots-clés : Héros, vertu, résistance, espérance, dignité.

Abstract : The hero character also enriches the aesthetics of poetry. And Sery Bailly offers a particular figure of it which realized more in virtue than in actions. Samory Touré's griot and companion wrestling, Morifindjan Diabaté, is thus the paragon of honor and dignity, which must serve all the resistance fighters in Africa. The technics of poetization are, first and foremost, the utterance characterized by the communication trope and the figurative system. The poet uses this heroic figure to share with the reader the values and ideologies that cement his vision of politics.

Key words : Hero- Virtue- Wrestling- Hope-Dignity

Introduction

La poésie négro-africaine écrite, parce qu'elle est née à une époque décisive de l'histoire du continent, reste fortement attachée à cette histoire qu'elle intègre à ses sujets de prédilection. La littérature n'est-elle pas, au demeurant, inséparable de l'histoire, comme l'affirme Makouta Mboukou (1985)? Des textes poétiques négro-africains puisent ainsi la sève nourricière de leur poéticité des symboles historiques tels que les temps, les lieux, les événements, les dates et les personnages historiques. Au nombre desdits personnages, évidemment, se distingueront certains qui, vu l'importance de leurs actions dans la fondation d'une communauté et de ses valeurs, d'un ordre nouveau, deviendront des héros historiques. C'est l'exemple de Morifindjan dans *L'honneur de Morifindjan* de Sery Bailly (2015). Dans ces cinq florilèges au long cours, le poète construit le discours à l'aide et autour d'une figure principale prenant les allures d'un héros qui parcourt et anime toutes les actions. Il s'agit, paradoxalement, d'un acteur vivant dans l'ombre et qui, dans l'humilité ou par destinée, sait s'effacer pour laisser éclore et scintiller des hommes et des valeurs. Somme toute, la figure

héroïque semble être l'épicentre du discours poétique de Sery Bailly. Et justement, la mobilisation de l'art poétique autour d'une composante générique *a priori* classée dans la narration est source d'interrogations : comment la poésie utilise-t-elle le personnage-héros pour en faire une donnée esthétique de création ? Quelles valeurs et idéologies incarne un tel personnage au point d'être présenté comme un modèle ? Le principe de notre démarche est de décoder les techniques de mise en discours poétique du héros en tant que symbole historique et modèle pour les nouvelles générations, et les significations plurielles qui s'y rattachent. Des hypothèses guideront cette démarche : le corpus offre des ressources tangibles pour la mise en discours du héros ; le héros poétisé par l'auteur incarne des valeurs sociétales relevant de son idéologie.

L'étude sera conduite conformément aux prescriptions des méthodes stylistique et sociocritique. La stylistique se définit, en effet, comme « l'étude scientifique du style et des effets de sens qui en découlent » (Cogard, 2001 : 87). Sur sa facette de discipline de critique textuelle fondée sur l'immanence du signe, elle offre plus de rudiments à l'approche du texte poétique qui accorde le piédestal à l'unité minimale de signification du signe linguistique qu'est le mot. Mieux, le héros présent dans le discours poétique est plus appréhensible dans le mot que dans l'action. Des théories stylistiques, les postes d'analyse de l'énonciation et du système figuré tels que prescrits par Georges Molinié nous seront d'un intérêt certain. C'est que le héros présenté par le discours poétique de Sery Bailly s'aperçoit plus à travers ses prises de parole et les images qui le représentent. La sociocritique, elle, permettra de revisiter l'histoire pour cerner les actions réelles menées par les héros poétisés. L'enjeu est de procéder à un rapprochement en vue de déceler le processus de passage du fait réel à sa poétisation, parce que les héros de Sery Bailly sont loin d'être fictifs.

Seront étudiées, successivement, les techniques d'encodage de la figure héroïque, les postures et les valeurs qu'elles incarnent et les différentes idéologies qui s'y rattachent.

1-La poétisation du héros

La figure du héros est introduite dans le discours poétique à travers la mobilisation des ressources propres à cet art. Il s'agit, dans *L'honneur de Morifindjan*, de Morifindjan Diabaté, héros de la parole, griot et fidèle compagnon de Samory Touré, lui aussi héros de la résistance anticoloniale. Ce qui vaut au premier d'être auréolé de toutes les gloires dignes d'un héros est son courage et sa fidélité à ses idéaux, qui le poussèrent à suivre son « maître », même quand celui-ci fut défait et fait prisonnier. Par son chant sont célébrés tous les héros d'Afrique et du monde dont la bravoure irradie encore les mémoires.

1.1- La mise en discours stylistique du héros Morifindjan

La perception immédiate et la scrutation profonde du choix circonstancié du système énonciatif opéré par le poète renseignent d'un fort lien d'affection entre un admirateur et son héros-modèle. Deux morceaux choisis peuvent illustrer cette idée :

Je suis Morifindjan
De génération en génération,
Nous sommes les gardiens du silence et de la parole
Au service de la droiture et de la vie (p.23)
Et

Morifindjan ne peut être un frustré.
Son cœur ne connaît ni l'envie ni la jalousie.
Il est la bouche de l'excellence et de la grandeur.
Il ne peut se rabaisser à oublier la lumière (p.23).

Le substantif «Morifindjan », nom propre, fait à la fois office d'attribut du sujet « je » renvoyant au même signifié, et de sujet autonome pronominalisé par « il », avec des variantes casuelles que sont le possessif « son » et la copule « est ». Les énoncés font ainsi osciller l'esprit de l'analyste entre deux hypothèses équiprobables : la fonction référentielle et la figure rhétorique de l'énallage. La première pose que le sujet parlant se distingue de l'objet du discours, le référent. Cette hypothèse conduirait à la conclusion que le poète est l'orateur qui émet un discours portant sur Morifindjan. La seconde, celle de l'énallage, fait usage d'un temps, d'un nombre ou d'une personne différents de ce que l'on attend. Il s'agit, en fait, d'une fausse énonciation. Dans ce second cas, l'orateur serait Morifindjan qui, plutôt que de se désigner par « je », emploie la troisième personne du singulier en vue d'un brouillage énonciatif. Le choix rhétorique, dans un tel contexte, vise un effet d'indirection ; ce que Catherine Kerbrat-Orecchioni (1986) appelle un « trope communicationnel » : on parle à quelqu'un en feignant de s'adresser à quelqu'un d'autre (1986 : 131). Cette hypothèse devient beaucoup plausible lorsque viennent à l'esprit les formules « je suis Morifindjan », « moi, Morifindjan ».

Or certains propos tenus par l'orateur annihilent la conviction antérieurement bâtie.

Hier j'étais avec vous à Bissandougou et Kérouné
J'étais à Dabakala et Guélérou
Aujourd'hui, je vis ce temps avec vous
Au pays des Atchans (p.29)

Ici, les outils stylistico-structuraux devront solliciter des auxiliaires extratextuels pour optimiser l'exploration sémantique. Et les items « Bissandougou », « Dabakala », « Guélérou » et « Atchans » apportent des informations capitales. Ils convoquent, en effet,

des référents spatiotemporels érigés en symboles historiques africains. Bissandougou désigne une ville située au sud-ouest de l'actuelle Guinée. Résidence du conquérant et empereur historique Samory Touré, la ville sera désignée par ce dernier en 1878 comme la capitale de son empire, l'empire Wassoulou. Telle est d'ailleurs l'explication de sa destruction par les troupes du Colonel Archinard le 09 avril 1891 lors des guerres mandingues. Bissandougou tombera aux mains des forces françaises en juin 1892, pris par les hommes du Colonel Humbert (Wondji, 1985). Guélérou, lui, rime avec la chute de l'Almamy. Situé à plus de 70 kilomètres de la ville de Man, à l'ouest montagneux de l'actuelle Côte d'Ivoire, le village de Guélérou entre dans l'histoire et établit sa célébrité pour avoir été le théâtre de l'arrestation de l'empereur le 29 Septembre 1898 (Person, 1964).

Les informations du hors-texte renseignent ainsi bien que l'énonciateur peut être Morifindjan. Il ne plane aucun doute sur sa présence à Bissandougou et à Guélérou, pour avoir été griot et fidèle compagnon de Samory. Le flou énonciatif s'épaissit, cependant, avec les deux derniers versets « aujourd'hui je vis ce temps avec vous/ Au pays des Atchans ». Cela est d'autant plus mal aisé que la note infrapaginale indique que le terme « Atchan » est « l'autre nom des Ébriés, peuples autochtones de la région d'Abidjan » (p.29). Abidjan étant la capitale économique de la Côte d'Ivoire, l'on se demanderait si Morifindjan fut à la fois à Bissandougou et Abidjan. Cela est humainement peu probable. En clair, le brouillage énonciatif construit à partir de la coprésence de la fonction référentielle et de l'énallage rend inopérante la distinction de la figure de l'énonciateur.

Toutefois, un refrain fait acte d'arbitrage : « je viens parler de Samory et de Sépouly ». Au nombre des objets du discours de l'orateur « parler de Samory et de Sépouly », si le premier est bien accessible au lecteur ordinaire, le second nécessite une analyse linguistique pour livrer tout son contenu sémantique. « Sépouly » ne s'éloigne véritablement pas de Séplou, un nom connu sur la scène politique ivoirienne. Les opérations rhétoriques et stylistiques déployées sont la paralogie et l'anagramme. La première a consisté en l'adjonction de la voyelle « y » à la fin du mot afin de construire une rime avec « Samory ». L'anagramme, lui, réside dans le déplacement de la consonne latérale sonore « l » vers le pôle final. L'amputation de la voyelle ajoutée donnera « sépoul » quand le rétablissement de la consonne fait revenir à « Séplou ». Terme de l'ethnie Bété de Côte d'Ivoire, qui désigne le héron, Séplou est le pseudonyme laudatif de Laurent Gbagbo, homme politique ivoirien né le 31 Mai 1945, qu'aiment bien employer ses zéloteurs pour traduire, selon eux, sa prévoyance et sa bravoure face aux épreuves. Le héron est, en effet, un grand oiseau de l'ordre des échassiers, qui a le bec fort long et les jambes très hautes. Telles sont ses caractéristiques qui

sont métaphoriquement reportées sur l'homme. Il est ainsi clair que l'orateur du discours poétique « vien[t] parler de Samory et de [Laurent Gbagbo] ». Or, Morifindjan, selon l'histoire, est mort aux côtés de son ami et chef à N'djolé au Gabon, en 1900. Il ne saurait porter un discours sur Laurent Gbagbo né en 1945, hormis une situation de prophétie ; ce qui n'est pas le cas. Il faut en déduire que le vrai orateur est Séry Bailly qui prend l'identité de Morifindjan.

De ce brouillage énonciatif se dégage toute une modalité admirative. L'auteur, au nom de l'admiration nourrie pour son héros-modèle, s'identifie entièrement à sa personne au point de se désigner par son nom. « Je suis Morifindjan », se présente-t-il. Une antonomase « je suis [un] Morifindjan » ou « je suis [le] Morifindjan » aurait rendu l'analogie plus évidente, mais n'aurait certainement pas traduit efficacement un lien d'affection. Et la présentation, sur toute la chaîne discursive, forme la figure rhétorique de l'épanalepse, avec ses multiples occurrences (pp. 23, 25, 25, 26, 28, *etc.*). Elle rythme ainsi les poèmes dans leur structure profonde comme pour marteler la conscience du lecteur avec l'idée selon laquelle celui qu'il lit ou écoute n'est point Séry Bailly, mais plutôt Morifindjan, le griot de Samory Touré.

En appui au système énonciatif, l'image et, surtout, le symbole concourent grandement aux procédés de mise en discours du héros. Les images suivantes en sont illustratives :

Je suis Morifindjan
Le grand hippopotame des eaux calmes (p.25)

Face à la tempête,
Moi Morifindjan, je dois rester baobab
Les bornes kilométriques ne se couchent pas avec
la route
On peut les raser mais le voyage se poursuit
Il faut le long de ce chemin interminable
Des arbres témoins
Des montagnes qui gardent la mémoire contre l'oubli. (p.26)

Métaphores, métaphores filées, aphorisme et symboles enrichissent stylistiquement ce morceau poétique, en tant que désignations de Morifindjan. Les deux premiers vers affichent, en effet, une métaphore syntagmatique, avec la coprésence du métaphorisé «Morifindjan» et du métaphorisant « hippopotame ». Il en est de même pour « Morifidjan » et « baobab » : « Moi Morifindjan, je dois rester un baobab ». Suivra un aphorisme : « les bornes kilométriques ne se couchent pas avec la route ». La formule imagée vient résumer l'essentiel de la pensée de Sery Bailly qui soutient qu'il faut des hommes dignes et persévérants qui, quelle que soit la nature de la débâcle, puissent rester fidèles à leur conviction pour l'enseigner aux autres générations et en tirer des expériences nécessaires aux batailles futures.

Et, viendront les métaphores filées paradigmatiques « des arbres témoins », « des montagnes qui gardent la mémoire contre l'oubli », pour clore la file. Se réalisant en Morifindjan, l'auteur s'assimile à la fois à l'hippopotame, au baobab, aux arbres et aux montagnes. Il s'en dégage une isotopie méliorative et admirative de la grandeur, la force, la puissance, la suprématie et la résistance à toutes les forces destructrices. La symbolique du baobab interpelle par-dessus tout. De l'arabe *buhibab* qui signifie « multiples grains », le baobab est un arbre de grande taille de la famille des malvacées, poussant dans les zones tropicales. Son nom scientifique est *Adansonia*. Le baobab est d'une symbolique plurielle, surtout dans les sociétés africaines. Il est symbole de longévité en ceci que sa durée de vie atteint mille ans. Sa forme imposante et impressionnante de près de dix mètres de diamètre en fait un symbole de force, de puissance et d'autorité. Le baobab a, cependant, une croissance très lente et irrégulière, du fait du climat. Ce contraste entre la lente croissance et la taille définitive imposante et impressionnante fait de l'arbre le symbole de la conviction, de la patience et de l'endurance. Il est surnommé « arbre bouteille » en Malinké, de par sa capacité à stocker l'eau sous la forme de suc pour affronter les périodes difficiles de sécheresse, prototype de l'homme prévoyant dans la résistance. Ses feuilles, fruits, écorces, graines et racines, partout en Afrique, sont exploités à des fins thérapeutiques. Le baobab est, surtout, précieux dans la caste des griots, héros de la parole, dont se réclame Séry Bailly par son assimilation à Morifindjan. Il est, en effet, considéré comme le gardien du temple de la vérité et le détecteur du mensonge. Les griots du Mandingue jurent ainsi sur le baobab dans leurs prises de parole en guise de pacte d'audition avec les auditoires. L'analogie établie d'une part entre Morifindjan et le baobab et, d'autre part, entre lui et Séry Bailly vaut tout son pesant d'or en ce sens qu'elle permet de révéler, par symbolisme, les prouesses et les actes héroïques accomplis par le griot érigé en héros historique et en qui le combattant des temps nouveaux se réalise tant.

Le nominatif désignant le héros, comme dans une marche infernale vers le destin ou la vision, parcourt tous les cinq textes de l'œuvre, avec seize occurrences effectives (pp. 23, 25, 25, 26, 27, 35, 49, 54, 54, 55, 55, 55, 62, 63, 66, 69) et plusieurs variantes pronominales. Il revêt ainsi toute sa valeur, si nous nous inscrivons dans la perspective narratologique, car le héros, personnage principal, se reconnaît également par son omniprésence, l'importance de ses occurrences et apparitions et la part qu'il prend en tant qu'actant essentiel voire le sujet dans la quête de l'objet. Morifindjan est ainsi le héros de l'histoire dont le poète entend retracer toutes les actions. Par sa parole, seront ressuscités plusieurs autres héros d'Afrique.

1.2- Les autres figures héroïques de la scène africaine

Si Séry Bailly voit en Morifindjan sa figure héroïque principale en laquelle il se réalise, il n'en demeure pas moins qu'il rend un hommage bien mérité à tous les personnages historiques, tous les acteurs politiques qui ont estampillé l'histoire du continent de leurs empreintes. Bien entendu, le piédestal est bâti pour Samory Touré, héros politique et militaire dont l'histoire est aussi celle de Morifindjan. Samory Touré conquiert de vastes terres en Afrique, en opposant une opiniâtreté farouche à l'armée française. Mais, il sera capturé en Côte d'Ivoire le 29 Septembre 1898 avant d'être déporté au Gabon où il mourut en 1900. Son image traverse toute l'œuvre comme elle plane dans la mémoire de tout africain. Plusieurs occurrences de son nom émaillent les textes, suivies des variantes pronominales « ils » et nominales « Almamy ». Par métonymie, d'autres syntagmes nominaux ou noms propres renvoient directement à ce personnage : « lion du Wassoulou » (p.28), « fils de Maniambaladougou » (p.23). Ces périphrases à valeurs mélioratrices et admiratives réintègrent les faits dans leur contexte et lient le héros patriote à sa terre natale : Maniambaladougou est le village d'origine de Samory et Wassoulou, son empire. « Les Sofas » (p.30), « Karamoko » (p.33 et 34), et « Archinard » sont également expressifs dans le contexte. « Sofa » est, en effet, le nom que portait chaque soldat de l'Almamy, pendant que Karamoko est le prince, premier fils de Samory qui, après un séjour au pays de l'ennemi Blanc et redoutant la force de celui-ci, conseilla à son père de renoncer à la résistance pour collaborer ou se soumettre. Il sera assassiné. À côté des noms propres et communs de personnages, se perçoivent des lieux historiques, symboles de la résistance héroïque. Il s'agit notamment de Bissandougou, Guélérou, Wassoulou et N'djolé. Si les premiers sont censés connus pour avoir fait l'objet d'explications antérieures, il est de bon aloi de rappeler que N'djolé est une île gabonaise où mourut Samoury en 1900. Les dates comme « ce séjour brumeux du mois de septembre 1898 » et « ce fatal 2 juin 1900 » (p.24) sont extrêmement importantes. Elles rappellent respectivement l'arrestation et la mort du héros. Tous les indices de l'histoire sont ainsi mobilisés dans le discours poétique de Sery Bailly, avec les personnages acteurs, les lieux-symboles, les événements et les dates. Ils gravitent tous autour du héros Samory Touré.

L'homme n'est cependant pas la seule figure héroïque de l'histoire du continent. La priorité, à lui accordée, n'est que la résultante du choix de Morifindjan qui fut son griot. L'auteur l'avoue au demeurant :

Je viens parler de Samory et de Sépouly
Je viens aussi chanter tous leurs frères et toutes leurs sœurs
[...]

Il y a des noms qui sortent de l'ordinaire
La communauté les adopte,
Ils s'échappent des cours communes (pp.23, 25 et 25).

C'est que partout en Afrique, des fils et filles du continent, au nom de la fibre patriotique indéfectible qui lie tout enfant à sa terre natale, se sont levés pour se dresser contre l'imposture de l'envahisseur blanc qui a toujours nourri le funeste dessein de soumettre un peuple pour mieux l'exploiter. Ainsi, même si les résistants n'ont toujours pas été compris par les véritables destinataires de leurs combats, ils demeurent néanmoins des emblèmes, « des noms qui sortent de l'ordinaire [que] les communautés adoptent et [qui] s'échappent des cours communes ». Leur liste est très longue et traverse aussi bien toute l'Afrique que le poème épique de Sery Bailly. Les plus représentatifs énumérés poétiquement dans le discours élogieux sont « le tata de Sikasso » (p.43), « Gbéhanzin était entouré mais loin des siens » (p.33),

Ce destin fut partagé en Afrique
Moumié
Lumumba
Nyobé
Osendé
Tavio Amorir
Franklin Boukaka
Sankara (p.47 et 48)

Babemba Traoré du Mali, ici nommé « le tata de Sikasso » mena une opposition insociable aux troupes coloniales françaises, qui s'acheva par la chute de Sikasso le 1^{er} Mai 1898 (Wondji, 1985 : 128). Il décide, alors, de se suicider, préférant la mort à la honte. Ce geste et la résistance qu'il opposa à l'armée française font de lui un emblème de l'histoire du Mali. Ses dernières paroles poétisées par Djibril Tamsir-Niane dans *Sikasso ou la dernière citadelle*, constituent une preuve de patriotisme, de sens de la dignité et de l'honneur. Il dira, à la chute de son empire :

Je ne laisserai pas souiller l'honneur de ma ville. Moi, vivant, jamais le drapeau étranger ne flottera sur le donjon de Sikasso. J'ai reçu en héritage une ville florissante et, si je dois succomber, il ne sera pas dit que la lâcheté et la bassesse auront sanctionné notre défaite. (Niane, 2009 : 96)

Cela témoigne de son attachement infaillible à l'héritage de ses pères, qu'il a défendu à mort. Se sentant dans l'incapacité, il choisit la mort pour éviter de se voir spectateur impuissant de sa patrie souffrant d'une domination étrangère.

À l'aube des indépendances, des Africains se sont encore illustrés par leur engagement dans la conduite du peuple. L'auteur retiendra, au nombre de ceux-ci, « Lumumba ». Patrice Eméry Lumumba est l'un des combattants de la liberté totale de l'Afrique. Né en 1925, il est originaire du Congo Kinshassa, actuelle République Démocratique du Congo. Principal artisan de l'indépendance de son pays, il se distinguait par son charisme et ses discours véhéments en rupture avec toutes les compromissions qu'il qualifiait de manque de courage. Premier Ministre pendant trois mois, son patriotisme lui coûtera la vie car il est assassiné en 1963. À ce jour, il est considéré comme le « héros national ». Nyobé, lui, rime avec l'histoire de l'indépendance du Cameroun.

Morifindjan Diabaté, héros de la parole, est la principale figure valeureuse présentée par Séry Bailly. À lui s'ajoutent tous les autres preux d'Afrique. Et Séry Bailly, lorsqu'il érige Morifindjan en héros méritant tous les hommages, n'entend guère plonger dans un culte béat de la personne. Le plus important, pour lui, reste les valeurs incarnées par ce dernier et qu'il partage.

2- Héros et valeurs

Le héros, par définition, est un personnage dont l'essence réside à la fois dans l'action et la vertu. C'est que toutes les actions qu'il mène visent à instaurer un idéal, des valeurs. Le dictionnaire le présente, d'ailleurs, comme une personne qui se distingue par une valeur extraordinaire ou des succès éclatants ; il réussit des actions périlleuses. Il est tout homme qui se distingue par la force du caractère, la grandeur d'âme, une haute vertu. Somme toute, la vertu caractérise le héros. Au nombre de celles-ci, l'humilité, la fidélité, la dignité et le sens de l'honneur.

2.1. Héros de la parole, héros de l'humilité

Il faut entendre par héros de la parole, l'homme dont la principale arme est la parole et dont le métier est le maniement habile de celle-ci. Dans l'Afrique ancestrale et, plus particulièrement, dans le Mandingue dont est originaire Morifindjan, ce rôle est dévolu aux griots. Ceux-ci sont des maîtres de la parole réputés qui accompagnent et encensent les rois, leurs maîtres. Ils exercent leur profession avec dévotion comme un fidèle rendrait culte au divin. Et le héros de la parole, du moins celui de l'Afrique authentique, à l'opposé du sophiste grec, n'attend aucun privilège en contrepartie de sa profession qui est sacerdotale. Il ne vise ni honneur, ni pécule, ni autorité. Sa satisfaction réside dans le travail bien accompli.

Un djéli ne peut être aigri et amère
Il parle des autres et pour les autres
Il reste l'ombre de ce qui doit demeurer grand !
La frustration, les djéli du pays libre ne connaissent pas (p. 28).

La figure rhétorique de l'épanode incarnée par la reprise *in medias res et in fine* du groupe nominal « les autres » traduit tout l'altruisme du griot. Ses actions sont orientées vers l'altérité en tant que bénéficiaire. Mieux, l'altruisme du griot s'exerce en toute humilité, laquelle est hyperboliquement contenue dans la métaphore de « l'ombre ». « L'ombre » sera ainsi l'attribut du sujet, pronom personnel « il » désignant le griot. Le griot accepte d'être à l'ombre ou, du moins, d'être l'ombre du roi ou du chef, non par faiblesse ou incapacité, mais par vocation, par humilité. Cette mission est même filiale, héréditaire et génétique. C'est ce que corrobore le griot Mamadou Kouyaté dans *Soundjata ou l'épopée mandingue* de Djibril Tamsir Niane : « Depuis des temps immémoriaux, les Kouyaté sont au service des princes Kéita du Manding [...]. Je tiens ma science de mon père Djéli Kédian qui la tient aussi de son père » (Niane, 1962 : 9).

Être au service de l'autre implique à la fois sacrifice et humilité. Et Morifindjan, par la voix de Sery Bailly, l'assume fièrement.

S'effacer et se réaliser dans l'autre !
Le sacrifice est mon destin
L'endurance et l'amitié, mes compagnes
Rire et grandir avec les autres, ma mission
L'ombre possède existence et dignité
Sans elle, il ne peut y avoir de soleil
L'ombre possède sa part de gloire quand crépitent les feux d'artifice (p.29).

Le poète définit ici la profession de griot et présente son cahier de charge. La profession de griot exige la possession des vertus de sacerdoce, d'endurance, d'amitié, de gaieté et d'effacement, d'où l'humilité. La véritable image du héros de la parole, selon le poète, est l'ombre. Il la dote de tous les pouvoirs vu qu'elle « possède l'existence » et constitue la condition *sine qua non* d'être du soleil. Ils se définissent, évidemment, l'un relativement à l'autre. Le griot n'est donc pas en quête de renommée ni de pouvoir, encore moins de gloire. Il les acquiert, cependant, tout naturellement par la vertu de l'humilité.

2.2. Les vertus de fidélité et de dignité

La fidélité et la dignité constituent le leitmotiv même du métier de griot, héros de la parole. En réalité, la parole, matière de l'art du griot, est très volatile et les contextes et circonstances de son exécution sont à la fois multiples et changeants voire instables et furtifs. Le griot pourrait, de ce fait, bien donner dans la versatilité, changeant paroles et arguments

selon le moment et la thèse à défendre, à l'image du sophiste grec. Mais le griot africain, parce qu'il est à la fois historien, mémoire des hommes et conseiller du roi, se caractérise d'abord par sa fidélité ; fidélité au roi, mais, surtout, fidélité à ses convictions propres. Tout est si bien lié ; l'incarnation des convictions du griot attire au roi la fidélité de celui-ci : « l'ombre est fidèle à la lumière parce qu'elle est fidèle à elle-même » (p.49). L'ombre et la lumière sont ici les images respectives du héros de la parole et du leader politique. C'est la réalisation de l'un en l'autre qui conditionne et fortifie la fidélité. Elle est le serment vital du héros qui perd toute son essence dès lors qu'il s'en éloigne.

Ma mère m'a mis au monde pour la fidélité
Mon père m'a mis dans le monde pour la vérité
Je ne trahirai pas ma mère
Je ne trahirai pas mon père (p. 26).

Le passage sur terre devient ainsi une mission dont les seuls objets sont la fidélité et la vérité. Et Sery Bailly, à l'instar de Morifindjan son héros-modèle, n'entend point déroger à cette vocation ; en témoignent les négations absolues anaphoriques formulées autour du verbe « trahir ». Cette modalité déontique garde tous ses effets même au-delà de la vie car, pour le poète, « Même la mort ne peut mettre fin au devoir de fidélité » (p. 49). La fidélité, en outre, confère l'honneur au héros qui s'auréole ainsi d'estime et de renommée de la part des hommes. C'est, sans doute, ce sens de la fidélité en dépit des vicissitudes, qui a suscité toute l'admiration de l'auteur pour Morifindjan au point de lui dédier cette œuvre « l'honneur de Morifindjan ». Il propose, d'ailleurs, sa définition de l'honneur dont le sens est contenu dans la fidélité : « l'honneur, [selon lui] c'est de connaître sept routes et de demeurer fidèle à son chemin » (p.27). Une telle posture s'accompagne inéluctablement d'une dignité morale estimée plus que tout bien matériel. Elle porte à conduire des actions loyales, nobles et courageuses.

Somme toute, le héros de la parole est un héros de la *virtù*. Cela explique que les sociétés traditionnelles africaines érigent un piédestal pour ces héros à partir de leur art. Les Africains vouent, en effet, à la parole, un culte comme l'on en ferait à un dieu. La parole est sacrée, en tant que mode de communication très sérieux et important dans la vie tribale quotidienne. Elle est entourée d'un système complexe de règles, de codes et d'interdits et est même ésotérique. On prend, de ce fait, plusieurs précautions lorsqu'il s'agit d'en faire usage, surtout, en public. Car, si le verbe est concentration de forces (au sens divin et religieux du terme), parler devient plus délicat puisqu'il est la libération de toutes ces forces divines, magiques et mystérieuses que renferme la parole. Celles-ci peuvent être dangereuses tant bien

pour celui qui les émet que celui qui les reçoit. La rigueur dans l'exercice de la parole s'applique plus aux autorités comme les rois, les chefs, les grands prêtres, les masques aux pouvoirs divins qui ne doivent parler qu'à bon escient ou tout bas. Ils sont entourés des héros de la parole, des traducteurs, porte-paroles ou agents rythmiques pour la transmission de leurs messages aux interlocuteurs. Il existe, de ce fait, plusieurs écoles de la parole en Afrique. L'art du *Mvet* en Afrique centrale ou le *Poro* dans les sociétés sénoufos de Côte d'Ivoire, sont quelques exemples d'initiation aux connaissances mystiques, à la vie et ses valeurs telles la discrétion, la prise de parole en public, la loyauté. Les cycles initiatiques de l'excision et de la circoncision en pays Dan (Côte d'Ivoire), sont également des prétextes pour former les pensionnaires à l'exercice de la parole à travers l'apprentissage des contes, proverbes, devinettes, mythes et autres simulations de procès. Les castes de griots sont également connues pour leur maniement de l'art oratoire.

En Afrique, plus qu'ailleurs, la parole se fait vie ou mort, action et destin. La confession publique, par exemple, par la médiation de la parole, libère les énergies impures et rétablit l'ordre. La liturgie orale prend une forme importante dans le sacrifice. On n'immole pas sans parler à Dieu. Ce culte de la parole est organisé comme dans le cadre de la rhétorique occidentale, et chaque circonstance de rassemblement a son type d'auditoire et son genre de discours. Parler devient, de ce fait, un acte héroïque car réservé à une catégorie de personnes initiées. Cette catégorie de personnes se met au service des actes héroïques comme la résistance et la dignité malgré les vicissitudes. Il nourrit ainsi les hommes d'espoir.

3- Vers un discours de l'espérance

Aux nombreuses missions du héros s'ajoutent une autre, quasi-spirituelle. Il s'agit d'élever l'âme de ses contemporains en les dotant d'armes plus tangibles et de ressources morales intarissables devant le sort et la fatalité. Il lui faut ainsi révéler, comme une loi du rachat, la portée religieuse et mystique de la défaite et de la souffrance qui en découle inéluctablement.

3.1. La paradoxale célébration de la défaite

Source d'abattement moral pour l'homme ordinaire, la défaite revêt plusieurs dimensions positives dans la conscience héroïque. Le héros, au demeurant, porte un regard tout différent sur la vie. Pour lui, en effet, il faut, pour que la vie garde toute la plénitude de son sens, se situer à un niveau autre que celui des valeurs mondaines ; c'est-à-dire viser au-delà de toutes les utilités fluctuantes. Ainsi, il accepte et assume la défaite comme résultante

de son engagement. Telle est l'expression de sa responsabilité. Toute action humaine, tout engagement conduit à deux résultats exclusivement possibles : le succès ou l'échec. La défaite devient, du coup, un fruit de son action. Il convient de l'assumer en toute responsabilité comme on se réjouirait du succès. Se dérober des conséquences de ses actes dénote alors de la lâcheté, vice que répugne tout héros. Morifindjan s'inscrit résolument dans cette logique faisant de la défaite une des étapes possibles de la marche du héros. Elle permet, d'ailleurs, d'appréhender la véritable nature de l'homme car baromètre de sa personnalité : « dans la défaite apparaît la vraie étoffe des hommes » (p.27). Il devient, par cette conception, ce héros ascétique de dignité à une ère où la trahison et la transhumance idéologique sont érigées en qualité politique sur le continent africain et où la dignité a cédé aux intérêts personnels égoïstes. La défaite, à maints égards, est même nécessaire en tant qu'elle est source d'expérience et donc d'enseignement. L'expérience de l'échec forge le savoir et le concrétise : le mauvais usage, l'erreur, la naïveté, bref, tous les facteurs de l'échec bâtissent un monde quand l'infortuné se résout à ne plus les reprendre. C'est pourquoi Sery Bailly, derrière la figure de Morifindjan, fera cette confidence :

Compagnons d'infortune,
Vivre avec la défaite
Est une fontaine
De sagesse
Et vaut mille Sankorés
Qui forment les vainqueurs de demain.

La conception du héros par Sery Bailly rejoint les figures héroïques des tragédies grecques qui furent des héros en proie à l'incompréhension, l'isolement, la souffrance et la douleur. Chez Eschyle comme chez Sophocle, les héros sont des solitaires qui butent et peinent régulièrement face à des obstacles. Hercule dira ceci au sujet de la défaite et la souffrance :

Je te dirai les maux que j'ai d'abord soufferts, toutes les peines que j'ai endurées l'une après l'autre. Mais maintenant j'ai gagné une gloire immortelle. Sache-le bien, à toi aussi la douleur est nécessaire. En récompense de tous ces maux, tu auras une vie glorieuse. (Aubert, 1961 : 210)

La condition héroïque réside, ici, dans le stoïcisme et cela recommande qu'on accepte de subir toutes les pénitences liées à ses prises de décisions. Et, même si chez Eschyle le héros vit la souffrance comme une purgation pour en sortir grandi, les héros de Sophocle souffrent éternellement sans pour autant perdre leur statut. Dans cette logique, son héroïne, Antigone, se caractérise par son inflexibilité et sa fermeté face à l'obstacle : « J'ensevelirai

mon frère, et cela me sera une gloire que de mourir en accomplissant mon devoir. Pour avoir été saintement coupable, je reposerai près du mort, amie d'un ami » (Sophocle, 1973 : 97). Cette gloire résultant de l'acceptation et l'endossement de l'issue de sa lutte est également recherchée par Séry Bailly pour qui « Toute défaite est humiliante/ Mais certaines défaites sont source de gloire » (p.46). Il s'agit de la défaite pour une cause noble et dans un combat sans réserve, mais, surtout, d'une défaite qu'on ne fuit pas pour se mettre du côté des vainqueurs.

La célébration de la défaite par le héros de la parole ne doit, cependant, point être appréhendée comme un aveu d'impuissance ni une fierté dans sa situation de perdant. Il s'agit, pour lui, d'admettre cette descente aux enfers qu'il doit assumer et vivre en vue d'une relecture de la situation de bataille. Cela permet assurément de préparer les combats à venir qui, inspirés de l'expérience de la défaite, se solderont par la victoire. Il invite, donc, dans la défaite, à résister, en annonçant des lueurs d'espoir pour les combattants.

3.2. Un chant de résistance et d'espérance

Aussi répugnante soit-elle, la guerre peut aider à se saisir de ses faiblesses et préparer une paix durable. Il en est de même pour la défaite qui peut constituer l'occasion de réunir les ingrédients d'un triomphe glorieux. Et la condition pour y parvenir est la résistance. Nul ne peut, d'ailleurs, résister s'il ne se reconnaît en position de faiblesse et de difficulté. Ceux qui refusent d'affronter la difficulté et qui se mettent toujours du côté des vainqueurs, ne connaîtront jamais la gloire. Le résistant affronte sa défaite qu'il transforme en victoire par le combat. Le poète en donne le ton comme un chant de bataille :

Moi Morifindjan,
Je viens chanter l'audace de résister !
Ils résistent à plus fort qu'eux
Ils résistent quand tout est désespoir.

Il est clair que la taille et la rénitence de l'ennemi ou la tristesse consubstantielle à l'échec n'entament guère l'ardeur et la témérité des résistants qui, engagés dans la quête du salut, se donnent pour alliés patience, endurance, ténacité et sens de l'honneur. Les notions d'audace et de résistance ainsi érigées en titre du livre « l'audace de résister » (p.33) et l'anaphore « ils résistent » en disent davantage sur la portée de ces valeurs chez le poète. Sery Bailly, pour illustrer sa thèse de la résistance comme pont de passage de la défaite à la victoire, fera une incursion dans l'histoire en vue de rappeler tous les héros de la résistance. Léonidas, Spartacus, Roland, Général de Gaulle et « la grande parole de juin 1940/ Nous

avons perdu des batailles/ Mais nous n'avons pas perdu la guerre » et Claude McKay dans son poème "Si nous devons mourir", sont de véritables modèles à ses yeux. (pp. 35-36). Il invite, de ce fait, tout Africain à faire sien cet état d'esprit en vue de réveiller et catalyser l'âme héroïque africaine qui sommeille sous le poids du complexe. Sa ferme conviction le poussera à poser ce principe comme une vérité générale et immuable dans les affrontements entre les consciences individuelles et collectives.

Dans leurs histoires
Les résistances ont souvent été défaites,
Mais leur destin est de recommencer.
Toujours et encore !
C'est parce qu'il y a des résistances
Que suivent des victoires (p.36).

Les deux derniers versets confirment que la résistance est la voie incontournable de la victoire et du salut. La résistance, au demeurant, est la seule étincelle qui nourrit les espoirs dans la nuit de la défaite. C'est pourquoi l'auteur galvanise et revigore les combattants afin qu'ils s'affranchissent de la brume de tristesse qui couvre les cœurs et les esprits : « le soleil ne se couche jamais pour toujours », dira-t-il. Cette négation absolue est l'expression d'une conviction et d'une foi infaillible en l'avenir. Et cette foi est, entre autres, nourrie par ses expériences, celles des résistants historiques ayant triomphé de la défaite. Les paroles de clausule sont quasiment des mots de consolation et des notes d'espoir.

Quelle que soit la durée de ce crépuscule
L'aube viendra,
Le jour se lèvera
Et le pays ne sera plus jamais le même
Il ne retournera pas à la nuit
Le ciel a pleuré avec nous
Le ciel a pleuré pour nous
Le ciel a pleuré sur nous
Des larmes de douleur pour la fécondité de demain (p.41).

Conclusion

La portée esthétique et sémantique du personnage-héros se découvre dans tous les genres littéraires. La poésie, en effet, pose également la figure héroïque comme ingrédient de la création artistique. Plus encore, le personnage héroïque, dans notre corpus, ne relève pas de

l'imaginaire. Il est un référent au-delà du référé²¹, avec des allusions parfois aisément cernables.

La perception de l'héroïsme, chez Sery Bailly, est, par ailleurs, très atypique. L'action est subordonnée à la parole et aux vertus qui en constituent le mercure. Ainsi, derrière la figure de Morifindjan, griot et fidèle compagnon de Samory Touré, autre héros, l'auteur offre l'archétype de l'héroïsme. Celui-ci consiste à assumer ses prises de position quelle qu'en soit l'issue : sens de l'honneur, fidélité, dignité dans la défaite, résistance et quête de sa propre voie deviennent l'apanage fondamental du héros. Tel est le mérite de Morifindjan et de tous les autres combattants en quête d'une liberté totale, d'une paix durable et de la dignité de la race noire. Il s'agit, pour le poète, d'enseigner le sens de la responsabilité et de la loyauté à son héros. Une telle probité morale implique nécessairement la résistance et la ténacité dans le combat qui conduira à une victoire sur le temps. L'opportunité de la démarche de Sery Bailly est si indéniable que l'action politique, en Afrique, n'est plus guidée par des valeurs morales et la conviction mais plutôt par la recherche d'une position sociale personnelle confortable ou d'un abri contre le courroux des vainqueurs. La nouvelle génération de politiciens africains excelle dans le conformisme et dans la transhumance, débarquant toujours chez les vainqueurs.

Bibliographie

AUBERT Jean-Mari, (1961), « La voix de l'espérance dans l'âme grecque antique », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, Paris.

BAILLY Sery, (2015), *L'honneur de Morifindjan*, Paris, L'Harmattan.

COGARD Karl, (2001), *Introduction à la stylistique*, Paris, Flammarion.

HAMON Philippe, (1977), « Pour un statut sémiologique du personnage », In *Poétique du récit*, Paris, Seuil.

KERBRAT-Orecchioni Catherine, (1986), *L'Implicite*, Paris, Colin.

LOUCOU Jean Noël, (1984), *Histoire de la Côte d'Ivoire, la formation des peuples*, Abidjan, CEDA.

MAKOUTA M'boukou Jean Pierre (1985), *Les grands traits de la poésie négro-africaine ; histoire-poétiques-signification*, Abidjan, NEA.

²¹La référence et le référant sont des néologismes construits par Alain Viala pour établir une distinction entre le référent (réel sociologique auquel peut renvoyer le texte littéraire) et la réalité engendrée par celui-ci. Le référant désigne donc la réalité immanente construite par le texte et qui n'est pas un réel définitivement donné.

NIANE Djibril Tamsir, (2009), *Sikasso ou la dernière citadelle* suivie de *Chaka*, Abidjan, Conakry, NEI/CEDA, SAEC.

NIANE Djibril Tamsir, (1960), *Soundjata ou l'épopée mandingue*, Paris, Présence Africaine.

PERSON Yves, (1964), « En quête d'une chronologie ivoirienne », in "The historian" in *Tropical Africa*, edited by J.Vansina, R.Mauny et L.V. Thomas, London, pp.325-328

SOPHOCLE, (1973), *Tragédies* (œuvres complètes), Traduction de Paul Mazon, Paris Gallimard.

VIALA Alain, (1993) « Sociopoétique », in *Approche de la réception*, PUF, Paris, pp. 137-303.

WONDJI Christophe, (1985), *La côte ouest africaine du Sénégal à la Côte d'Ivoire*, *Géographie, Société, Histoire*, Paris, L'Harmattan.

L'EXPRESSION DU PECHE DANS *LES FLEURS DU MAL* DE CHARLES BAUDELAIRE: UNE REVOLUTION CREATRICE DU BEAU

FRANCOIS KOPOIN KOPOIN,
Université Félix-Houphouët-Boigny–Côte D'ivoire
kopoinlecrivain@gmail.com,

Résumé : L'expression poétique du péché dont Baudelaire fait écho apparaît comme une réaction à la morale chrétienne régentée depuis le XVII^e siècle par la société française. Dans la conception baudelairienne, l'alchimiste Satan, en une tradition D'Hermès Trismégiste tire tous «nos cerveaux» et pousse l'Homme à la commission constante du péché. En transcrivant ainsi cette déchéance humaine, Baudelaire fait retentir les vices que l'humanité nourrit; il n'y a aucun repentir définitif. Cependant, le poète ne choisira pas entre le bien et le mal, car sa conception du péché restera poétique, symbole essentielle de la quête permanente du Beau.

Mots clés : Péché ; Satan ; Poésie ; *Les Fleurs Du Mal* ; Poète ; Chrétien

Abstract: The poetic expression of sin which Baudelaire echoes appears as a reaction to Christian morality, which has been ruled since the 17th century by French society. In the Baudelairian conception, the alchemist Satan, in a tradition of Hermès Trismegistus draws all "our brains" and pushes Man to the constant commission of sin. By thus transcribing this human downfall, Baudelaire makes resound the vices that humanity nourishes; there is no definitive repentance. However, the poet will not choose between good and evil, because his conception of sin will remain poetic, an essential symbol of the permanent quest for the Beautiful.

Keywords: Sin; Satan; Poetry; *Les Fleurs Du Mal*; Poet; Christian

Introduction

Anatole France (1889, p.734) affirme que «Baudelaire est le poète du péché», tentant ainsi de dédouaner le poète d'un éventuel «culte de vice» dont il serait l'auteur, et de justifier l'usage de la boue pécheresse qui inonde la trame des *Fleurs du Mal*. Tel qu'il se présente au lecteur, le texte de Baudelaire apparaît comme une poésie qui fait l'apologie du péché et de ses incarnations tels Satan et ses disciples de démons. Dès le discours inaugural qui fonde l'incipit de ses *Fleurs du Mal*, le poète reconnaît déjà que «nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches». Ce poème «Au Lecteur», dont il s'agit, évoque une thématique essentielle de la vision classique chrétienne selon laquelle les schèmes humains sont clinquants face aux tentations de Satan. Cette vision biblique montre bien que l'humanité garde une inclination chronique vers le mal, auquel il lui est quasiment impossible de résister.

Si Baudelaire affirme ironiquement au Diable: «Prends pitié de ma longue misère!»(Les litanies de Satan, Vers-leitmotiv du texte), cela semble mieux traduire le règne du péché et son pourvoyeur de «Satan» dans l'écriture baudelairienne. Il est donc évident que le poète invite le lecteur à un examen minutieux de son imaginaire quand il expose cette société de démoniaques, exprimant ainsi son mal-être et ses déceptions pour ce monde ici-bas.

En se jouant ainsi des tabous d'une société régie par la morale religieuse, en l'occurrence ceux de la société française du XIX^e siècle, Baudelaire utilise les symboles de Satan et les recycle: les blasphèmes et expressions anticléricales sont alors prononcés dans un style heureux. Cela choque mais aussi initie le lecteur à la découverte des fantasmes, et contribue largement à la quête permanente d'un Beau voulu par le poète. Dès lors, le sujet de la réflexion s'énonce de la façon suivante :

“L'expression du péché dans *Les Fleurs du Mal* de Charles Baudelaire: Une révolution créatrice du beau”

Ce sujet qui rappelle une option singulière chez le poète à explorer constamment le monde des puanteurs pour les transmuter en beauté scripturaire, tentant sempiternellement de façonner l'imaginaire de l'ordure en or dur, impressionne et exige une interrogation préalable:

Comment Baudelaire transmue-t-il le péché en beauté?

Dès lors, par des procédés sociolinguistique et stylistique, il sera exposé l'écriture blasphématoire du poète contre le christianisme classique notamment du XIX^e siècle; une écriture qui consiste à embellir le décor de la profanation éthico-sociale, et qui nourrit ainsi ce "projet fâcheux". Il s'agira donc de faire l'exposé textuel du péché conçu par Baudelaire, d'en analyser ses implications sous forme d'influence des traits bibliques au relent du “péché originel”²², pour ainsi aboutir à une beauté créatrice, qui mue le blasphème en dard poétique.

1. LA CONCEPTION POÉTIQUE DU PÉCHÉ: LE REVERS D'UNE INFLUENCE BIBLIQUE

Pour comprendre l'enjeu de l'écriture permanente du péché chez Baudelaire, il convient de récapituler et de relire certains des éléments référents dans ses *Fleurs du Mal*. Il faut alors montrer comment le poète exprime le péché dans une forme de douleur, d'ironie voire de dérision, pour démontrer par la suite que des implications d'une culture biblique concourent à

²² .Le péché originel est une doctrine de la théologie chrétienne qui décrit l'état dégradé de l'humanité depuis la Chute, c'est-à-dire la désobéissance d'Adam et Ève, premiers êtres humains créés par Dieu qui, selon le Livre de la Genèse, mangent le fruit défendu de l'arbre de la connaissance du bien et du mal

un tel projet d'écriture blasphématoire. Pour le poète, en effet, le péché est toujours accompagné d'une douleur à la fois psychique et corporelle ; mieux, ce mal est intimement lié à la déchéance spirituelle qui provient du corps et qui reste lié à un corps qui souffre toujours de « la sottise, l'erreur, le péché, la lésine » (Au Lecteur, v1), ainsi qu'à toute une série de désirs et de besoins corporels non satisfaits. Traduit dans ce sens, le péché est lié au gaspillage impur, au mal-être (physique, spirituelle et sociale). Comme le « spleen », le péché est un matériau non convertible et non métabolisable.

Dès qu'on aborde « Au lecteur », le premier texte du recueil des *Fleurs du Mal*, la présence du péché se fait ressentir à travers l'image de « Satan Trismégiste » qui flatte l'« esprit enchanté » des Hommes (Strophe 03, v.1-2). « Au lecteur » est un poème qui choque avec ses permanentes évocations du péché et de la déchéance humaine. Ainsi, en écrivant à la première personne, utilisant « notre » et « nous », Baudelaire réalise sa culpabilité du mal qui corrode l'âme du monde et celle de l'Homme en général, complice permanent de cette déchéance textuelle.

Le poète procède au décompte des vices et péchés du « je » qui se lisent dans les pensées du « je » et de ses complices de « démons », « comme un million d'helminthes » (Strophe 6, v1), par exemple. L'helminthe est une vermine, de tout ver qui a une fonction de parasite de l'Homme. L'usage des « helminthes » renvoie donc à un ensemble de vices communs à tous les Hommes, l'un reste le « plus laid, plus méchant, plus immonde » que tous les « serpents », « vautours » (Strophe 8, v3) et d'autres bêtes aussi sauvages et répugnantes comme le monstre : c'est le « vice », « c'est l'Ennui » corollaires au règne du péché qui pourrait faire de la terre un tas de débris. L'on voit donc que le poète ironise.

Moult thématiques liées au péché sont exposées dans ce premier poème des *Fleurs du Mal*. Dans la trame du « Lecteur » en effet, des « scorpions, vautours, serpents, monstres » ainsi qu'un certain « débauché baise(ent) et mange(nt) ». Par ailleurs, le « Diable » « tient » des Hommes dans un monde où règnent « le viol » et « le poison ». Le poète décrit ainsi le mal-être d'une société au rythme de « lâches repentirs » à cause de « péchés » obstinément « têtus ».

L'écriture du péché chez Baudelaire semble certes sadique, mais elle touche à une thématique existentielle. En effet, les Hommes aspirent au bien, mais cèdent facilement aux tentations placées sur leur chemin par Satan, en raison de la faiblesse consubstantielle à leur alternative et limitée d'être humain. Les gens peuvent ressentir des remords, mais ils le savent très bien, même en se repentant, qu'ils vont pécher à nouveau.

En se lamentant et en réprimandant ironiquement son «lecteur» qu'il taxe d'«hypocrite» au dernier vers dudit texte, le poète adopte le ton d'un prédicateur religieux. Ce fait reste une distanciation qui fonde son style de dérision. Ce poème « Au lecteur », apparemment simple, recèle cependant, une conception poétique d'une haute littéarité et d'un pouvoir exceptionnel qui tiennent essentiellement au style de Baudelaire, à sa sonorité et aux images inhabituelles qu'il a conçues pour animer sa création poétique. De nombreuses formes de métaphores explicatives sont élaborées, pour varier le texte de façon classique, mais audacieusement novatrices dans leurs emplois. Si «La sottise, l'erreur, le péché, la lésine» (premier vers du texte) inondent la vie de l'Homme, pour le poète, la cause varie entre le péché et l'ennui: «C'est Satan (strophe3, V1), C'est le Diable (strophe4, V1), C'est notre âme (strophe7, V4) ; mieux, c'est l'Ennui! (strophe10, V1)».

Il faut donc y voir, dans cette suite de justifications, l'intention du poète à donner au texte la rigoureuse construction d'un poème, d'illustrer la situation d'une âme dans les divers moments de son expérience intérieure. C'est ainsi que le spectacle décevant de la réalité et les expériences sans issue qui fournissent le constat délirant tel «Ah! Que n'ai-je mis bas tout un nœud de vipères», inscrit au premier vers de la deuxième strophe du texte «Bénédictio», auraient conduit le poète après avoir en vain cherché, pour oublier son angoisse, une consolation dans des «*Paradis artificiels*» (Baudelaire, 1972), dans l'ivresse, sur les attrait pervers et l'horrible désespoir qu'il engendre: «Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches».

Ailleurs, le poète, sous le poids irrémédiable des péchés a lancé ce cri de révolte contre l'ordre moral, avant de trouver un refuge et un repli dans ses supplications à Satan notamment à travers «Les Litanies de Satan»:

«O Prince de l'exil, à qui l'on a fait tort
(...)
O Satan, prends pitié de ma longue misère!»
(«Les Litanies de Satan», V1-3)

Tout porte à croire que, même s'il s'agit de l'art en général et que ce dessein de diabolisation n'est pas totalement lié à une perversion intentionnelle dans l'œuvre de Baudelaire, Satan occupe une place de choix. Et le poème «Les Litanies de Satan» ne vient que corroborer cette idée que le poète développe amplement à travers ce passage saugrenu: «Gloire et louange à toi, Satan dans les hauteurs/Du Ciel, où tu régnes, et dans les profondeurs/De l'Enfer...» («Les Litanies de Satan, Prière»: V1-3)

Ce texte est le symbole même de l'option scripturaire du péché de Baudelaire à travers ses *Fleurs du Mal* tout entière. Le poète y montre l'ubiquité de Satan et la fatale perfidie de la condition humaine. Dès la réception du recueil *Les Fleurs du Mal*, Sainte-Beuve par exemple, va lui adresser ironiquement une note le 20 juillet 1857 : «Vous avez pris l'enfer, vous vous êtes fait diable» Sainte-Beuve, (20 juillet 1857).

Une autre forme de blasphème est perçue dans le texte «Bénédiction» où le poète se fait passer pour un prophète porteur de lumière, mais incompris par un peuple qui le traite d'« arbre misérable» (v11) et le malmène par d'horribles sévices. Si dans ce texte «Bénédiction », le « vin » et le «pain» (v25) évoqués renvoient à l'image du Christ, il faut y percevoir l'esprit des deux revers de la religion: le bien et le mal. A cette intention, plusieurs mythes bibliques sont convoqués à travers des sujets de déchéance comme «le juif errant, Satan, Caïn»; tout comme les textes « Le reniement de Saint-Pierre », « Le mauvais moine » et « Don Juan aux Enfers» renvoient à l'influence de Satan qui reste la principale source du péché.

«Bénédiction» se présente à maints égards comme un poème qui témoigne du choix de la perversion et du mal par l'Homme. Le « je » permanent du poète et de l'être féminin se définissent par une succession d'identifications à différents personnages bibliques d'où ressortent des situations de dégénérescence métaphorisée, tels dans les vers 33 et 34 du texte :

« Dans le pain et le vin destinés à sa bouche
Ils mêlent de la cendre avec d'impurs crachats»

Ce passage fait penser au «modèle du Christ» qui a porté sa croix et a essuyé toutes sortes d'humiliations.

Si des mots ou groupe de mots tels que «blasphèmes »(strophe1), « enfers »(strophe17), « idoles antiques »(strophe10), « impies »(12) renvoient immédiatement au péché, cette dégénérescence humaine est aussi perçue dans des termes, et non des moindres, à travers ce texte «Bénédiction». L'on peut citer pêle-mêle les termes: «Maudite »(strophe2),«dégoût»(strophe3),«empestés »(strophe4),«crimes»(strophe5), « impur s »(strophe9),«impuretés »(strophe15),«mortels »(strophe19).

Il est donc aisé de constater la perversion humaine à travers ces termes aux contenus iconoclastes dans le texte «Bénédiction» écrit par Baudelaire. C'est donc une sorte de rebuffade que le poète oppose à son éducation catholique en choisissant, par exemple, de purger ses fantasmes sur la base d'une «mythologie de Satan» Jean Prévost, (1953, p. 73).

Il est indiscutable que Baudelaire blasphème. Il projette l'anathème dans son texte en faisant de Satan le «plus savant et le plus beau des Anges» (Les litanies de Satan, strophe1,

v.1). Sa poésie fait si grand effet qu'elle provoqua un grand tollé de toutes parts. À la parution de l'œuvre, on l'a déjà dit, le poète qui croyait bien faire va en proposer la lecture à Sainte-Beuve. Mais le 20 juillet 1857, celle-ci va réagir de façon cynique: « Vous avez pris l'enfer, vous vous êtes fait diable» Sainte-Beuve, (*Op.Cit*). Son œuvre est donc frappée d'une étiquette blasphématoire, même si ces diatribes restent aveugles et mal fondées comme l'affirme Paul Benichou, (2003, p. 148.)

Dès lors ce style, cette manière de décrire le péché et ses corolaires comporte les schèmes du péché religieux qui s'extériorisent dans l'ombre d'une influence irrésistible du Livre saint (Bible) dont l'imaginaire baudelairien s'est fortement imprégné.

Bien des passages *Les Fleurs du Mal*, comme ce qui suit, tournent en dérision les paroles sacrées que le poète emprunte notamment au Livre saint. «Le reniement de Saint Pierre» (poème XVIII), par exemple, compte dans sa trame des passages tirés de l'Évangile. Il s'agit d'un Christ souffrant des humiliations imposées par son peuple:

-Ah! Jésus, souviens-toi du Jardin des Olives!
Dans ta simplicité tu priais à genoux
Celui qui dans son ciel riait au bruit des clous
Que d'ignobles bourreaux plantaient dans tes chairs vives.
«Le reniement de saint Pierre» (strophe3).

Si «Le reniement de Saint Pierre» rappelle ce triste sort du Christ, l'auteur des *Fleur du Mal* s'en moque, par exemple au dernier vers du texte, il assène: « Saint Pierre a renié Jésus... il a bien fait!».

En écrivant ainsi, le poète prend ses distances face à la souffrance du "messie", s'associe à la trahison du disciple «Pierre» et s'expose, par *ricochet*, au péché de profanation.

L'autre preuve de la présence du péché, à travers *Les Fleurs du Mal*, est la justification du péché dans bien des passages de la poésie Baudelairienne. En voici un exemple:

Sans cesse à mes côtés s'agite le Démon ;
Il nage autour de moi comme un air impalpable ;
Je l'avale et le sens qui brûle mon poumon
Et l'emplit d'un désir éternel et coupable.
(La destruction, Strophe1).

Ce passage strophique est la démonstration d'une instabilité souffreteuse de l'âme du poète. Ce texte est destiné à justifier le mauvais sort. Puisque Satan règne dans le corps du poète, il devient chair d'écriture du péché, et tremplin de la quête vers le Beau. Il est donc remarquablement logique que sa fonction fondamentale est de symboliser le monde terrestre

tel qu'il est perçu par Baudelaire; ce monde qui s'oppose aux visions infinies et parfaites de celui du Bien. Pour Baudelaire, Satan a une fonction de regard déformant et altérant sur le réel. Il est la cause de tout ce qui éloigne le poète de sa quête essentielle. Le poète tente alors dans une expression inénarrable, par un acte sans précédent, acte simple et cynique de ramener «Satan» écroulé dans sa citadelle, le nommer, afin de créer l'effet inverse, l'effet de conjuration de son mal-être: « Gloire et louange à toi, Satan, dans les hauteurs/Du Ciel, où tu régnes, et dans les profondeurs» (Les Litanies de Satan, Prière: v1-2).

Anatole France (*Op.cit*), affirme paradoxalement que «Baudelaire est le poète du péché». C'est aussi parce qu'il perçoit chez l'artiste la peinture d'une omniprésence du péché qui repose sur une sorte d'impuissance et de confusion de l'âme de poète.

L'on peut lire dans le poème «Au Lecteur» que le diable tient les ficelles qui émeuvent le monde. Le poète constate ainsi qu'**«Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan.»**(Baudelaire, 1864.p.1.). Ces postulations d'ascension et de descente simultanées sont encore complexifiées par le fait que la descente est une jouissance de l'âme et la montée est un grand combat contre les faiblesses de l'âme. C'est pourquoi, le poète constate volontiers la tendance dominante de son âme par Satan. Ainsi, le choix - Dieu ou Satan - inscrit l'équilibre entre ces deux forces et l'une des croyances les plus cohérentes de Baudelaire. L'équilibre ne peut pas être mieux résolu dans ce contexte, car le péché l'emportera toujours sur tout mouvement vers le Bien, et le Bien jouira souvent de sa propre descente vers Satan ou deviendra la source même du péché.

Baudelaire a lutté contre les préceptes du catholicisme, ce qui l'a poussé à faire de la religion chrétienne un thème prédominant dans sa poésie. Son langage est imprégné d'images bibliques, de la colère contre le Christ à la crucifixion, en passant par la chute d'Adam et d'Eve. Pourtant, dans la première partie de la section "Spleen et idéal", le poète met l'accent sur l'harmonie et la perfection d'un monde idéal à travers sa proximité particulière avec Dieu: il se compare d'abord à une créature divine et martyrisée dans «L'Albatros» puis se donne pouvoirs divins dans «Élévation», combinant des mots comme «infini», «immensité», «divin» et «planer», etc.

Assumant la position ironique d'un guide religieux sardonique, réprimandant le «lecteur» pour ses péchés et son repentir non sincère, le poète propose le diable lui-même comme la principale force contrôlant la vie et le comportement de l'humanité ;il dévoile une personnification de l'ennui (Spleen), écrasant et omniprésent, comme le plus pernicieux de tous les vices. Car, ce mal-être menace d'étouffer les aspirations de l'humanité pour la vertu et la bonté avec indifférence et apathie. Présentant ce symbole de l'inaction dépravée à ses

lecteurs, le Prêtre-poète insiste pour qu'ils reconnaissent en lui leur frère et reconnaissent leur part d'hypocrisie avec laquelle ils tentent de cacher leur tendance intime au péché: « Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat, - Hypocrite lecteur, - mon semblable, - mon frère! »

Confession d'angoisse, de cauchemar et d'échecs, le poète simule le déclencheur de tous les désespoirs du temps qui dévore la nature humaine et tente par *Les Fleurs du Mal* de transmuter ce cortège de souffrances en beauté artistique

2. DE L'IMMERSION DU PÉCHÉ À LA CRÉATION DU BEAU

Pour des raisons qui se dégageront au fur et à mesure, il serait plus conséquent d'inscrire cette monstration du Beau textuel-émouvant dans la relation entre les Fleurs et le Mal au titre *Les Fleurs du Mal*, aux fins d'une thématique générale.

La place accordée à Baudelaire dans l'histoire littéraire française reflète plus généralement une réticence ou une résistance de la part de ses critiques à l'égard des assauts dramatiques, violents et insaisissables sur les notions classiques de l'art. En réalité, plutôt que de lire un Baudelaire dans une exploration simpliste entre les Fleurs et le Mal dans le titre *Les Fleurs du Mal*, nombre de critiques optent pour les « fleurs » avant le « mal ». Si *a contrario* d'autres exégètes et non des moindres lisent mieux le mal contre les fleurs, il serait alors plus plausible de voir, dans le recueil *Les Fleurs du Mal*, un lieu quêteur du Beau, étant donné que le poète semble le masquer en contenu libertin émaillé d'abjurations.

Bien que ce débat de pour/contre les fleurs ou le mal semble enrichissant, il n'est guère nécessaire dans la mesure où le poète peut être impunément localisé dans les deux domaines. Qu'on choisisse librement entre le mal et le bien ou le Beau, le débat s'ouvre sur des élucubrations qui exposent quelques moralistes aux homélies épuisées et sape ainsi les fondements artistiques d'une poésie baudelairienne aux beautés poétiques manifestes.

La conception d'une beauté florale qui semblait un instant s'être échappée du tas de péché évoque non seulement le titre *Les Fleurs du Mal*, mais se lit aisément comme un commentaire direct sur la relation entre les deux thématiques Beauté et Péché qui composent le titre du premier livre de Baudelaire. Toutefois, il est difficile d'accepter que la « fleur » échappe aux conditions matérielles de base dont elle est issue. Cependant, il n'existe aucun moyen de maintenir une opposition entre la pureté angélique apparemment idéalisée de la fleur et son lieu de naissance dans l'humus putréfié où règnerait allégoriquement «Satan Trismégiste» (Au Lecteur, Texte1) ; ni d'engager un débat vertical entre cette fleur épanouie dans une société humaine et sa déchéance inéluctable, sempiternelle, en raison de sa vulnérabilité face

aux effets dévastateurs des « objets répugnants » (Au Lecteur Texte1) auxquels celle-ci (fleur) est destinée et exposée.

Par ailleurs, le côté des fleurs fanées est clairement inspiré par, sinon reste une allusion directe au péché congénital dont Baudelaire tente, par la poésie, de conjurer les effets nuisibles à l'humanité; Baudelaire, il ne faut pas le minorer, n'est qu'un poète qui subit le mal/péché, au sens du *pathos* ou de la souffrance d'une âme.

Bien que la plupart des critiques s'accordent à dire que le mot péché soit ou non capitalisé dans le texte, Baudelaire l'a sans aucun doute investi d'un plan allégorique. En revanche, il est également important de reconnaître que, même dans ses usages les plus spirituellement chargés, il n'y a pas de péché pour Baudelaire qui ne serve aussi de création du Beau.

Dans nombre de poèmes, Baudelaire semble reproduire une idée idéalisée de la poésie représentée par des figures qui désignent directement le péché qui promettent ou paraissent promettre la possibilité d'une alternative spirituelle conjuratoire, pour l'expérience matérielle dégradée de l'âme d'un poète désireux de paix intérieure. Il n'est donc pas du tout absurde de vouloir prêter au poète une essence sinon philanthropique, du moins d'un projet de conjuration du mal/péché par les « fleurs ». Par conséquent, le Satan de Baudelaire, puisqu'il renferme en lui-même les principes du péché qui abonde, recèle également la propension à aller au-delà du texte, pour s'immerger dans la réflexion sur un mal-être du poète, et donc pour pouvoir enfin servir l'acte poétique qui quête le Beau.

Dès lors qu'il faut aborder la sphère poétique de Baudelaire qui est, comme déchargée de toute substance morale, le péché reste le catalyseur d'une beauté originelle de la création. En médiatisant l'évidence, le poète se borne à dire ou à laisser entendre ces termes pervertis qui offusquent de leur propre éclat la pure et simple évidence des choses. L'art baudelairien tend alors à esthétiser le mot récurrent de « péché »; c'est cela la symbolique de toute écriture notamment poétique de se dérober à toute prise dans une espèce d'évanescence pour ainsi quêter la profondeur d'une beauté exaltante.

La poésie de Baudelaire est construite sur la compréhension psychologique du monde par le Beau que crée une combinaison significative d'espaces spirituels (le mal, le péché) et d'espace psychologique (la tendance vers une pureté idéale et idéelle). La logique traditionnelle de l'espace-temps et de la sociabilité est violée, car l'objectif final du Beau n'a rien à voir avec le monde physique, mais avec l'esprit de recyclage et de purification, qui n'est pas limité dans l'espace et dans le temps.

De plus, la combinaison classique du langage poétique dans la structure textuelle n'est plus établie par l'usage, mais contrôlée par le poète et ses sentiments subjectifs du Beau. En effet, la tendance transgressive de Baudelaire de l'usage violeur du Mal pour le Beau est née de la conviction que pour pouvoir apprécier la beauté des objets, il n'est pas nécessaire que ces objets soient originellement utiles. Le Beau est associé aux sentiments subjectifs, lié aux passions singulières et irrégulières. À une échelle plus réduite, le Beau en poésie n'existerait qu'à la perfection des formes et au travail entrepris par un poète pour en rendre compte et pour y parvenir. Ainsi Baudelaire, esthète avéré, ne refuse pas d'explorer la laideur: il en extrait la beauté. Son monde apparemment morbide et sinistre, tel qu'il est décrit dans *Les Fleurs du Mal*, convainc les lecteurs que le poète explore toujours sa quête de la recherche d'un bonheur insaisissable qui incarne la situation humaine générale de la vie moderne. Dans *Les Fleurs du Mal*, Baudelaire a tenté de dépeindre l'état dégénéré de la société française du XIXe siècle par sa propre théorie du Beau qui révolutionnera la poésie en général. Pour ce faire, le poète a pu affirmer avec hargne dès 1861, dans son «Projet d'épilogue pour la deuxième édition des *Fleurs du Mal*», ces termes ci-dessous:

Ô vous! Soyez témoins que j'ai fait mon devoir
Comme un parfait chimiste et comme une âme sainte.
Car j'ai de chaque chose extrait la quintessence,
Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or.
Baudelaire, (1999, p.244)

Le poète dit clairement qu'il extirpe « L'or » de la « boue », le bien du mal, la beauté du péché, etc. Il a donc décliné la perception traditionnelle de la beauté poétique en montrant au monde la transcendance de la beauté extraite du mal par la juxtaposition des deux termes/thèmes contraires: Fleurs et Mal. Par la description du mal qu'il fait avec intensité, Baudelaire piétine les traditions poétiques françaises. Si la description du péché chez Baudelaire choque parfois le lecteur non averti, c'est parce qu'il souhaite toujours dépeindre les choses telles qu'elles sont dans cette société française du XIX siècle qui était plongée dans une profonde perversion sociale. En conséquence, les poèmes des *Fleurs du Mal* sont pleins d'images peu recommandables, et sont surtout émaillés de la dépravation éthico-sociale qui dérangeant des critiques des critiques à l'instar de Sainte-Beuve (1857, *Op.Cit.*)

Ainsi, certains critiques ont longuement insisté sur l'obsession du mal baudelairien à travers *Les Fleurs du Mal*, quand d'autres trouvent que ce mal tire sa source dans une beauté singulière. En d'autres termes, le poète a transcrit la laideur pour aboutir à la beauté. Son texte

a montré dans le monde littéraire qu'une évocation poétique du péché pourrait aussi mener vers la création du Beau. Ce qui explique la notion référentielle simple selon laquelle le mal chez Baudelaire n'a pas d'existence autonome, mais seulement lié à son contraire. Ainsi, la valeur du mal ne prend son sens que dans l'écart, avec l'illusion d'un monde originel perçu par les yeux intérieurs du poète dont la réalisation du Beau reste le seul objectif.

Le Mal de Baudelaire ne s'oppose donc pas à l'Idéal de la Beauté et le drame de ses *Fleurs du Mal* réside dans le fait que le Mal est une étape indispensable dans l'appréciation de la Beauté. Ainsi, la première source du péché baudelairien pourrait prendre essor dans sa conscience de poète que la beauté est immortelle à travers le temps. Cette impression incite le poète à s'emparer d'un monde d'esprits où le temps n'a plus cours, où il rencontrera enfin la Beauté idéale. À partir de ce moment, l'esprit du poète se sépare de son corps qui reste ancré dans le temps, et donc dans le mal, source du péché.

Baudelaire veut donc recréer un monde que l'on pourrait qualifier de platonicien, un monde idéal fondamentalement opposé au monde des mortels. Ainsi, deux sphères s'affrontent fortement dans *Les Fleurs du Mal*: le monde d'ici-bas, habité par le corps qui reste immergé inéluctablement dans «les miasmes morbides»(Texte: *Élévation*, v9) et le monde des «champs lumineux et sereins»(*Idem*, v20) où l'Esprit humain «Va se purifier dans l'air supérieur» (*Idem*, v10).

C'est en quête d'une lumière allégorique au premier chant de la *Divine Comédie* de Dante que Baudelaire a considéré le péché et le mal humain du point de vue de l'esthétique, et a décrit de manière vivante les ténèbres dans une France morbide du XIXe siècle. Les maux que Baudelaire dépeint renvoient au «Purgatoire» de Dante. De «la forêt obscure du péché » jusqu'à « la colline lumineuse» comme l'illustre Dante Alighieri, (1996, xxx, v. 73-75.), tout est pleinement et complètement exprimé dans *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire. Il faut donc saisir qu'à partir de ces maux qui inclinent au péché que Baudelaire puise les matériaux pour construire son monde imaginaire afin d'en développer les thèmes principaux dans ses poèmes.

De cette manière, les efforts novateurs du poète dans *Les Fleurs du Mal* ont ouvert les thèmes de la poésie moderne: la laideur et le mal sont apparus avec une fréquence croissante. Ses observations sur l'obscurité et la déchéance de Paris des pauvres (La «Mort des Pauvres», Texte: CXXII), des aveugles («Les Aveugles», Texte: XCII) et des prostituées («Le Crépuscule du Soir», Texte: XCV), etc. sont tirées de tous ceux qui sont au bas de l'échelle sociale, et qui sont abandonnés par la ville moderne.

Dans les poèmes baudelairiens, la beauté en soi n'apporte rien au lecteur; il n'y a de beauté qu'après le mal ou le péché: c'est donc le fondement de cette écriture délibérée du Mal.

Il serait ainsi utile de savoir que des retranscriptions de l'option symboliste et parnasse se manifestent progressivement dans l'espace grandissant des *Fleurs du Mal*, cueillant et quêtant constamment les moyens de réaliser la beauté idéale.

Dès lors, la représentation du péché, indubitablement bien illustrée chez Baudelaire, contribue éloquemment à son art, et justifie les perspectives esthétiques du poète. Ce qui démontre que la beauté dans l'art ne s'obtient pas ex nihilo; ce qui émeut n'est donc pas le péché isolé mais «sa belle représentation»²³. Dans cette grande exposition auréolée d'illustrations, semble-t-il sadique, il serait donc myope d'entrevoir une semence aveugle et bruissante que Baudelaire ferait du péché. C'est plutôt la manière de dire le péché qui brille par elle-même et crée le Beau émouvant; ce que le poète reproduit pour sa création poétique. Baudelaire a commis un péché permanent, en concevant le mal et en le répandant ensuite dans ce qu'il titre *Les Fleurs du Mal*, semble manifeste même si *Gautier justifie chez le poète cette option de la création du Beau poétique en ces termes: «Ce poète que l'on cherche à faire passer pour une nature satanique éprise du Mal et de la dépravation, avait l'amour du Bien et du Beau au plus haut degré»*. Théophile Gautier, (1868, vol. I, p. 1-75.)

Conclusion

Dans la vision baudelairienne, si le péché est répandu dans le monde, c'est parce que l'homme s'y est condamné. Le poète a conscience que le péché est latent chez tous les êtres humains. C'est pourquoi, il le justifie par son éternel ressasseur thématique du «Spleen» qui peut engloutir le monde entier. Tel que contenu dans le titre de l'œuvre, le «Mal» devient un personnage éponyme du recueil. Sarcastiquement, parfois avec compassion, le poète détaille ses propres prédilections qui restent ses passions et son mal-être. Contrairement à la poésie traditionnelle qui s'appuyait sur la beauté sereine du monde naturel pour transmettre des émotions, Baudelaire a estimé que la poésie moderne devait évoquer les aspects artificiels et paradoxaux de la vie. Il l'exprime mieux par cet aveu:

Des poètes illustres s'étaient partagé depuis longtemps les provinces les plus fleuries du domaine poétique. Il m'a paru plaisant, et d'autant plus agréable que la tâche était plus difficile, d'extraire la beauté du Mal. Ce livre, essentiellement inutile et absolument innocent, n'a pas été fait dans un autre but que de me divertir et d'exercer mon goût passionné de l'obstacle, Baudelaire, (1999, p.245)

²³L'expression complète est : « L'art ne veut pas la représentation d'une belle chose mais la belle représentation d'une chose. », citée par Gilles Deleuze, in *La philosophie critique de Kant*, Paris, Presses Universitaire de France, 2004, p.24.

Initiateur de la quête vers le Beau, sans clairement porter de message moral ou moralisant, le poète a su créer une œuvre où la beauté est nourrie par le péché.

BIBLIOGRAPHIE

BAUDELAIRE Charles (1999), *Les Fleurs du Mal*, Librairie générale Française.

BAUDELAIRE Charles (1972), *Les Paradis artificiels*, Paris, Gallimard.

BAUDELAIRE Charles (1909), *Journaux intimes*², Edition groupe Ebooks.

BENICHOU Paul (2003), *Le Satan de Baudelaire*, Université de Paris IV, Presses, Paris-Sorbonne. p. 148.

BERGEZ Daniel (1990), *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Paris, Dunod.

BRUNUEL Pierre (1998), *Charles Baudelaire, Les fleurs du mal, entre « fleurir » et « défleurir »*, Nantes, Edition du temps.

CRESSOT Marcel (1986), *Le Style et ses techniques*, Paris, Presses Université de France.

DUCHET Claude (1984), *Sociocritique*, Paris, Nathan.

DANTE Alighieri (1996), «*Purgatoire*» dans *Œuvres complètes*, Paris, Presses Universitaires de France, vol. II., trad. cit.,xxx, v. 73-75.

FRANCE Anatole (1889), « Charles Baudelaire », in *Le Temps*, le 14 Avril. p.734.

GAUTIER Théophile (1868), «Charles Baudelaire, Les Fleurs du mal» in *Œuvres complètes de Baudelaire*, Paris, Les Editions Michel Lévy frères, vol. I, p. 1-75.

LALOU RENÉ (1927), *De Sainte-Beuve à Baudelaire. Vers une Alchimie Lyrique*, Paris, Les éditions G. Crès.

PREVOST Jean(1953), *Bibliographie: Charles Baudelaire et Les fleurs du mal, Essai sur l'inspiration et la création poétique*, Paris, Honoré Champion.

SAINTE-BEUVE Augustin, (1857), *Lettre à Charles Baudelaire*, 20 juillet.

PART ET APPORT DES TECHNOLOGIES NUMERIQUES A LA CROISSANCE ECONOMIQUE DE LA CÔTE D'IVOIRE

Hamany Broux De Ismaël KOFFI
Université Peleforo Gon Coulibaly (Korhogo-Côte d'Ivoire)
ismael.debroux@yahoo.fr/koffihamanys@gmail.com

Résumé : L'économie ivoirienne connaît de bons chiffres. Elle a été de 7,8% en 2017 puis de 7,4% en 2018, de 7,2% en 2019. Si le secteur agricole ne représente plus que 28% du PIB et le secteur secondaire, lui (25% du Produit intérieur brut) concerne principalement le raffinage de pétrole, l'énergie, l'agro-alimentaire et le BTP, le secteur tertiaire quant à lui (47% du PIB) est dominé par les télécommunications, les transports (portuaire et aérien), la distribution et les activités financières. Cet article analyse donc la part et l'apport des technologies numériques dans la croissance économique de la Côte d'Ivoire et en quoi elles constituent une opportunité pour le pays.

Mots clés : Côte d'Ivoire, Croissance économique, Internet, Technologies numériques, Téléphonie mobile.

Abstract : The Ivorian economy knows good figures. It was 7.8% in 2017 then 7.4% in 2018, 7.2% in 2019. If the agricultural sector now represents only 28% of GDP and the secondary sector, it (25% of the Product gross domestic) mainly concerns petroleum refining, energy, agro-food and construction, the tertiary sector (47% of GDP) is dominated by telecommunications, transport (port and air), distribution and financial activities. This article therefore analyzes the part and contribution of digital technologies in the economic growth of Côte d'Ivoire and how they constitute an opportunity for the country.

Keywords: Côte d'Ivoire, Economic growth, Internet, Digital technologies, Mobile telephony.

Introduction

L'économie ivoirienne, qui maintient sa dynamique amorcée depuis la sortie de crise en 2011 avec une croissance de 7,4 % en 2018 et de 7,2 % en 2019, continue de tirer l'activité du continent, juste après l'Éthiopie et devant le Rwanda et le Sénégal et pourrait rester supérieure à 7,0 % sur la période 2020-2021 (Banque mondiale, 2019). Cette dynamique est portée à la fois par les secteurs primaire, secondaire et tertiaire. Dans le secteur des services, la dynamique est portée notamment par le transport, le commerce et les télécommunications (ARTCI, 2018,).

Il est indéniable aujourd'hui que les technologies numériques constituent des opportunités pour les pays africains de s'affranchir du processus de développement traditionnel et accélérer leur croissance économique, mais aussi de gérer leurs ressources plus efficacement et d'étendre l'accès aux services essentiels même aux populations les plus vulnérables. C'est le constat fait par un rapport conjoint publié par la Banque mondiale et la

Banque africaine de développement (BAD), avec l'appui de l'union africaine qui révèle qu'en « Afrique, des innovations dans le domaine des technologies de l'information et de la communication (TIC) donnent naissance à des solutions endogènes qui transforment les entreprises et dynamisent l'entrepreneuriat et la croissance économique » (Banque Mondiale, 2012).

C'est ce même constat fait par Jamal Saghir, directeur du développement durable de la Banque mondiale pour la région Afrique lorsqu'il explique : « *Le réseau Internet et les téléphones portables transforment les perspectives de développement en Afrique. Ils introduisent un nouveau dynamisme dans des secteurs clés* ».

Les technologies numériques introduisent de ce fait de nouveaux modèles commerciaux, de nouveaux produits, de nouveaux services et, in fine, de nouveaux moyens de créer de la valeur et des emplois (Banque Mondiale, 2019). En Côte d'Ivoire, le secteur des télécommunications et des TIC joue donc un rôle crucial dans le développement économique et social du pays. Ainsi, les technologies numériques qui conduisent à l'émergence de nouveaux services et de nouvelles applications sont en train de transformer la manière dont les Ivoiriens vivent, travaillent, se détendent et communiquent. C'est dans ce contexte que le secteur des technologies numériques en Côte d'Ivoire a représenté 7 % du PIB en 2017. Les projections du plan de développement sectoriel prévoient 15 % de PIB en 2020. La Côte d'Ivoire se classe dans le top 10 des pays africains ayant enregistré un fort niveau de développement en matière des TIC en 2017.

Les technologies numériques constituent de ce point de vue une aubaine pour tout pays qui veut accélérer son développement. En considération du rôle catalyseur de ces outils dans le développement économique et la promotion du bien-être des populations, le gouvernement ivoirien s'est donné comme ambition d'assurer le développement par les TIC, afin de :

créer très rapidement les bases pour le développement d'une économie numérique pouvant impacter durablement la croissance économique, changer en profondeur le fonctionnement de l'économie sociale, et créer les fondamentaux pour une économie du savoir au service des populations ivoiriennes » (Ministère de l'Economie numérique et de la Poste de Côte d'Ivoire, 2016).

Les technologies numériques constitueraient alors un levier pour le développement économique du pays grâce à son impact considérable sur toutes les branches de l'économie nationale en termes d'innovation, de productivité et d'accélérateur de croissance. La question fondamentale est donc d'étudier la part et l'apport des technologies numériques par

l'entremise de la téléphonie mobile et des fournisseurs d'accès à Internet à la croissance économique du pays.

Quel est l'état des lieux de la téléphonie mobile et d'internet en Côte d'Ivoire ? Quelle est la part de ces technologies numériques en termes de produit intérieur brut (PIB)? En quoi constituent-elles une opportunité pour le pays ?

L'objectif vise à faire d'une part un état des lieux de la téléphonie mobile et des fournisseurs d'accès à internet et d'autre part à montrer la part et l'apport de ces technologies numériques dans la croissance économique du pays et en quoi elles constituent une opportunité pour un pays en développement.

1. Méthodologie de l'étude

Nous formulons l'hypothèse selon laquelle dans un pays, les technologies numériques utilisées à bon escient sont des accélérateurs de croissance économique et représentent une opportunité parce qu'elles induisent de nouveaux modèles commerciaux, de nouveaux produits, de nouveaux services et de nouveaux moyens de créer de la valeur et des emplois.

Cette étude s'appuie sur la théorie du déterminisme technologique qui postule que la technologie est le facteur explicatif primordial de tous les changements sociaux dans une approche historique. La technologie aura un impact à tous les niveaux : elle transformera la société dans son ensemble, mais aussi les organisations et les institutions, elle modifiera également toutes les interactions sociales et même les individus (Morisset-Fénerly et al. 2004, p. 2).

De ce fait, le changement technique provoquera toujours un changement social. Pour les tenants de cette théorie, les innovations technologiques sont la cause principale des changements sociaux qui peuvent être positifs ou négatifs sur la société (Vendramin, 2005, p. 2). C'est le changement technique qui influence la société, provoquant ainsi des changements sociétaux. Les interactions sociales, les organisations, les institutions, voire les individus eux-mêmes sont transformés grâce aux changements techniques. En effet, les techniques ont une influence sur le social parce qu'elles incorporent des designs organisationnels et des éléments culturels présents tout au long de leur élaboration : leur appropriation conduit à des recompositions institutionnelles puisque des acteurs sociaux modulent les technologies et les organisations. Le recours à cette théorie a pour objectif de mettre en relief la contribution des technologies numériques à la croissance économique de la Côte d'Ivoire.

Pour notre part, il s'agira de montrer la contribution, l'apport qualitatif des technologies numériques par l'entremise de la téléphonie mobile et des fournisseurs d'accès à Internet à la croissance économique de la Côte d'Ivoire.

Cette étude qui se fonde sur une recherche documentaire allant du 13 janvier au 22 mars 2020 et sur un corpus de données quantitatives et qualitatives directement en lien avec notre sujet (chiffres et statistiques, compilation d'articles, sites web, comptes rendus, rapports divers de l'autorité de régulation des télécommunications de Côte d'Ivoire (ARTCI), de la banque mondiale, de la banque africaine de développement, du Ministère de l'Economie Numérique et de la Poste, de dossiers de presse...) a fait l'objet d'une analyse de contenu.

2. Présentation de la téléphonie mobile et des fournisseurs d'accès à internet

2.1 Le secteur des TIC et du numérique en Côte d'Ivoire

Le secteur des TIC et de l'économie numérique englobe l'ensemble des activités économiques créatrices de valeurs et d'emplois qui utilisent un support numérique, à savoir des plateformes telles que les réseaux internet, mobiles y compris de commerce électronique. De façon générale, L'économie numérique comprend le secteur des télécommunications, de l'audiovisuel, du mobile, de l'industrie du software, des réseaux informatiques, les équipements informatiques et télécoms, les services d'ingénierie informatique, les services et contenus en ligne, etc. Il représente l'un des secteurs les plus dynamiques de l'économie mondiale. C'est un secteur qui permet d'optimiser l'économie.

Toutefois, nous avons décidé de mettre l'accent au sein de ce vaste secteur sur celui de la téléphonie mobile et des fournisseurs d'accès à internet. Ce choix a été fait en raison d'une part du développement spectaculaire de la téléphonie mobile depuis plusieurs années et d'autre part en raison de l'accessibilité des coûts de connexion d'internet toujours avec les opérateurs du secteur.

2.2. La téléphonie mobile

Trois opérateurs se partagent le marché de la téléphonie mobile en Côte d'Ivoire : Orange Côte d'Ivoire, MTN Côte d'Ivoire et MOOV Côte d'Ivoire.

2.2.1. Orange Côte d'Ivoire

ORANGE Côte d'Ivoire est née le 29 octobre 1996. A l'origine, elle s'appelait Société Ivoirienne de Mobile (SIM) sous la marque Ivoiris. Le 18 mars 2002, on assiste à un changement de dénomination sociale et commerciale. En effet, Ivoiris devient Orange Côte d'Ivoire et est détenue à 85% par France Télécom et à 15% par le groupe SIFCOM. Au 30

septembre 2019, Orange Côte d'Ivoire avait **15 343 413** abonnés avec une part de marché de 42 % dans un pays où le taux de pénétration du mobile est de **141,6 %**.

2.2.2. MTN Côte d'Ivoire

MTN Côte d'Ivoire est une entreprise de télécommunications qui a vu le jour le 1^{er} juillet 2005 en Côte d'Ivoire, avec le rachat, par le groupe sud-africain M-Cell, devenu par la suite MTN International, de la licence de téléphonie mobile de Loteny Telecom (Telecel). Depuis juillet 2005, en application des dispositions de la convention de cession, le capital social de MTN est de 2,865 milliards de francs CFA, répartis de la sorte : 64,67 % sont détenus par le groupe MTN et 35,33 % par les autres actionnaires. Au 30 septembre 2019, MTN Côte d'Ivoire avait 12 436 296 abonnés avec une part de marché de **34 %**.

2.2.3. MOOV Côte d'Ivoire

MOOV Côte d'Ivoire été créée par le Groupe Atlantique Télécom en juillet 2006 puis est devenue une filiale du réseau international de Maroc Telecom, qui opère dans plusieurs pays d'Afrique de l'Ouest: Bénin, Burkina Faso, Côte d'Ivoire, Gabon, République centrafricaine, Niger et Togo. Au 30 septembre 2019, MOOV Côte d'Ivoire avait **9 029 906** abonnés avec une part de marché de **24 %**.

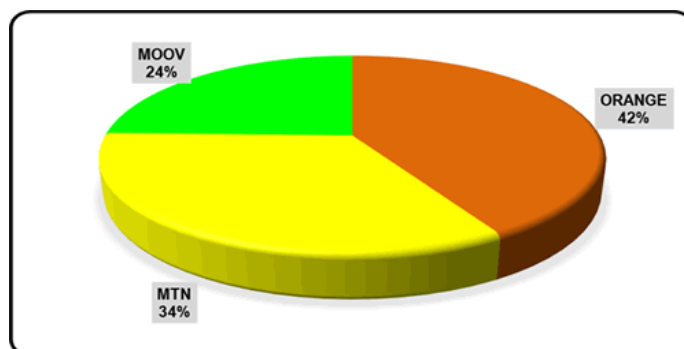
Au total, jusqu'au 30 septembre 2019, ces trois opérateurs totalisaient un parc de **36 809 615** abonnés pour un taux de pénétration de **141,6 %**.

Parc d'abonnés au 30 septembre 2019

ORANGE	MTN	MOOV	TOTAL
15 343 413	12 436 296	9 029 906	36 809 615

Source ARTCI

Parts de marché au 30 septembre 2019



Source ARTCI

Selon le ministère de la Poste et des Technologies de l'information et de la communication (TIC), le marché de la téléphonie mobile contribuait à hauteur de 300 à 400 milliards de FCFA au budget de l'État, soit presque 10 % des ressources de l'État et représente entre 7 à 8% du PIB. Par ailleurs, ce sont aussi 20.000 emplois directs dans le secteur formel, et près de 100.000 emplois indirects, liés principalement au secteur de la téléphonie mobile.

2.3. Le mobile money en Côte d'Ivoire

Au 30 septembre 2019, le parc au mobile money pour les trois opérateurs se chiffrait à **16 584 409 abonnés**. Ainsi Orange comptabilisait **8 833 875** abonnés, MTN **5 693 181** et MOOV **2 057 353** abonnés.

Avec plus de **8 800 000** clients, Orange est le leader incontesté au niveau du Mobile Money. Il a d'ailleurs révolutionné le mobile banking en Côte d'Ivoire en lançant depuis 2008 son service pour simplifier la vie de ses clients, en leur permettant d'effectuer plusieurs transactions financières via le mobile comme le transfert d'argent, le paiement de factures, la collecte de fonds.

Parc d'abonnés au mobile money au 30 septembre 2019

ORANGE	MTN	MOOV	TOTAL
8 833 875	5 693 181	2 057 353	16 584 409

Source ARTCI



Les acteurs du mobile money en Côte d'Ivoire

Si le mobile money était consacré au départ aux transferts d'argent, son utilisation a évolué et sert également pour le paiement de factures (eau, électricité, etc.), des frais d'inscription dans les écoles et aux concours de l'administration et e-commerce, etc. Les transactions financières quotidiennes représentent un volume assez important dans l'économie ivoirienne. Selon le ministère de l'Economie numérique et de la Poste, de 17 milliards FCFA en 2018, elles augmentent jusqu'à 20 milliards de FCFA par jour.

2.4. Les fournisseurs d'accès à internet (FAI)

2.4.1. L'accès à internet fixe

Internet fixe ne rencontre pas autant d'engouement contrairement à l'internet mobile. Les chiffres dans ce secteur sont encore faibles. Au 30 septembre 2019, l'accès à internet fixe comptait trois opérateurs pour un total de 204 748 abonnés répartis comme suit :

- Orange avec 202 567 abonnés ;
- MTN avec 661 abonnés et
- VIPNET 1 520 abonnés.

Parc d'abonnés à internet fixe au 30 septembre 2019

ORANGE	MTN	VIPNET	TOTAL
202 567	661	1 520	204 748

Source ARTCI

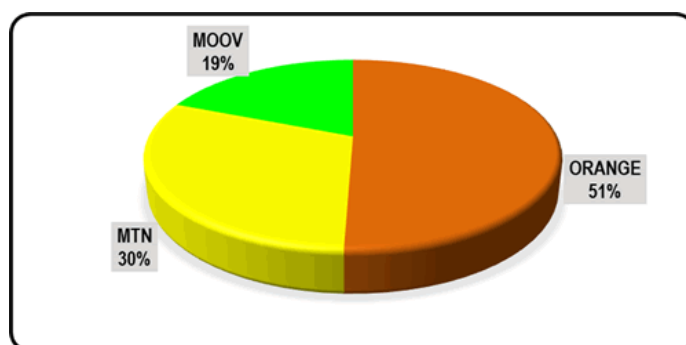
2.4.2. L'accès à internet mobile

C'est l'un des secteurs qui rencontre le plus de succès en raison de la grande urbanisation, de l'accessibilité aux smartphones et du déploiement de la 3 et 4 G. Ainsi, au 30 septembre 2019, l'accès à internet mobile comptait trois opérateurs pour un total de **15 254 087** abonnés répartis comme suit :

- **Orange avec** 7 714 667 abonnés pour 51% de part de marché ;
- **MTN avec** 4 654 797 abonnés pour 30% de part de marché ;
- **MOOV pour** 2 884 623 abonnés pour 19% de part de marché.

Le chiffre d'affaires de la téléphonie mobile et du mobile money au 30 septembre de l'année 2019 est d'un montant global de **203 840 162 605** FCFA. Au regard de ces chiffres, l'on peut affirmer que ce secteur, de par son dynamisme, est créateur de valeurs et contribue fortement au développement de l'économie de la Côte d'Ivoire.

Parc d'abonnés à internet mobile au 30 septembre 2019



Source ARTCI

Plusieurs raisons sous-tendent cette croissance remarquable. Tout d'abord, il y a la baisse des tarifs des services de télécommunications, principalement due à la concurrence. Ensuite l'innovation technologique avec l'arrivée de la 3G et la 4G ont suivi l'amélioration de la qualité de services et les offres de plus en plus alléchantes proposées aux consommateurs. L'avènement des connexions haut débit mobiles a permis de booster les activités sur la toile, grâce notamment à l'Internet mobile. Il y a ensuite, l'accessibilité des terminaux à des prix de plus en plus abordables qui contribue aussi à cette croissance. Il est également bien de faire état de ce que les populations se tournent de plus en plus vers l'internet mobile grâce aux tarifs abordables et aux avantages de mobilité induits. Enfin, l'apparition de nouveaux services comme le mobile money, qui contribue fortement à l'inclusion financière des populations là où les services bancaires font défaut.

3. Analyse des données

3.1. Chiffre d'affaires et investissements des opérateurs de la téléphonie mobile au 3^e trimestre 2019

Le chiffre d'affaires (CA) est la somme des ventes de biens ou de services d'une entreprise. Il est égal au montant (hors taxes) de l'ensemble des transactions réalisées par l'entreprise avec des tiers dans le cadre de son activité normale et courante. Le chiffre d'affaires généré par les opérateurs de la téléphonie mobile a connu une progression de 1,21% par rapport au 3^e trimestre 2019. Ainsi, le secteur de la téléphonie mobile a engrangé un chiffre d'affaires de **195 617 993 781** FCFA au 30 septembre 2019. Ce chiffre d'affaires est réparti comme suit : l'opérateur Orange Côte d'Ivoire se taille la part du lion avec **96 200 393 295** FCFA et demeure le leader dans ce secteur ; MTN Côte d'Ivoire avec un montant de **54 584 072 386** FCFA et l'opérateur MOOV Côte d'Ivoire pour **44 833 528 100** FCFA.

Chiffre d'affaires réalisé par les opérateurs de téléphonie mobile au 3^e trimestre 2019 (en FCFA HT)

ORANGE	MTN	MOOV	TOTAL
96 200 393 295	54 584 072 386	44 833 528 100	195 617 993 781

Source ARTCI

NB : Ce chiffre d'affaires ne prend pas en compte les recettes liées au mobile money

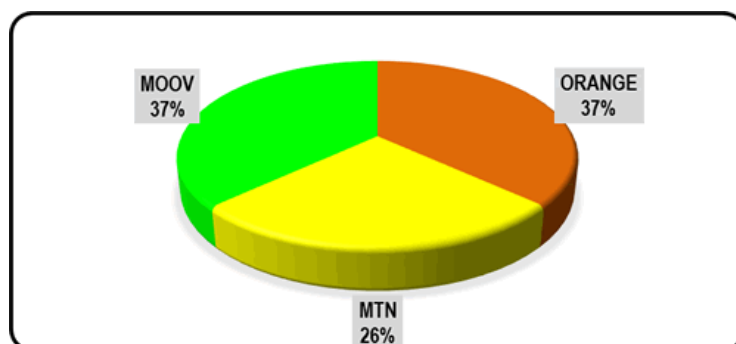
Ces chiffres en milliards de franc CFA sont révélateurs de l'essor et du dynamisme du secteur de la téléphonie mobile en Côte d'Ivoire depuis quelques années. Au niveau des investissements réalisés par ces trois (03) opérateurs au 30 septembre 2019, ils se chiffrent à hauteur de **34 396 792 338** FCFA. MOOV vient en tête avec un montant de **12 693 595 899** FCFA ensuite Orange est en seconde position avec un montant de **12 656 089 072** FCFA et enfin vient l'opérateur MTN avec des investissements d'un coût de **9 047 107 367** FCFA. Ces valeurs révèlent que l'opérateur MOOV CI a massivement investi dans le secteur.

Valeur des investissements réalisés par les opérateurs de téléphonie mobile au 3^e trimestre 2019 (en F CFA HT)

ORANGE	MTN	MOOV	TOTAL
12 656 089 072	9 047 107 367	12 693 595 899	34 396 792 338

Source ARTCI

Répartition des investissements réalisés par les opérateurs de téléphonie mobile au 3^e trimestre 2019



Source ARTCI

Pour 2020, Orange Côte d'Ivoire compte investir près de 180 milliards de francs CFA afin d'améliorer la qualité de service réseau, fournir de nouveaux services et étendre la couverture 4G, devenue indispensable en Côte d'Ivoire.

3.2. Volume des emplois directs des opérateurs de la téléphonie mobile et des fournisseurs d'accès à internet au 3^e trimestre 2019

Le volume des emplois directs générés par les opérateurs de la téléphonie mobile au 3^e trimestre de l'année 2019 est de **2 500** pour l'ensemble des trois (03) opérateurs. En termes d'offres emploi, Orange CI comptabilise sur l'ensemble de son réseau avec le mobile money un total de **1 459** emplois directs. Quant à MTN, le nombre d'emplois directs en tenant aussi compte de MTN fixe et Internet est de 680. MOOV ferme la marche avec un total de 361 emplois directs.

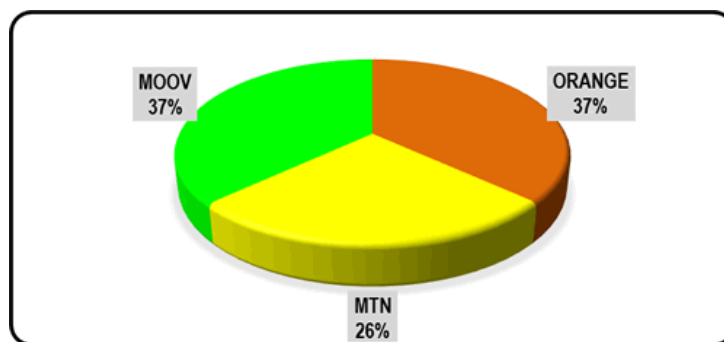
Nombre d'emplois directs enregistrés chez les opérateurs de téléphonie mobile au 30 septembre 2019

ORANGE	MTN	MOOV	TOTAL
1 459*	680**	361	2 500

Source ARTCI

NB : - * L'effectif d'ORANGE Mobile comprend aussi celui d'ORANGE Fixe et ORANGE Internet ; ** L'effectif de MTN Mobile comprend aussi ceux de MTN Fixe et MTN Internet.

Répartition du nombre d'emplois directs au 30 septembre 2019



Source ARTCI

Selon un rapport de l'ARTCI (2018), le secteur de l'économie numérique en Côte d'Ivoire est générateur d'emplois, de plus de 7 mille emplois directs générés en 2007 à plus de 17 mille emplois (17 018 emplois) en 2016. Le volume d'emplois total direct dans le secteur de l'économie numérique est en forte progression (9,6% de taux de croissance annuel moyen) sur la période de 2007 à 2016. Les investissements en volume réalisés connaissent aussi une évolution positive sur la même période. Les investissements se sont accrus et cumulent à plus de 3 207 milliards FCFA de 2007 à 2016. On note par ailleurs que le taux de croissance annuel moyen des investissements cumulés sur la période est de 36,5%. En 2016, les investissements réalisés s'élèvent à plus de 444 milliards FCFA et traduisent la vitalité d'un secteur porté par le secteur des télécommunications. Ces investissements sont fortement influencés par les déploiements des infrastructures de la 3G et 4G. On note également que les investissements dans le secteur ont progressé à un taux annuel moyen de 9,6%.

Selon ce rapport, l'effet des investissements dans l'économie numérique est perçu du point de vue de l'emploi, du revenu et de l'effet sur le secteur productif à la fois sur le plan direct, indirect et induit. Sur l'emploi, il indique que le secteur compte environ 100 000 emplois créés (99 896 emplois créés) dont 17 018 emplois directs (soit 17%), 74 028 emplois indirects (soit 74%) et 8 849 emplois induits (soit 9%) en 2016. On peut donc dire qu'un emploi direct (1,06) créé dans le secteur de l'économie numérique génère automatiquement un emploi indirect (4,35) et moins d'un emploi induit (0,52). Lorsque l'on considère le taux de croissance de l'emploi, l'économie numérique a le poids le plus élevé (5,6%), contre -1,0% (agriculture vivrière), -1,6% (agriculture industrielle). Ce qui implique que le secteur du numérique a une capacité d'employabilité (directe, indirecte et induite) élevée. La contribution globale des technologies numériques à la croissance est donc la somme de la

contribution directe et de la contribution indirecte. Cette contribution du secteur du numérique au PIB en Côte d'Ivoire est d'environ 9%²⁴.

L'internet mobile et le mobile money sont des services nouveaux qui sont désormais inclus dans le quotidien des populations ivoiriennes. Ces services ont la particularité d'utiliser le téléphone mobile comme canal ou principal support d'accès. Ainsi, la plupart des abonnés ont la possibilité, depuis leurs téléphones, de se connecter à Internet, de faire des transactions financières ou bancaires. Le mobile banking, très souvent assimilé au mobile money, est la possibilité pour toute entreprise, en général un opérateur télécom, de fournir directement des services bancaires via le téléphone mobile. Aussi parlerons-nous plutôt de mobile money qui est un moyen de transactions de toutes sortes à partir du mobile banking. Les chiffres enregistrés relativement à ces deux types de services (internet mobile et mobile money), permettent d'observer des tendances très encourageantes

En tout état de cause, l'industrie des technologies numériques en Côte d'Ivoire (avec un taux de pénétration de 141,6 % de la téléphonie mobile) joue un rôle de catalyseur pour l'accélération du développement économique dans tous les secteurs d'activités, grâce à l'amélioration de l'efficacité dans la fourniture des prestations de services.

4. Discussion des résultats

L'humanité vit à l'ère de la révolution numérique et technologique. Alors l'importance d'Internet passe en premier lieu au fait qu'il contribue à faire de ce monde un endroit plus agréable à vivre. En outre, cette technologie est importante du fait des opportunités économiques qu'elle offre et contribue à l'amélioration de la qualité de vie des personnes dans toutes les régions du monde. Quant au service de la téléphonie mobile, l'on peut affirmer qu'elle a aujourd'hui pris une place très importante dans notre société. Cette technologie a révolutionné les moyens de communication, de paiement et permet à quiconque en possédant un terminal, de pouvoir communiquer avec n'importe qui et n'importe où. Au 21^{ème} siècle, il serait difficile d'ignorer l'importance des technologies de l'information et de la communication. Partant, le déterminisme technologique explique comment la téléphonie mobile et les fournisseurs d'accès internet induisent de nouveaux paradigmes en termes de changements sociaux, comportementaux, culturels et économiques.

²⁴ A titre de comparaison, des résultats obtenus dans certains pays en développement comme le Kenya, le Nigeria, Sénégal et le Cameroun révèlent que l'économie numérique contribue respectivement à hauteur de 8% (Mutegi, 2016), 11% (Adepetun, 2016), 6,28% (Stratégie : Sénégal numérique 2016-2025) et 3,5% en 2016 (Tchofo, 2016).

Ainsi, les résultats de notre étude révèlent d'une part que les technologies numériques en l'occurrence la téléphonie mobile et les fournisseurs d'accès à internet occupent une part importante dans l'économie ivoirienne en contribuant autour de 9% du PIB. Au fur et à mesure, l'on a de mieux en mieux perçu l'impact de ces infrastructures sur la vie des populations, sur la marche des Etats et aujourd'hui, chacun fait le constat que le monde entier est devenu tributaire de ces technologies, au point d'en faire une source indépendante de création de richesses, de création de métiers nouveaux (métiers dont l'existence tient aux seules technologies numériques). Une économie à part entière s'est créée, dont les ressorts sont endogènes, mais qui est en parfaite interaction avec l'économie traditionnelle dont elle est devenue un facteur d'accélération. C'est justement dans cette optique qu'en 2015 lors de l'Africa CEO Forum²⁵, l'essayiste américain Jeremy Rifkin faisait le constat suivant :

L'Afrique est sur le point d'accéder à une nouvelle ère économique prometteuse. Alors que les enjeux et les obstacles à franchir sont nombreux, les bénéfices liés à la création d'une Afrique digitale constituent un potentiel de transformation réel et considérable.

La transformation numérique vers laquelle le continent africain se tourne est signe d'ouverture internationale et d'accroissement économique. Toutes ces évolutions entraînent de facto de nouveaux besoins, ce qui ne peut qu'encourager le développement de nouveaux secteurs d'activités comme celui des télécommunications : le marché d'internet et de la téléphonie mobile a donc un bel avenir devant lui. Les revenus issus de la téléphonie mobile représentent 3,7% du PIB sur le continent africain, soit le triple de ceux des économies développées.

L'Afrique vit une profonde transformation démographique, économique et sociale : 50 % de la croissance mondiale sera portée par le continent africain d'ici à 2050. L'un des catalyseurs de cette transformation : la technologie, qui nourrit le développement des modèles économiques et sociétaux, les infrastructures, les services et institutions publiques, l'utilisation responsable des ressources. Parmi les nombreux enjeux technologiques, le déploiement des télécommunications en Afrique est un défi à relever. La connectivité représente un socle pour le développement économique, à la fois pour relier les individus aux entreprises et aux administrations (développement de services, du e-commerce, des mobiles,

²⁵ Créé en 2012, l'Africa CEO Forum réunit chaque année des dirigeants d'entreprises et des actionnaires, des chefs d'Etat et de gouvernement, des ministres et des représentants des principales institutions financières actives en Afrique.

du micro-financement, démarches administratives facilitées...) mais aussi pour permettre à des activités informelles de se développer, aux innovateurs de partager des idées, de rechercher des investissements ou des conseils. Le continent se démarque ainsi par sa capacité à apporter des solutions technologiques adaptées aux défis du quotidien. Les gains de productivité liés aux TIC dans les secteurs de l'éducation, de la santé, de l'agriculture, du commerce, et des services financiers, passeront de 148 milliards de dollars à 318 milliards en 2025 (Dechanet et Soto-Mayor, 2019).

On pourrait donc affirmer que les technologies numériques sont un outil essentiel du développement. Utilisées à bon escient, elles peuvent donner, et donnent, la mesure de leur immense potentiel à changer le secteur de l'aide, et à créer de nouveaux modèles de développement. Toutefois, si elles sont de plus en plus incontournables, elles ne constituent pas une fin en soi, mais un moyen de parvenir à un bien-être social, économique, etc. (OCDE, 2002). En effet, il ne suffit pas d'avoir seulement des technologies numériques pour espérer le développement économique dans un pays. Plusieurs autres paramètres doivent être pris en compte afin d'avoir un développement soutenu et durable par la technologie numérique. Il s'agit entre autres de développer davantage l'écosystème numérique, de réduire les inégalités existantes entre les urbains et les ruraux, la mise en place d'un cadre réglementaire qui ne laisse pas de vide juridique et une lutte vigoureuse et acharnée de la cybercriminalité.

Conclusion

En nous appuyant sur le déterminisme technologique, il s'agissait pour nous de cerner la part et l'apport des technologies numériques à savoir la téléphonie mobile et les fournisseurs d'accès internet à la croissance économique de la Côte d'Ivoire. C'est dans cette optique que nous avons fait l'état des lieux des opérateurs de la téléphonie mobile et des différents fournisseurs d'accès internet en date du 30 septembre 2019. Au prisme du déterminisme technologique qui stipule que le changement technique influence la société tout en provoquant ainsi des changements sociétaux, la téléphonie mobile et Internet sont des technologies incontournables au quotidien. De ce fait, les interactions sociales, les organisations, les institutions, les individus sont transformés à grâce à elles. Au terme de cette réflexion, l'on peut affirmer sans se tromper que les technologies numériques sont en plein essor en Côte d'Ivoire et occupent une place de choix au sein de la croissance économique de la Côte d'Ivoire depuis plusieurs années. Le Chiffre d'affaires et les investissements des opérateurs de la téléphonie mobile étaient de l'ordre de **195 617 993 781** FCFA au 30 septembre 2019. 2500

emplois directs ont été générés par les opérateurs de la téléphonie mobile au 3^e trimestre de l'année 2019 et les transactions par mobile money étaient comprises entre de 17 et 20 milliards FCFA de FCFA par jour. Les chiffres d'affaires générés par le secteur de la téléphonie et d'internet s'élèvent en 2019 à **203 840 162 605 FCFA**. Ces technologies numériques contribuent ainsi fortement à la croissance économique du pays se situant entre 7 et 9% du PIB. Elles transforment les perspectives de développement en Afrique en général et en Côte d'Ivoire en particulier. Le défi consiste désormais à faire passer ces innovations et ces réussites à l'échelle supérieure en faisant asseoir d'autres paramètres tels que l'écosystème numérique, la réduction des inégalités numériques, le renforcement du cadre réglementaire et la lutte contre l'insécurité dans le cyberspace afin qu'elles exercent un impact social et économique plus visible sur le continent au cours des prochaines années.

BIBLIOGRAPHIE

ARTCI (2018), *Contribution de l'économie numérique au PIB de la Côte d'Ivoire*, résumé exécutif.

BANQUE MONDIALE (2019), *Développement numérique*, sur <https://www.banquemondiale.org/fr/topic/digitaldevelopment/overview>

BANQUE MONDIALE (2019), *Neuvième rapport sur la situation économique en Côte d'Ivoire*, sur <https://www.banquemondiale.org/fr/country/cotedivoire/publication/cote-divoire-economic-outlook-understanding-the-challenges-of-urbanization-in-height-charts>

BANQUE MONDIALE (2012), *eTransform Africa: The Transformational Use of Information and Communication Technologies in Africa*, sur <https://www.banquemondiale.org/fr/news/press-release/2012/12/10/information-communication-technology-revolutionizing-development-africa>.

DECHANET Julien et al. (2019), *Rapport Synopia, Développement du numérique en Afrique : pour un engagement coordonné de la France et de ses entreprises*.

MINISTERE IVOIRIEN DE L'ECONOMIE NUMERIQUE ET DE LA POSTE (2016), *le magazine d'information de l'économie numérique*, n° 00.

MORISSET-FENERY Mathilde et al. (2003-2004), *Portée et limites du déterminisme technologique*|| http://dea128fc.free.fr/CoursA/A2ManagementChangement&TIC/expo/matilde/DEA128FC_d%E9terminisme_technologique.pdf

OCDE (2002), « L'économie du savoir et les opportunités du numérique », in *Revue de l'OCDE sur le développement*, p. 181 à 197 sur <https://www.cairn.info/revue-de-l-ocde-sur-le-developpement-2002-1-page-181.htm>.

VENDRAMIN Patricia et VALENDUC Gérard (2005), « Technologie et société, destins croisés », in *La lettre EMERIT*, Namur, G. Valenduc éditeur, p. 1-8.

PROCESSUS D'IDENTIFICATION ET DE PRISE EN COMPTE DES BESOINS DES POPULATIONS DANS LES COLLECTIVITES TERRITORIALES IVOIRIENNES : CAS DE LA COMMUNE DE BOUAKE

Jean-Arsène Paumahoulou GUIRIOBE
Enseignant-chercheur
Département d'Anthropologie et de Sociologie
Université Alassane Ouattara de Bouaké
pamlaud2012@yahoo.fr

RESUME : Cette étude cherche à analyser, à travers le cas de la commune de Bouaké, le processus d'identification et de prise en compte des besoins des populations dans les collectivités territoriales ivoiriennes afin de déceler certaines causes de l'inadéquation entre les projets de développement conçus et réalisés par les municipalités et les préférences des populations. Pour pouvoir atteindre cet objectif, 45 personnes ressources, sélectionnées selon la technique d'échantillonnage à choix raisonné, ont été interrogées à l'aide d'entretiens semi-directifs individuels. A la suite de ces entretiens, il apparaît que le processus d'identification des besoins des populations utilisé par la municipalité de Bouaké pour pouvoir identifier les besoins collectifs de ses citoyens afin de les prendre en compte dans la conception et la réalisation des projets de développement local n'implique pas les populations bénéficiaires des projets. Ce sont en effet les élus locaux et plus particulièrement le maire et ses adjoints qui constituent les seuls et véritables acteurs de ce processus. Cette non implication avérée des populations demeure à ce jour l'une des causes majeures de l'inadéquation entre les projets de développement local conçus et réalisés par la municipalité de Bouaké et les aspirations des populations.

Mots clés : Identification, prise en compte, besoins, populations, collectivités territoriales

ABSTRACT: This study seeks to analyze, through the case of the commune of Bouaké, the process of identifying and taking into account the needs of the populations in the Ivorian territorial communities in order to detect some causes of the mismatch between the development projects conceived and realized by the municipalities and the preferences of the populations. To achieve this objective, 45 resource persons, selected according to the reasoned choice sampling technique, were interviewed using individual semi-structured interviews. Following these interviews, it appears that the process of identification of the needs of the populations used by the municipality of Bouaké to be able to identify the collective needs of its citizens in order to take them into account in the design and the realization of the projects of development local does not imply the beneficiary populations of the projects. It is indeed the local elected officials and more particularly the mayor and his deputies who constitute the only real actors of this process. This proven non-involvement of the populations remains to this day one of the major causes of the inadequacy between the local development projects conceived and realized by the municipality of Bouaké and the aspirations of the populations.

Key words: Identification, taking into account, needs, populations, local authorities

INTRODUCTION

Un besoin est un sentiment de privation, de manque, parallèle à la notion de désir, que l'individu cherche à faire disparaître par la consommation d'un bien. C'est une demande exprimée ou latente, d'ordre individuel ou collectif qui se réfère à une condition minimale à atteindre. Il se traduit par la capacité à atteindre une condition ou à réaliser une tâche selon un seuil de satisfaction minimal requis (J. Chouinard, 2006, p. 2). Pour cette étude, les besoins d'une population sont donc perçus comme un sentiment de privation, de manque ou une demande exprimée ou latente d'ordre collectif. L'identification de ces besoins constitue un processus permettant de recueillir des données destinées à les estimer (A. O'Connor, 1999, p. 3). Dans un environnement décentralisé en effet, ce processus est du ressort des collectivités territoriales car les projets et activités de développement conçus et réalisés par celles-ci doivent être l'émanation des besoins réels de la population concernée ou bénéficiaire. On estime qu'étant le niveau de gouvernance publique le plus proche des citoyens, les collectivités locales sont donc le cadre par excellence de l'identification et de la prise en compte des aspirations ou besoins de ces derniers dans le processus de conception et de réalisation des projets de développement local (CGLU et Cities Alliance, 2013, p. 14).

Dans un tel contexte, la recrudescence des politiques de décentralisation traduit un changement d'échelle dans l'élaboration des politiques de développement. L'objectif étant de montrer que des voies nouvelles de développement sont possibles. Ces voies nouvelles sont désormais aux mains des collectivités territoriales qui doivent faire appel à la responsabilisation et à la participation des populations (S. Diao, 2004, p. 8). Cette participation, qui se fait souvent directement ou indirectement, exprime la mesure selon laquelle les autorités locales prennent en compte les avis et les préoccupations de la société civile en dehors des périodes électorales (CGLU Afrique et Cities Alliance, Idem). Elle inclut divers processus de consultation dont les mécanismes doivent être formalisés pour qu'ils soient efficaces : la possibilité pour les citoyens de présenter des pétitions, l'organisation de référendum d'initiative citoyenne, la pratique du budget participatif, l'expression des avis des citoyens à travers les enquêtes de satisfaction sur les différents sujets qui les intéressent, etc. (CGLU Afrique et Cities Alliance, op. cit: p.15). Cela permet à la collectivité locale de concevoir et de réaliser des projets de développement qui émanent des aspirations réelles de ses populations car un véritable projet de développement local doit être l'émanation réelle des besoins des populations bénéficiaires. Cependant, l'on constate que, dans les communes ivoiriennes et plus particulièrement à Bouaké, les projets de développement local conçus et

réalisés par les municipalités ne cadrent pas avec les besoins des concernés (J-A. P. Guiriobé, 2015, p. 35). En effet, ces municipalités n'arrivent pas à fournir des services répondant aux besoins de leurs populations. Autrement dit, les politiques poursuivies et les projets de développement réalisés par ces instances locales ne répondent pas aux préférences des populations (O. Boizo, 1994, p. 417). Mais alors, pourquoi les municipalités ivoiriennes ne parviennent-elles pas à concevoir et à réaliser des projets de développement répondant aux besoins de leurs populations ? Comment procèdent-elles à l'identification et à la prise en compte des besoins de leurs populations ? Et, quel est l'impact de ce processus d'identification et de prise en compte des besoins des populations sur la politique de décentralisation dans ce pays ?

L'objectif général visé par ces différentes interrogations est d'analyser, à travers le cas précis de la commune de Bouaké, les causes efficientes de l'inadéquation entre les projets de développement local conçus et réalisés par les collectivités territoriales ivoiriennes et les besoins réels des populations. De façon spécifique, cette étude vise d'une part à décrire le processus d'identification et de prise en compte des besoins des populations dans les collectivités territoriales ivoiriennes et d'autre part à identifier les acteurs de ce processus et à montrer son impact sur la politique de décentralisation et de développement local dans ce pays.

1. APPROCHE METHODOLOGIQUE

1-1. Cadre de la recherche

La commune de Bouaké, choisie comme champ d'investigation, est située au centre de la Côte d'Ivoire à environ trois cents kilomètres d'Abidjan, la capitale économique du pays et à une centaine de kilomètres de Yamoussoukro, la capitale politique. Ce choix découle de deux principales raisons. La première raison vient du fait que Bouaké est la plus grande et la plus importante commune de l'intérieur du pays avec 30 localités (quartiers et villages). La seconde et la plus importante raison se justifie par le fait que la municipalité de Bouaké a accueilli, en 2015, un projet d'élaboration de budget participatif. Celui-ci a été mise en œuvre dans le cadre du projet d'appui au renforcement de la gouvernance locale en Côte d'Ivoire. Intitulé « Renforcement des capacités des leaders d'opinions et d'animations des fora communautaires par la promotion du budget participatif dans la commune de Bouaké », ce projet a été financé par l'Union européenne. Il a pour objectif de contribuer à l'amélioration de la bonne gouvernance locale à travers la promotion du budget participatif et l'émergence

d'une culture de participation citoyenne. A cette occasion, un comité de suivi à la base (CSB) piloté par deux délégués a été installé dans chaque localité.

1-2. Population cible et technique d'échantillonnage

Il faut noter qu'en Côte d'Ivoire, les municipalités n'ont pas de relations directes avec l'ensemble des populations, mais des rapports indirects qui passent par l'intermédiaire des représentants des communautés de base et de la société civile locale. C'est la raison pour laquelle cette recherche a été circonscrite autour de ces derniers ainsi que des fonctionnaires de l'Etat détachés auprès de cette municipalité et des agents et élus locaux. Un total de 45 personnes ressources, sélectionnées dans cette commune à l'aide de la technique d'échantillonnage à choix raisonné, a donc constitué l'échantillon de cette étude. Elles sont réparties comme suit : 30 représentants des populations, 05 fonctionnaires de l'Etat détachés auprès de la municipalité de Bouaké et 10 agents et élus locaux.

S'agissant particulièrement des représentants des populations, l'on a 10 responsables des organisations de la société civile locale, 10 délégués de comités de suivi à la base (CSB) et 10 chefs notables. Ces acteurs ont été choisis dans 10 localités en raison de trois par localité, c'est-à-dire un responsable d'organisation de la société civile locale, un délégué de CSB et un chef notable. Ce sont donc 10 localités qui ont été prises en compte sur les 30 que regroupe la commune de Bouaké avec une fréquence d'une localité sur trois, soit le 1/3 du total.

1-3. Technique d'enquête et méthodes d'analyse des données

La technique d'entretiens semi-directifs individuels approfondis a été utilisée pour interroger les acteurs identifiés. Les entretiens se sont déroulés pendant une semaine dans le mois de mars 2019 et ont porté sur des thèmes tels que le processus d'identification des besoins de la population et celui de leur prise en compte, les acteurs de ce processus et son impact sur la politique de décentralisation et de développement local. A la suite de ces entretiens, les données collectées ont été, compte tenu du nombre d'enquêtés, traitées manuellement. Et, les informations obtenues nous ont permis de procéder à une analyse objective du processus d'identification et de prise en compte des besoins des populations dans la commune de Bouaké.

Cette analyse a été faite à la lumière des théories de la décentralisation, du développement local et du partenariat. Selon la théorie de la décentralisation, pour amorcer un développement local et participatif, il faut accorder un certain pouvoir à des collectivités locales reconnues par la constitution ou par la loi (O. C. Berepa, 2012, p. 9). Etant le niveau de gouvernance

publique le plus proche des citoyens, les collectivités locales sont donc le cadre par excellence de l'identification et de la prise en compte de leurs besoins dans le but de concevoir et de réaliser des projets de développement local répondant à ces besoins. Sur le plan théorique, ce développement local est perçu comme une stratégie qui vise, par des mécanismes de partenariat, à créer un environnement propice aux initiatives locales afin d'accroître la capacité des collectivités territoriales (B. Vachon, 1993, p.17). Ce partenariat implique, à travers le processus de l'identification des besoins, la participation des populations bénéficiaires des projets de développement car la théorie du partenariat considère le partenariat comme l'apport de contributions mutuelles différentes (financement, personnel, idées...) permettant de réaliser un projet commun (D. Lahary, 2007, p. 8).

Ces approches théoriques nous permettent donc d'élucider, à travers l'analyse du processus d'identification et de prise en compte des besoins de la population, la question de l'inadéquation entre les projets de développement local conçus et réalisés par les municipalités ivoiriennes et les besoins réels des populations.

2. RESULTATS DE LA RECHERCHE

Les résultats de cette recherche sont répartis en trois principales parties : d'abord l'on procède à la description du processus d'identification et de prise en compte des besoins de la population, ensuite nous identifions les différents acteurs de ce processus et, enfin nous montrons son impact sur la politique de décentralisation et de développement local.

2-1. Le processus d'identification et de prise en compte des besoins de la population

L'identification et la prise en compte des besoins de la population est un processus qui s'effectue, au niveau local, par les collectivités territoriales dans le cadre de la conception et de la réalisation des projets de développement, d'une prise de décision ou de toute autre action publique. Ce processus, ne concernant que les besoins collectifs, s'effectue en trois étapes que sont l'identification des besoins, leur analyse et l'identification des solutions. En effet, les collectivités locales doivent d'abord repérer voire identifier les besoins dans les différents domaines de la vie de telle ou telle catégorie de public ou de populations, ensuite les analyser et, enfin identifier les réponses ou solutions existantes au niveau local et national. Après ces trois premières étapes, les collectivités territoriales doivent voir si certaines parties de la population en question ne trouvent pas de réponses afin de tenter d'identifier ce qui fait obstacle à l'utilisation des solutions existantes et envisager les leviers qui pourraient être activés afin de faciliter l'accès de ces populations aux réponses existantes (M. Fourdrignier,

2016, p. 10). Praticué avec la participation effective des populations à toutes les étapes, ce processus peut, sans nul doute, favoriser une certaine correspondance entre les projets de développement local et les besoins des citoyens.

Dans le cas précis de la municipalité de Bouaké, l'identification et la prise en compte des besoins de la population sont perçues, selon un adjoint au maire, comme « *un ensemble de mécanismes d'intervention collective qui permettent aux autorités locales d'associer les populations à la reconnaissance et à la prise en compte de leurs besoins prioritaires dans le cadre de l'élaboration du programme triennal* ». Pour un autre, « *le programme triennal est un programme de développement et de gestion de la commune, basé sur trois ans, qui permet au maire de sélectionner les priorités des populations et de les traduire en projets de développement*. Pour mener à bien cette tâche, ajoute-t-il, « *nous avons travaillé en 2015 avec la plateforme de la société civile dirigée par Mr Doumbia dans le cadre de l'élaboration du budget participatif* ».

L'élaboration du budget participatif a été en effet mise en œuvre dans le cadre du projet d'appui au renforcement de la gouvernance locale en Côte d'Ivoire. Ce projet est intitulé « Renforcement des capacités des leaders d'opinions et d'animations des fora communautaires par la promotion du budget participatif dans la commune de Bouaké » et financé en 2015 par l'Union européenne. Il a pour objectif de contribuer à l'amélioration de la bonne gouvernance locale à travers la promotion du budget participatif et l'émergence d'une culture de participation citoyenne. Ce projet s'est déroulé en plusieurs phases. Les agents de la plateforme de la société civile pour la paix et la démocratie (PSCPD), créée le 24 février 2006 à Bouaké, ont d'abord sillonné tous les quartiers et villages de la commune de Bouaké afin de sensibiliser les populations et installer, par la même occasion, les comités de suivi de base (CSB) et leurs délégués. Au total, trente (30) quartiers et villages ont vu leurs délégués de comités de suivi de base (CSB) être installés. Ensuite, la PSCPD a organisé les fora communautaires dans tous les quartiers pour recenser directement les projets des populations dans les quartiers. A la suite de ces fora communautaires, cent cinquante (150) projets prioritaires ont été présentés par les communautés. Après le diagnostic local, chaque quartier et chaque village a choisi deux délégués composés d'une femme et d'un homme afin de les représenter au forum des délégués chargés de faire la synthèse de toutes les propositions pour la commune de Bouaké. A la suite de cette seconde phase, la PSCPD organise le forum des délégués. Ce forum s'est tenu le 16 juin 2015 dans la salle de mariage de la mairie de Bouaké, en présence des autorités municipales et des délégués des quartiers et villages. Au cours de ce forum, tous les délégués ont passé en revue les différents projets afin de retenir ceux qui

semblent être pertinents et élire par la même occasion le délégué principal et ses adjoints pour les représenter au forum communal qui est la dernière phase de ce processus. Le forum communal a été l'étape au cours de laquelle le délégué principal et ses adjoints ont rencontré les autorités municipales pour un débat d'interface à propos des projets retenus afin d'intégrer ceux-ci dans le projet de budget de la commune. Ce forum a eu lieu le 28 juin 2015 dans la salle de mariage de la mairie en présence des autorités municipales et administratives de la ville de Bouaké, des chefs coutumiers, des chefs religieux et des leaders communautaires. Lors de ce forum, les délégués ont présenté dix (10) projets qui ont été tous retenus. Au cours de ce processus, les populations ont été associées à toutes les étapes. Et, ce sont les projets qu'elles ont proposés qui ont été retenus. Mais, aucun de ces projets n'a connu un début de réalisation, ils ont été tous mis aux oubliettes. C'est ce que soulignent le délégué de Dar es Salam et le coordonnateur adjoint de la PSCPD, à travers les propos suivants « *les populations nous interpellent à chaque moment en ces termes : « quand est ce que les projets seront réalisés ? Et, nous sommes obligés de leur dire de patienter »* (Délégué de Dar-es-Salam, un quartier de la commune de Bouaké) ; « *les populations et les délégués nous reprochent le fait d'avoir abusé de leur confiance et de toute leur sincérité* » (Coordonnateur adjoint de la PSCPD).

En effet, devant les officiels présents au forum communal, les autorités locales ont accepté et approuvé l'intégration des projets retenus dans le programme triennal. Mais, cette approbation n'a pas été suivie d'actes concrets car les autorités locales ont préféré leur processus habituel, c'est-à-dire classique dans lequel elles se substituent aux populations en identifiant elles-mêmes les besoins de ces dernières à leur place. Autrement dit, les autorités locales, au lieu de s'appuyer sur les 10 projets identifiés et retenus par les populations, ont préféré les projets de développement conçus par leurs propres soins. Les populations bénéficiaires de ces projets sont purement et simplement écartées de toutes les étapes qui mènent à leur réalisation. Cette pratique a été confirmée par les propos de plusieurs agents de l'Etat détachés auprès de la municipalité : « *Dans la commune de Bouaké, tout comme partout ailleurs dans le pays, après les élections municipales, les populations restent totalement à l'écart de la gestion des affaires communales* » (Directeur des ressources humaines de la mairie) ; « *Dans la réalité, l'on ne peut pas vraiment parler de participation des populations aux différentes prises de décision les concernant car les élus locaux ne leur donnent pas cette occasion* » (Secrétaire général de la mairie) ; « *Les populations de cette commune ne sont associées à la vie communale que lors des élections locales, passée cette période, elles sont*

complètement écartées de toute prise de décision les concernant » (Directeur des services financiers de la mairie).

Les représentants des populations interrogés vont dans le même sens que les agents de l'Etat en disant ceci : *« Dans la commune, ce sont les maires qui décident en effet de tout sans même consulter les populations concernées »* (Coordonnateur de la PSCPD) ; *« Dans les faits, les élus locaux restent dans leurs bureaux pour concevoir et planifier des projets de développement sans même nous consulter. Récemment, le maire a fait construire un barrage près du village alors que nous avons réellement besoin d'une maternité »* (Chef notable à Tchèlèkro, un village de la commune de Bouaké) ; *« les élus locaux conçoivent et réalisent des projets de développement sur la base de leur propre programme et surtout des besoins qu'ils voient et entendent »* (Présidente d'une association féminine).

Au regard de ce qui précède, l'on dira que ces entretiens mettent en relief un processus d'identification et de prise en compte des besoins des populations qui ne tient pas compte des critères essentiels d'une approche développementaliste par le bas, c'est-à-dire d'une politique de développement local mise en œuvre dans une planification décentralisée. Les populations qui doivent bénéficier des projets ne sont pas en fait associées au processus d'identification des besoins collectifs qui sont à l'origine de ces projets. Or, l'une des caractéristiques majeures ou importantes d'un processus d'identification et de prise en compte des besoins des populations est, sans nul doute, la participation des populations concernées. Cela n'est vraisemblablement pas le cas dans la commune de Bouaké où la population est écartée de la gestion communale. Dans ce cas, quels sont donc les acteurs de ce processus ?

2-2. Les acteurs du processus d'identification et de prise en compte des besoins des populations dans la commune de Bouaké

Officiellement, il a été affirmé que les acteurs du processus d'identification et de prise en compte des besoins des populations dans la commune de Bouaké sont les représentants des communautés de base et les conseillers municipaux, en ce qui concerne l'identification. La prise en compte se décide au niveau du bureau de la municipalité composée du maire et de ses adjoints et l'approbation revient au conseil municipal lors de ses sessions. C'est ce que soulignent unanimement les agents et élus locaux interrogés : *« Ce sont les conseillers municipaux et les représentants des populations qui sont chargés d'identifier les besoins collectifs des citoyens de leur localité qu'ils font ensuite remonter au cabinet du maire pour la décision de prise en compte. Après cette étape, le cabinet soumet les décisions prises à l'approbation du conseil municipal avant la phase d'exécution »* (Adjoint au maire) ; *« Nous,*

les conseillers municipaux, sommes chargés de répertorier les besoins de la population dans nos différentes localités d'habitation que nous faisons remonter au maire. Et, c'est la raison pour laquelle l'on nomme au moins un conseiller municipal par localité car nous représentons les yeux et les oreilles du maire auprès de la population. Pour accomplir véritablement cette tâche, nous travaillons en collaboration avec les différents chefs de communautés » (Conseiller municipal).

Ces propos ont été démentis par les populations qui ne se reconnaissent guère comme acteurs d'un tel processus. Pour ces dernières, *« ce sont les élus locaux, c'est-à-dire le maire et ses adjoints qui sont les seuls acteurs de ce processus car ce sont eux qui prennent toutes les décisions importantes concernant la vie et les affaires de la commune » (Chef notable) ; « C'est le maire qui est au centre de tout ce qui se passe dans la gestion des affaires de la commune. Il est en effet au début et à la fin de tout projet communal, à ce titre, il constitue la pièce maîtresse de l'édifice communal » (Président de jeunesse) ; « Les véritables ouvriers de toute cette entreprise d'identification et de prise en compte des besoins des populations sont le maire et ses adjoints, mais pour se dédouaner face aux critiques, ils disent qu'ils associent les populations alors que c'est faux. S'ils nous associent vraiment à ce processus comme ils le prétendent, pourquoi n'arrivent-ils donc pas à satisfaire nos réels besoins ? » (Responsable de la société civile locale) ; « Je connais bien ce milieu car j'ai été fonctionnaire détaché auprès des municipalités pendant longtemps lorsque j'étais encore en service. Dans ce milieu, les maires et leurs adjoints se substituent très souvent aux citoyens. Ils réfléchissent, identifient et conçoivent les projets à la place des populations bénéficiaires. Et, c'est le même scénario qui est malheureusement constaté ici » (Chef de village). Les agents de l'Etat détachés auprès de la municipalité de Bouaké partagent le point de vue de la population. Pour eux, ce sont les maires et leurs adjoints qui décident de tout, comme le précisent ces termes, *« C'est le maire et ses adjoints qui sont en fait les pièces maîtresses de tout ce qui se fait dans la vie et dans les affaires de la commune et c'est la même situation qui prévaut un peu partout dans les autres communes du pays » (Secrétaire général de la mairie) ; « C'est le maire qui a tout le pouvoir et il ne le partage avec personne, pas même la population. A ce titre, toute décision engageant la vie de la commune émane de lui et lui seul. En réalité, ses adjoints prennent simplement acte des situations et le conseil municipal ne fait qu'approuver avec des applaudissements » (Directeur des Ressources Humaines) ; « Tout se décide au niveau du maire et de ses adjoints qui n'ont pas l'habitude de consulter et même d'écouter la population avant et après une prise de décision » (Directeur de la promotion sociale et humaine) ; « En réalité, les maires et leurs adjoints sont les seuls comptables de ces projets qui ne**

correspondent pas vraiment aux besoins des populations car ils ne les consultent pas avant toute chose » (Directeur des services financiers).

Partant de ces faits, l'on retiendra ici que ce sont les élus locaux et plus particulièrement le maire et ses adjoints qui constituent les seuls et véritables acteurs du processus d'identification et de prise en compte des besoins des populations. Et, c'est sur la base des besoins identifiés et pris en compte à partir d'un processus que seuls les élus locaux sont les acteurs que des projets de développement local sont conçus et réalisés par la municipalité de Bouaké. Quel peut être donc l'impact de telles pratiques sur la politique de décentralisation et de développement local ?

2-3. L'impact sur la politique de décentralisation et de développement local

Il faut noter que dans un pays, la politique de décentralisation est mise en œuvre pour la population et avec la population. Cette caractéristique majeure de la décentralisation n'est pas encore valable dans la commune de Bouaké car, comme le souligne si bien le secrétaire général de la mairie, *« la gestion de la vie et des affaires communales se fait jusqu'à ce jour sans la participation de la population pour laquelle la politique de décentralisation a été engagée »*. Pour le directeur de la promotion humaine et sociale, *« les collectivités locales constituent des entités administratives ou étatiques sensées être proches de la population afin de mieux satisfaire leurs réels besoins, ce qui n'est, pour le moment, pas le cas de la municipalité de Bouaké car l'on constate, au niveau de son fonctionnement et de ses activités, une certaine survivance des pratiques centralisatrices qui ont poussé à la décentralisation »*.

Quant au directeur des ressources humaines, il reste dans ce même ordre d'idées en affirmant ceci : *« La politique de décentralisation en Côte d'Ivoire est simplement d'ordre électoral et donc politique car c'est seulement pendant les périodes électorales que les populations la vivent effectivement. Hormis ces périodes, le pouvoir local reste fortement concentré entre les mains des autorités locales qui refusent de le partager avec les populations »*. Selon un responsable de la société civile locale, *« la non implication avérée des populations au processus d'identification et de prise en compte de leurs propres besoins demeure aujourd'hui l'une des faiblesses majeures de la politique de décentralisation en Côte d'Ivoire »*. D'après un autre responsable, *« cette non implication des populations dénature et décrédibilise considérablement la politique de décentralisation en Côte d'Ivoire. Une telle situation ne peut pas, comme nous le constatons aujourd'hui, permettre d'atteindre les objectifs ultimes poursuivis à travers la mise en œuvre de la décentralisation »*. Afin d'identifier ces objectifs, ce responsable ajoute ceci en guise de conclusion à son

intervention : *« il faut entendre par objectifs ultimes de la décentralisation, les objectifs sociaux que sont l'amélioration de la qualité de vie, la promotion humaine, la lutte contre la pauvreté et l'offre aux populations concernées, l'opportunité de prendre réellement en main leur propre développement afin de l'accélérer »*. Or, selon un chef notable, *« l'on ne peut pas prétendre donner l'opportunité à une population de prendre véritablement en main son propre développement si on ne l'associe pas aux différentes démarches qui doivent aboutir à ce développement »*.

En parlant de développement, l'actuel processus d'identification et de prise en compte des besoins de la population de la commune de Bouaké ne peut, comme le souligne une présidente d'association féminine, *« avoir qu'un impact négatif sur la politique de développement local menée par la municipalité car, écarter les populations bénéficiaires d'un projet de développement du processus qui aboutit à la réalisation de ce projet, ne peut qu'engendrer une certaine inadéquation entre les aspirations de ces populations et le projet réalisé. Ainsi, ce projet est voué, bien avant même sa réalisation, à un abandon ou à un rejet systématique de la part des populations »*. En effet, cette manière de faire ou d'agir ne peut donner que des résultats négatifs, comme le témoignent les propos tenus respectivement par un chef religieux et le président adjoint de la jeunesse communale, *« L'on ne peut pas vraiment parler de développement local si la population ne se reconnaît pas en ce qui se fait pour elle »* ; *« Les projets de développement conçus et réalisés par la plupart des communes actuelles, ne peuvent pas avoir un impact réel sur la politique de développement local car les populations bénéficiaires des projets sont écartées du processus d'identification des besoins socioéconomiques qui sont à l'origine de la conception et de la réalisation de ces projets. Dans ce cas précis ils ne peuvent pas améliorer véritablement leur vécu quotidien, or, c'est cette amélioration que recherche exactement la politique de décentralisation voulue et menée par le gouvernement »*. Et, c'est la satisfaction de ces besoins socioéconomiques qui constituent, d'après le secrétaire général de la mairie, *« l'objectif ultime de toute politique de décentralisation »*. En guise de conclusion à son intervention, il énumère, à travers des termes bien précis, les besoins qui constituent, selon ses propos, les objectifs socioéconomiques, c'est-à-dire les objectifs ultimes de toute politique de décentralisation : *« Comme objectifs socioéconomiques, nous avons l'amélioration de la qualité de vie, la promotion humaine, la lutte contre la pauvreté et l'offre aux populations concernées l'opportunité de prendre réellement en main leur propre développement afin de l'accélérer. Jusqu'à ce jour, l'on peut dire que ces objectifs sont loin d'être atteints à cause de la survivance de multiples pratiques centralisatrices très négatives au niveau local »*. Dans ce même ordre d'idées, le directeur des

ressources humaines donne un aperçu de ces pratiques centralisatrices en affirmant ceci : « *La non implication des citoyens à la gestion des affaires communales et le refus de partager le pouvoir local avec ces derniers constituent à ce jour l'une des sources majeures de la débâcle de la politique de décentralisation en Côte d'Ivoire* ».

A la suite de ces entretiens, l'on retiendra que la non implication des populations à l'identification de leurs besoins collectifs, sur la base desquels les projets de développement doivent être conçus, a un réel impact négatif sur la politique de décentralisation et de développement local. Cette non implication des populations entraîne d'une part l'inadéquation entre les projets de développement local conçus et réalisés par la municipalité de Bouaké et les aspirations des populations et, d'autre part dénature et discrédite en effet la politique de décentralisation car elle ne lui permet pas d'atteindre ses objectifs socioéconomiques. Quels peuvent donc être les constats qui se dégagent de ces faits ?

3. ANALYSE ET DISCUSSION

Le processus d'identification des besoins des populations utilisé par la municipalité de Bouaké pour pouvoir identifier les besoins collectifs de ses citoyens afin de les prendre en compte dans la conception et la réalisation des projets de développement local n'implique pas les populations bénéficiaires des projets. Ce sont en effet les élus locaux et plus particulièrement le maire et ses adjoints qui constituent les seuls et véritables acteurs de ce processus. Cette non implication avérée des populations demeure à ce jour l'une des causes majeures de l'inadéquation entre les projets de développement local conçus et réalisés par la municipalité de Bouaké et les aspirations des populations. Elle discrédite et décrédibilise aussi la politique de décentralisation car elle ne lui permet pas d'atteindre ses objectifs socioéconomiques.

3-1. Analyse

Avec une approche de développement participatif mise en œuvre dans une planification décentralisée, les populations bénéficiaires des projets de développement doivent être au début et à la fin de tout projet afin que celui-ci puisse correspondre à leurs besoins collectifs. En effet, à l'origine d'un projet de développement, dans le cadre d'une démarche de développement participatif mise en œuvre dans un environnement décentralisé, doit se trouver un ou des besoin (s) collectif (s) de la population bénéficiaire du projet en question. Pour être connus et analysés ou évalués afin d'être pris en compte, ces besoins doivent faire l'objet d'une identification auprès des populations. Cette identification, dans ce contexte, désigne le

fait de recueillir des informations ou des données sur les opinions, les comportements et les préférences du groupe concerné. La raison d'être et l'objectif d'une identification des besoins expliquent pourquoi cette identification est effectuée et comment les résultats seront utilisés (A. O'Connor, op. cit.). L'objectif de l'identification des besoins collectifs d'une population, dans le cadre de la décentralisation et du développement participatif, peut-être la prise en compte de ces besoins dans la conception et la réalisation des projets de développement dimensionnés aux préférences de la population bénéficiaire ou la prise de décisions concernant cette population. Dans un environnement décentralisé, cette identification doit se faire auprès de la frange de populations concernées et est organisée et conduite par les collectivités locales auxquelles il a été accordé un certain nombre de pouvoirs et reconnues par la constitution ou la loi (O. C. Berepa, op. cit.). Etant le niveau de gouvernance publique le plus proche des citoyens, les collectivités locales sont donc le cadre par excellence de l'identification et de la prise en compte des besoins des populations dans le but exact de concevoir et de réaliser des projets de développement répondant à ces besoins.

Dans le cas précis de la commune de Bouaké, les populations ne sont pas associées à l'identification de leurs besoins encore moins à leur prise en compte. Ce qui entraîne, à leur niveau, le sentiment de ne pas se reconnaître dans la plupart des projets de développement local conçus et réalisés par la municipalité. En effet, le processus de conception et de réalisation de ces projets de développement est un processus issu de la survivance des pratiques centralisatrices de l'Etat central, au niveau local (J. A. P. Guiriobé, 2012, p. 315). Il semble avoir emprunté les voies ou les principes des projets de développement par le haut, tout en étant un processus qui concerne des projets de développement local ou développement par le bas. Pourtant, les principes théoriques du développement local ou développement par le bas sont contraires aux principes théoriques du développement par le haut (B. Vachon op.cit.). Le développement local est en fait entendu comme un processus qui vise à mobiliser les énergies de tous les acteurs locaux en vue de la promotion économique, sociale et culturelle sur un territoire ou portion d'un Etat (J. Mengin, 1989, p. 34). C'est aussi une stratégie visant, par des mécanismes de partenariat entre les différents acteurs locaux, à créer un environnement propice aux initiatives locales afin d'accroître la capacité des collectivités territoriales (B. Vachon, Idem). Toutes ces définitions privilégient une approche du développement centrée sur le partenariat qui doit être considéré ici comme un apport de contributions mutuelles de différents acteurs locaux, dont les populations (D. Lahary, op. cit.). La revalorisation de l'échelon local ou l'implication des acteurs locaux, c'est-à-dire ceux qui doivent vivre la décision ou bénéficier du projet, semble donc être le point de rupture par

rapport aux expériences du développement par le haut (S. Diao, 2004, p. 45). C'est une approche développementaliste qui met en exergue, à travers un processus bien précis, un certain nombre d'acteurs locaux clés dont les autorités locales et les populations. Chaque acteur a des rôles bien délimités à jouer (NDI., 2010, p. 22). Ces rôles peuvent, contre toute attente, biaiser le processus s'ils ne sont pas exécutés. C'est précisément le cas dans la commune Bouaké où les populations, auprès desquelles doit se faire l'identification des besoins, sont écartées du processus. Seules les autorités locales sont présentes à toutes les étapes, en jouant la partition des populations. Le maire plus particulièrement joue un rôle très actif à ce niveau. Il est la pièce maîtresse et sert de figure emblématique. Celui-ci constitue surtout et d'abord l'intégrateur des affaires communales, en disposant d'un quasi-monopole de la coordination et de l'impulsion. Il représente également la source suprême de la légitimité et de la répartition des tâches, en formant l'épicentre de la politique et des politiques (J.-C. Thoenig, 1996, p. 18). Dans la forme, ce dernier s'entoure de représentants de populations et de conseillers municipaux pour donner l'impression qu'il associe d'avantage des groupes tiers, sinon l'ensemble de la population à cette démarche. Pourtant, dans la pratique il n'écoute que ceux qui sont inconditionnellement acquis à sa cause ou presque personne, car collégialiser la gestion municipale et impliquer véritablement la population dans les affaires communales ne lui paraît pas comme une urgence à satisfaire (J.-C. Thoenig, Idem). Dans la commune de Bouaké, tout se déroule comme si la réflexion interne sur l'appropriation des mécanismes de la participation collective à un projet de développement local était encore au stade zéro (F. Akindès, 2002, p. 15). Ces agissements ou manières de procéder ne peuvent engendrer que des résultats négatifs qui affaiblissent la capacité d'action de la municipalité en matière de développement local.

En réalisant en effet des projets de développement local qui ne répondent pas véritablement aux aspirations des populations concernées ou qui ne sont pas dimensionnés aux besoins réels de ces dernières, la municipalité de Bouaké est en train de passer à côté de son ultime objectif, c'est-à-dire l'amélioration du vécu quotidien de ses administrés, à travers l'accélération de la politique de développement local sur son territoire.

3-2. Discussion

L'identification des besoins d'une population a fait l'objet de plusieurs études. La seule différence entre ces études est l'objectif visé par la procédure d'identification. Ainsi, dans une précédente étude, l'on a évalué le processus d'identification et de conception des projets de développement local dans les communes d'Alépé, Bouaké et Bonoua. Dans ces municipalités,

l'identification et la conception des différents projets de développement local sont faites sans la participation ou l'implication réelle des populations bénéficiaires. Il s'agit ici du processus qui permet d'identifier et de concevoir des projets de développement local (J.-A. P. Guiriobé, 2015, p. 40). Le processus d'identification et de conception des projets de développement local et le processus d'identification et de prise en compte des besoins des populations sont, dans un contexte décentralisé, différents mais complémentaires car c'est à partir des besoins identifiés que l'on procède à l'identification et à la conception des projets de développement.

L'identification des besoins d'une population peut se faire aussi pour des raisons humanitaires. Cela a été le cas dans deux différentes régions de l'Afrique subsaharienne que sont la région du Lac, située à la frontière avec le Niger, le Nigeria et le Cameroun et les provinces du Kasai en République Démocratique du Congo. Dans la première région ci-dessus citée, à savoir la région du lac entre le Niger, le Nigéria et le Cameroun, un certain nombre d'acteurs humanitaires se sont déployés afin d'apporter une assistance aux populations déplacées mais, le caractère dynamique des déplacements due à la poursuite des attaques dépasse la capacité des acteurs à répondre aux besoins croissants. De plus, le problème sécuritaire réduit l'accès aux populations déplacées vivant dans la zone de Daboua et Liwa. Ainsi, afin de mieux appréhender la situation des besoins humanitaires et identifier un modèle d'intervention pour compléter la réponse déjà existante, ACF, CARE, COOPI et IRC ont organisé une évaluation conjointe des besoins des populations déplacées dans la zone de Bol et Bagasola. Cette évaluation a été conduite du 28 septembre au 9 octobre 2015 avec les objectifs suivants :

- mieux comprendre les besoins humanitaires des populations déplacées dans la région et la réponse des acteurs humanitaires déjà présents
- déterminer les secteurs dans lesquels les ONG ACF, CARE, COOPI et IRC peuvent intervenir avec une valeur ajoutée à la réponse actuelle pour améliorer l'impact
- comprendre et analyser les défis sécuritaires et logistiques
- réfléchir à un mode d'intervention approprié (ACF, CARE et al, 2015, p. 6).

Au niveau de la seconde région, c'est-à-dire la région du Kasai en RDC, près de 1,2 million de personnes étaient en besoin d'aide humanitaire en 2016 à la suite des violences perpétrées par la milice locale Kamwina Nsapu. Sur l'ensemble des personnes dans le besoin, 731 000 sont ciblées par cette stratégie en majorité des femmes et des mineurs. Suite aux informations qui précèdent, CARE International a mobilisé les ressources financières à partir de ses bureaux internationaux pour la conduite d'une évaluation de besoin dans les deux territoires de la province du Kasai oriental affectés par la crise. L'évaluation est conduite à

travers des méthodes qualitatives et quantitatives auprès des hommes, femmes, filles et garçons, des personnes déplacées, retournées et famille hôtes dans 14 sites de trois zones de santé des territoires de Miabi et Kabeya Kamwanga. Il ressort de cette évaluation, des besoins importants non couverts dans tous les secteurs, pour les personnes déplacées et retournées. Il s'agit entre autres : besoins de la protection y compris la réponse aux violences sexuelle basées sur le genre, l'accès à la nourriture, l'accès à l'eau potable, l'accès aux abris, articles ménagers essentiels, santé et nutrition (CARE, 2017, p. 5).

A la différence de cette étude, les deux études ci-dessus mentionnées procèdent chacune, dans un but humanitaire, à une évaluation des besoins de populations victimes de conflits armés. Elles traitent donc de la question de l'évaluation des besoins de populations en situation d'aide humanitaire, ce qui n'est pas le cas de cette étude qui aborde plutôt la problématique de l'identification des besoins des populations, en rapport à un cadre développementaliste baignant dans un environnement décentralisé. Mais, au-delà de toute considération conceptuelle, il faut noter que l'identification et l'évaluation constituent deux différentes étapes complémentaires et importantes dans la procédure qui mène à la prise en compte des besoins d'une population. L'identification des besoins, qui se fait auprès des populations concernées, est la première étape suivie de l'évaluation qui en est la seconde.

CONCLUSION

Au terme de cette étude, dont l'objectif était d'analyser le processus d'identification et de prise en compte des besoins de la population de la commune de Bouaké, l'on dira que ce processus ne tient pas compte des critères essentiels d'une approche développementaliste par le bas, c'est-à-dire d'une politique de développement local mise en œuvre dans une planification décentralisée. Les populations qui doivent bénéficier des projets ne sont pas en fait associées au processus d'identification de leurs besoins. Or, l'une des caractéristiques majeures ou importantes d'un processus d'identification et de prise en compte des besoins des populations est, sans nul doute, la participation des populations concernées à l'identification de leurs propres besoins. Cela n'est vraisemblablement pas le cas dans la commune de Bouaké où les élus locaux et plus particulièrement le maire et ses adjoints constituent les seuls et véritables acteurs du processus d'identification et de prise en charge des besoins des populations. Et, c'est sur la base des besoins identifiés et pris en compte à partir d'un processus que seuls les élus locaux sont les acteurs que des projets de développement local sont conçus et réalisés par la municipalité. C'est un processus qui écarte donc, du début jusqu'à la fin, les populations concernées ou bénéficiaires des projets. Cette non implication

des populations, à l'identification de leurs propres besoins collectifs sur la base desquels les projets de développement local sont conçus et réalisés, a un réel impact négatif sur la politique de décentralisation et de développement local. Elle engendre d'une part une certaine inadéquation entre les projets de développement local conçus et réalisés par la municipalité de Bouaké et les aspirations des populations et, d'autre part dénature, discrédite et décrédibilise en effet la politique de décentralisation car elle ne lui permet pas d'atteindre ses objectifs socioéconomiques que sont l'amélioration de la qualité de vie, la promotion humaine, la lutte contre la pauvreté et l'offre aux populations l'opportunité de prendre réellement en main leur propre développement afin de l'accélérer. Une population ne peut prendre en main son propre développement afin de l'accélérer si et seulement si on lui donne l'occasion de participer à ce développement en étant véritablement associées aux différentes étapes qui requièrent son implication, sa contribution et son engagement.

BIBLIOGRAPHIE

ACF, CARE et al, (2015), *Evaluation multisectorielle conjointe des besoins des populations hôtes, déplacées et retournées dans la région du lac*, N'Djamena (Tchad), ACF / CARE.

AKINDES Francis, (2002), *Décentralisation, société civile et participation au développement local : des concepts à la réalité*, Abidjan, PUCI.

BEREPA Chaa Ousmane, (2012), *La participation des populations aux projets de développement dans un environnement décentralisé*, Mémoire de fin de cycle, non publié, Dakar, ISSIC.

BOIZO Ori, (1994), « Crise, gestion municipale et participation populaire ou jeux de pouvoirs dans les villes », *Crise, ajustement et recomposition en Côte d'Ivoire*, Abidjan, ORSTOM / CORDIS, pp 417-428.

CARE, (2017), *Evaluation multisectorielle des besoins des populations hôtes, déplacées et retournées dans les territoires de Miabi et Kebeyakamwanga, province du Kasai oriental*, Kinshasa, CARE.

CGLU et Cities Alliance, (2013), *L'environnement institutionnel des collectivités locales en Afrique*, Rabat, CGLU Afrique.

CHOUINARD Jean, (2006), *La notion de besoin*, Paris, RECIT.

DIAO Samba, (2004), *Décentralisation et développement local : participation populaire au développement local urbain*, Mémoire de Maîtrise, non publié, Saint-Louis, Université Gaston Berger.

- FOURDRIGNIER Marc, (2016), *L'analyse des besoins sociaux sur son territoire*, Grande Couronne, CNFPT.
- GUIRIOBE Paumahoulou Jean-Arsène., (2012), *Décentralisation et développement endogène en Côte d'Ivoire*, Thèse unique de Doctorat, non publiée, Abidjan, Université Félix Houphouët Boigny.
- GUIRIOBE Paumahoulou Jean-Arsène, (2015), « Processus d'identification et de conception des projets de développement local dans les collectivités territoriales ivoiriennes : cas des municipalités d'Alépé, Bouaké et Bonoua », *Nyansa-Pô*, n°18, pp 32-45.
- LAHARY Dominique, (2007), *Esquisse d'une théorie du partenariat pour servir dans la pratique*, Val-d'Oise, BDP.
- MENGIN Jacqueline, (1989), *Le guide du développement local*. Paris, L'Harmattan.
- NDI, (2010), *Comprendre la gouvernance locale au Burkina Faso*. National Democratic Institute (NDI) / USAID, Ouagadougou.
- O'Connor Annette, (1999), « Evaluation des besoins d'une population : livret de travail des clients et des praticiens concernant les prises de décisions », *Rapport de travail*, Université d'Ottawa.
- THOENIG Jean-Claude, (1996), « La décentralisation du pouvoir local », *Annuaire des collectivités locales*, Tom 16, pp 17-31.
- VACHON Bernard, (1993), « Le développement local : théorie et pratique », *Cahiers de géographie du Québec*, Indexe du volume 38.

La vente des téléphones portables et métiers connexes à Dékon (Lomé) : une réponse aux problèmes socio-économiques

Kamaradini MOUSSA

Université de Lomé/FSHS/Sociologie

E-mail : mouk21@yahoo.fr

Gbati NAPO

Université de Lomé/FSHS/Sociologie

E-mail : napoluco@yahoo.fr

Résumé : Le présent article a pour objectif d'analyser les effets socio-économiques de la commercialisation du téléphone portable et ses accessoires. L'étude a emprunté une démarche méthodologique mixte basée sur une approche quantitative et qualitative. Elle a fait usage des techniques appropriées pour collecter les données sur le terrain auprès d'un échantillon d'acteurs impliqués dans ce commerce. Il ressort de l'analyse des données que ce nouvel environnement technologique crée des opportunités économiques, et améliore les conditions de vie des intervenants sur le marché. Sa commercialisation permet aux différents acteurs intervenant dans le secteur d'assurer leur subsistance quotidienne, le maintien et le renforcement du lien social.

Mots clés : commercialisation, économie informelle, développement humain durable, téléphone portable.

Abstract : The purpose of this article is to analyze the socio-economic effects of the marketing of the mobile phone and its accessories. The study borrowed a mixed methodological approach based on a quantitative and qualitative approach. It used appropriate techniques to collect data in the field from a sample of actors involved in this trade. Analysis of the data shows that this new technological environment creates economic opportunities and improves the living conditions of market participants. Its marketing allows the various actors intervening in the sector to ensure their daily subsistence, the maintenance and the strengthening of the social bond.

Keywords: marketing, informal economy, sustainable human development, mobile phone, ICT

Introduction

Dans les sociétés africaines où l'écriture a eu très peu d'influence, l'intégration de nouvelles formes de communication notamment le téléphone portable, a donné une nouvelle orientation à la vie des populations africaines surtout en milieu urbain. Ce constat a suscité la réalisation de nombreuses études qui ont souligné entre autres, cette expansion rapide du téléphone portable, expliqué les modes d'usage et d'appropriation de cette nouvelle technologie, mis en exergue les transformations sociales induites par les Tic ou encore illustré le contexte de paupérisation, d'analphabétisme et d'inexistence des infrastructures physiques de base indispensables à la vulgarisation des Tic (A. Chéneau-Loquay, 2001 et 2004 ; J. Do-Nascimento, 2004 ; G. Alzouma, 2008 ;). Ainsi, les Programmes d'Ajustement Structurel

(PAS) ayant occasionné la dévaluation du Franc CFA (ajustement financier) et la modification de certaines dispositions de la législation du travail n'ont pas donné de résultats très convaincants sur leur pertinence en Afrique et plus particulièrement au Togo ; c'est dire que ces programmes ont manqué d'intégrer des mesures d'accompagnement dans les planifications. Il est désormais dévolu aux populations, elles-mêmes, la charge et les moyens de s'assurer des conditions de vie plus décentes. La question de la participation des populations à tout ce qui a trait au développement économique se pose alors. C'est dans ce contexte que s'analyse la problématique de l'apport du secteur informel à la vie économique togolaise. Le secteur informel a été et reste de nos jours, l'objet d'une multitude de théories, d'approches et d'analyses divergentes. Phénomène historique, déjà remarquable à l'ère coloniale à travers la dérogation de certains « indigènes » à l'imposition coloniale, le secteur informel, de nos jours, fait l'objet de réflexions sérieuses. Vu à ses premiers jours sous l'angle d'une anomalie temporaire au Ghana, puis au Kenya, sa légitimité sociale n'est presque plus contestable à l'ère actuelle où il est à remarquer le désengagement sensible de l'Etat vis-à-vis des attentes des populations, tant qu'elle semble se présenter comme une réponse au problème de chômage. Les données de l'enquête QUIBB montrait, en effet, en 2011 que d'une part, le taux de chômage au Togo était de 10% pour les jeunes et de 6,5% pour l'ensemble de la population, pour une population totale en âge de travail de 75,3% ; d'autre part, le taux de sous-emploi était dans la même période de 22,8%. La répartition diversifiée des sous-emplois entre les différentes régions explique les formes de migrations enregistrées. En effet, pendant que la région abritant la capitale togolaise (Lomé) compte 35,7%, la région des savanes (la plus pauvre du pays) compte 12,8%, la région de la Kara 15,9%, la région centrale 8,9% et la région des plateaux 17,1%. La tendance étant le déplacement des jeunes sans-emploi des milieux ruraux et des autres villes du territoire vers la capitale, à la quête de meilleures conditions de vie et de travail. Ce qui explique le fort taux de sans-emploi dans la capitale comparativement aux autres régions.

Cependant, quel rapport existe-t-il entre le téléphone portable et le commerce informel ? Autour de cette interrogation, naît l'essence même des fondements de la pléthore d'activités et autres circuits parallèles qui entourent l'économie du téléphone portable. Si son avènement a donné naissance à de nouveaux emplois directs et indirects au Togo, à l'échelle d'un quartier comme celui de Déckon, il a aussi développé plusieurs activités connexes non reconnues, mais tolérées. Du vendeur de cartes de recharge au développeur de logiciels en passant par le réparateur de téléphones portables, le secteur informel des Tic revêt des dimensions économiques, sociales et politiques qu'il est intéressant d'observer afin de mieux

aider à façonner ce nouveau terreau qui est porteur d'espoir, si on écoute les discours politiques et les messages des conférences internationales sur la thématique des Tic pour le développement. Le développement rapide des technologies et l'espoir suscité par le sous-secteur nous interpellent donc à nous engager dans la recherche de leurs implications dans le développement.

Au Togo comme dans les autres pays africains, les activités formelles et informelles sont inter reliées et la dualité entre les zones urbaines, connectées à des réseaux matériels modernes, et les zones rurales isolées et dépendantes des énergies locales renouvelables est un obstacle fondamental pour le développement (A.F. Loukou, 2012). Ce contexte est-il un atout ou un handicap pour l'insertion et la vente des Téléphones portables ? Sachant que la libéralisation des économies semble favoriser l'introduction des Tic, la dématérialisation de ces systèmes sans fil peut être un avantage. A cet effet, Déckon est sélectionné comme champ de l'étude puisqu'il constitue une plaque tournante comptant plus d'une centaine de boutiques où se vendent toutes sortes de matériels électroniques (G. Napo, 2014). Ce quartier présente en réalité la particularité de renfermer en son sein l'un des maillons du tissu économique du Togo. C'est un cadre d'étude dont la pertinence réside dans le fait que les activités qui s'y développent participent à la construction d'une « économie populaire ». Partant de ces faits, quel est donc l'effet de la vente du téléphone portable et ses accessoires sur l'amélioration des conditions de vie des acteurs de ce marché ? La vente et les services y afférents au téléphone portable renforcent-ils ou au contraire affaiblissent-ils les liens socio-économiques entre les acteurs sociaux ? Cette recherche, très éloigné de toute prétention exhaustive, s'est faite sous l'angle de la démarche fonctionnelle, c'est-à-dire le rôle que l'informel joue au sein du système social que constitue le quartier Déckon.

1 - Cadre théorique, matériels et méthode

1.1-Cadre théorique

La vulgarisation du téléphone portable au Togo, a non seulement développé le rapprochement des populations entre elles, mais aussi permis la naissance d'un type particulier de commerce autour de cet instrument de communication. Ces nouvelles technologies ont fait l'objet de plusieurs analyses inscrites sous différents courants de pensées. Ce travail, dans la recherche de mise à jour des dynamiques et rôles socioéconomiques du téléphone portable et de ses accessoires dans la ville de Lomé, ne saurait se faire en dehors d'une base théorique antérieurement constituée. En effet, pour G. Mathieu (2004, p.27), « Avant de se constituer une méthode personnelle, il faut s'acquérir et

s'imprégner des méthodes existantes. Nulle recherche ne peut émaner du néant : elle s'inscrit nécessairement dans le prolongement des études antérieures sur la question, en se positionnant pour ou contre ».

Dans le présent travail, nous avons eu recours à la théorie des déterminants psychosociaux de M. Fisher, (1984) et de E. Mayo (cité par Mousli, op.cit.) Cette théorie a permis de prendre en compte l'influence du groupe sur l'adoption du téléphone portable par les individus dans la ville de Lomé. Cette théorie, en s'inscrivant sous l'un des grands paradigmes sociologiques à savoir le paradigme holistique, nous permet, d'élucider les effets socioéconomiques du téléphone portable dans la ville de Lomé par sa commercialisation.

1.2 Matériels et méthode

Pour cerner les contours du fait social étudié, il a été adopté la combinaison de la méthode quantitative et qualitative à l'aide d'enquête transversale et à l'étude des parcours de vie des acteurs. La population cible est représentée à la fois par les vendeurs de portables et accessoires, les réparateurs et les clients. Les cibles étant mobiles, pour déterminer le nombre de personnes à interroger, nous avons utilisé la technique de sondage par quotas. Cette technique a consisté à fixer un nombre à ne pas dépasser dans chaque groupe cible. Ainsi, la taille d'échantillon est de 155 personnes réparties en fonction des cibles (voir tableau ci-dessous) sur la base de quelques variables à l'instar de la situation matrimoniale et le niveau d'instruction.

Tableau 1 : répartition de l'échantillon en fonction des cibles

Cibles	Effectifs
Vendeurs de portables et accessoires	61
Réparateurs de portables	54
Clients	40
Total	155

Source : enquête de terrain, novembre 2019.

Par ailleurs, à travers un guide d'entretien, 10 entrevues individuelles ont été réalisées avec les personnes ressources des institutions en charge des jeunes à l'instar des responsables des institutions intervenants dans la promotion des jeunes et des entreprises privées comme Fonds d'appui aux initiatives économiques des jeunes (FAIEJ), le Programme de Promotion de l'Entrepreneuriat des Jeunes, le Projet d'Appui à l'employabilité et à l'insertion des jeunes (PAEIJ), le Fond National de la Finance Inclusive (FNFI) et le Programme Emploi Jeunes

(PEJ). Par ailleurs, les responsables des associations des vendeurs et réparateurs de téléphones portables ont été retenus également pour des entretiens individuels par un choix aléatoire à cause d'un réel manque de base de données. Les logiciels SPHINX Plus² et SPSS.22 et Excel ont été utilisés pour la modélisation du questionnaire et le dépouillement des données. La majeure partie des réponses obtenues a été consignée dans des tableaux, tandis que quelques-unes sont présentées sous forme de graphique. Le traitement et le tri par thématique des données qualitatives a permis d'obtenir un résultat textuel sous forme de verbatim.

2-Résultats et discussion

La collecte des données quantitatives et qualitatives a permis de présenter les résultats en tenant compte des aspects suivants :

2.1 Vente des téléphones portables à Déckon et conditions de vie des acteurs impliqués

L'un des effets positifs des téléphones portables à souligner dans ce présent article, est relatif aux bienfaits procurés par la vente de cette technologie de communication par les jeunes, en particulier dans la capitale. Selon les données recueillies, cette activité leur procurerait en moyenne un revenu net estimé à 60000 F CFA et plus par mois. En effet, le revenu journalier déclaré par les intervenants dans le domaine (qu'ils soient réparateurs, revendeurs de téléphones ou *trader*) oscille entre 2000 et 3000 F CFA à raison de deux clients au minimum dans la journée pour les différents enquêtés. Ce revenu, bien qu'insuffisant pour sortir d'une situation d'extrême pauvreté, permet aux enquêtés de « *satisfaire à court termes les besoins immédiats et de pouvoir faire une épargne journalière dans une institution de microfinance. Ce qui leur permet avec le temps de pouvoir bénéficier des prêts pour pouvoir élargir leurs activités* » à en croire les propos d'un enquêté.

Les données de terrain ont corrélativement montré que les dépenses moyennes mensuelles des enquêtés varient entre 35000 et 50000 F CFA (dépenses liées au loyer, déplacements et besoins primaires) favorisant une épargne et des possibles réinvestissements comme le montre la déclaration des biens individuels des enquêtés.

Une enquêtée déclare : « *Aujourd'hui j'arrive à subvenir à mes besoins grâce à la vente des cartes de recharge pour la communication, associée à l'activité de transfert d'argent ; ma vie a changé* » (Vendeur de cartes de recharge, 35 ans). Le contexte favorise ainsi l'autonomisation des acteurs et la prise en charge de leur cellule familiale et plus selon d'autres enquêtés. Comme le souligne cet enquêté :

Avant que je ne commence cette activité, ce petit commerce, c'est mon père qui s'occupait de moi, mais actuellement, moi aussi j'arrive à lui envoyer de l'argent par moment : 10 000 ou 15 000F selon mes possibilités (...). J'arrive également à faire des économies (vendeur de téléphone, 38 ans).

La vente des téléphones portables et les activités connexes, leur apportent une certaine autonomie financière, et leur permet aussi d'aider leurs familles en difficulté financière.

Tableau 2 : Répartition des enquêtés selon la situation matrimoniale et les personnes en charge

Situation Matrimoniale	Célibataire		Marié		Divorcé		Veuf (ve)		Total	
	Ef f.	%	Ef f.	%	Eff.	%	Eff.	%	Eff.	%
0	0	0	0	0	3	1,9 4	2	1,2 9	5	3,22
1	3	1,94	8	5,16	2	1,2 9	0	0	13	8,39
2	5	3,22	7	4,52 38,7	0	0 1,9	3	4 2,5	15	9,68 48,3
3	8	5,16	60	1	3	4	4	8 0,6	75	9 30,3
Plus de 3	4	2,58	42	27,1	0	0	1	4	47	2
Total	20	12,9	7	75,4	8	5,1	10	6,4	155	100

Source : enquête de terrain, novembre 2019

On se pose encore une autre question de savoir quelle couche sociale exerce le plus l'activité liée à la commercialisation et à la réparation des téléphones portables ? Pour cette question, d'après le tableau ci-dessous, l'analyse des données de terrain montre que toutes les couches sociales sont favorites à cette activité, mais la tendance est variable dans les proportions. Ainsi, la majorité des enquêtés sont des mariés (75,49%). Parmi ceux-ci, les enquêtés qui ont en charge trois (3) personnes occupent 38,71% et plus de trois personnes en charge occupe une proportion de 27,10%. Ensuite viennent les célibataires qui, dans leur ensemble, occupent la proportion de 12,90% contre les veufs(ve) qui occupent celle de 6,45%. Les divorcés n'en sont pas du reste de l'activité (5,16 %).

Il revient après analyse que les hommes mariés ou tout au moins en concubinage ont plus tendance à exercer la profession et davantage les hommes en couple ayant des enfants. Ils sont plus disposés en contexte de crise à la pratique de toute sorte d'activités pour satisfaire les besoins prioritaires de leur famille. Dans un contexte de paupérisation des cellules familiales, les luttes individuelles de survie se passent des considérations subjectives quoique générales

de certaines professions à l’instar de la vente des téléphones portables, les réparations et surtout la vente des cartes de recharge. Les représentations communes lisent ces professions comme propres aux catégories d’individus livrés à la paresse et aux gains faciles. Elles sont donc devenues depuis quelques années, la porte de survie des acteurs dont le contexte économique n’offre plus de possibilité d’insertion professionnelle que celle-là. C’est dans ce contexte que Ajzen (1991) pensait la nécessité « de tenir compte des comportements qui ne sont pas entièrement sous le contrôle volitif individuel, c’est-à-dire lorsqu’il existe des contraintes à l’adoption du comportement » (op. cit, p. 18).

C’est dans ce contexte que les individus sans emploi, en couple et plus encore ceux qui ont des enfants, sont davantage orientés vers ces corps de métier. Si leur entrée dans la profession a pour objectif la survie de leur famille, ils semblent découvrir très tôt, que le métier est plus rentable qu’ils ne le pensent même si, faut-il encore qu’ils aient le niveau d’instruction requis pour la pratique de certains aspects du métier comme le montre le tableau ci-dessous.

Tableau 3 : Répartition des enquêtes selon le niveau d’instruction et la formation professionnelle

Formation professionnelle Niveau d’instruction	Sans formation		Commerçant				Total	
	Eff	%	Eff	%	Eff	%	Eff	%
Non instruit	6	3,87	8	5,16	2	1,29	16	10,32
Primaire	10	6,45	9	5,81	5	3,22	24	15,48
Secondaire	12	7,74	55	35,48	23	14,8	90	58,06
Supérieur	3	1,94	7	4,52	15	9,68	25	16,13
Total	31	20	79	50,97	45	29,0	155	100

Source : enquête de terrain, Novembre 2019

En matière de commercialisation des téléphones portables et les accessoires, il ne faut pas forcément une formation professionnelle avant d’exercer ce métier sauf la réparation des portables. Voilà pourquoi la majorité relative des enquêtés (58,06%) ont au moins le niveau secondaire. Il est à remarquer que la plupart de ceux qui ne sont pas instruits ou qui ont fait le primaire, sont les vendeurs de cartes de recharge et les *traders* qu’on rencontre dans le marché. Pour le reste, les vendeurs de téléphone portable et les réparateurs ont au minimum le niveau secondaire ou des diplômes équivalents, qu’ils mettent en valeur dans ce secteur de business pour améliorer la rentabilité de leurs activités. Les propriétaires de boutique de

vente, même quand ils ne sont pas instruits ni ne comprennent le français ou l'anglais, se font accompagner par des parents en cours de formation ou ayant terminé leur formation ou études dans une perspective soit de cession/legs, ou d'ouverture d'autres boutiques/succursales qui leur seront confiés.

L'analyse selon le profil sociodémographique nous indique que les réparateurs de téléphones portables sont majoritairement jeunes, célibataires et sont âgés de moins de 30 ans. Ils ont généralement un niveau d'instruction primaire ou secondaire et travaillent pour la plupart à leur propre compte. Avant de se lancer dans cette activité, ces jeunes faisaient du petit commerce ou même dans certains cas, ils étaient en chômage. Avec la nouvelle activité de dépannage, leurs revenus se sont améliorés de manière drastique selon l'intégralité des répondants. L'entrée dans ce secteur des acteurs est en effet déterminée selon le modèle de Davis (1989) par « deux types de croyances seulement : l'utilité perçue et la facilité d'utilisation perçue » (op. cit, p. 19).

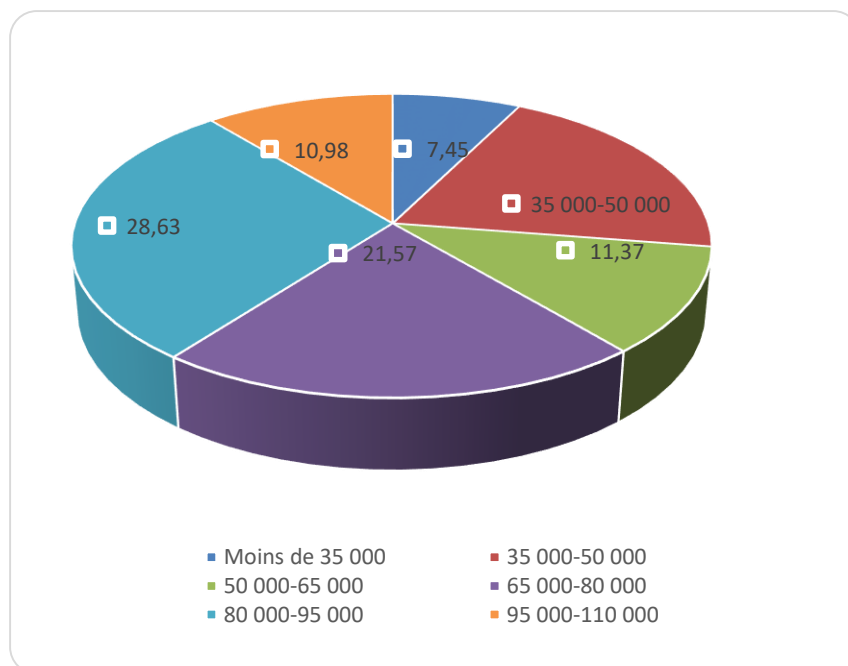
Confirmant l'avis selon lequel bon nombre d'entre eux estiment mieux gagner leur vie, avec le revenu tiré de cette activité, ils arrivent non seulement à aider leurs familles dans la satisfaction des besoins matériels et surtout alimentaire, mais aussi dans certains cas, ils arrivent à investir dans d'autres activités commerciales en procédant à une extension de leur champ d'intervention sur le marché. Selon un enquêté « *présentement, dans mon atelier j'ai commencé à vendre les accessoires des portables entre autres écran, tactile, incassable, les plaquettes des portables, etc.* ». Un autre enquêté affirme ceci « *je compte dans les années à venir me marier et ouvrir une boutique de vente des produits alimentaires à ma femme cela nous permettra de vivre heureux* ». La principale difficulté rencontrée dans le cadre de cette activité est l'incompréhension de certains clients qui accusent souvent les réparateurs d'avoir abusé de leur confiance ou qui refusent parfois de supporter certains coûts occasionnels. On note aussi les risques de métier qui peuvent amener les réparateurs à endosser la responsabilité de certains dommages occasionnés sur les appareils dans le cadre de leur activité. Malgré ces quelques difficultés liées au métier, les réparateurs dans leur ensemble, estiment que cette activité leur a permis d'améliorer leurs conditions de vie, même s'ils espèrent que l'avenir leur offre encore plus d'opportunités de s'épanouir.

2.2. Effets induits par la revente des téléphones portables et accessoires téléphoniques

Une autre activité liée aux téléphones portable est celle des accessoires téléphoniques comme les batteries, les gaines de portables ou les coques d'habillage des cellulaires. L'objectif visé à travers le questionnaire destiné à cette catégorie, est de cerner leurs activités

passées éventuelles, leur situation socioéconomique antérieure et leur condition de vie actuelle relative à la nouvelle activité exercée dans le secteur de la téléphonie mobile. Sur le terrain, nous nous sommes intéressé à un échantillon de 61 revendeurs exerçant à Déckon. L'âge moyen des revendeurs est de 27 ans révolu, pour la plupart ils sont célibataires (56%). L'analyse selon le niveau d'instruction nous indique que la grande majorité d'entre eux (65%), n'ont jamais pu aller au-delà du primaire, même si 35% ont déclaré avoir un niveau secondaire (niveau secondaire 1er cycle). Cela nous révèle ainsi que ces revendeurs sont pour la plupart des exclus du système éducatif. Après avoir quitté l'école et avant d'embrasser le métier de vente de portables, environ 70% de ces personnes s'adonnaient au petit commerce (petits tabliers, vente ambulante d'articles divers dans les rues, dockers) ou exerçaient dans les travaux domestiques, avec un salaire mensuel moyen de 6000 F CFA.

Figure 1 : Répartition des enquêtés selon le revenu mensuel



Source : enquête de terrain, Novembre 2019

En ce qui concerne le revenu mensuel, l'analyse des données du graphique montre que le revenu mensuel lié à cette activité varie selon les proportions ; ainsi, la plupart des enquêtés ont un revenu mensuel compris entre 80 000 et 95 000 (28,63%) suivit de ceux qui réalisent un revenu entre 65 000 et 80 000 (21,57%). Par ailleurs, 20% des enquêtés affirment avoir un revenu mensuel compris entre 35 000 et 50 000. Au-delà, 10,98% des enquêtés réalisent un revenu qui est compris entre 95 000 et 110 000 francs CFA. Les dépenses mensuelles de la

famille s'élèvent autour de 50000 f CFA pour la majorité des personnes interrogées. En conclusion ce revenu mensuel permet aux personnes interrogées dans le cadre de ce travail de s'auto prendre en charge sur le plan socioéconomique.

Pour ce qui est de leur situation dans l'activité, près de 70% des revendeurs enquêtés travaillent à leur propre compte. Il était question de savoir la raison fondamentale ayant motivé le choix d'une telle activité. A ce sujet, 71% d'entre eux ont estimé avoir embrassé cette activité du fait de sa rentabilité économique. Les 29% des revendeurs ont déclaré avoir opté pour ce travail, parce qu'ils n'ont pas d'autres choix meilleurs, vu leur situation de chômage et d'oisiveté. A leur situation de précarité, s'ajoutait leur forte dépendance vis-à-vis des parents et des amis pour assurer leur survie quotidienne et celle de leur famille. Aussi pour cette raison fondamentale, optèrent-ils pour la revente des téléphones portables après avoir toutefois bénéficié de l'appui d'un parent ou d'une institution pour l'emploi des jeunes pour constituer le capital de démarrage (dans 65% des cas), ou bien sur leur propre fonds de roulement (10% des cas) et en travaillant pour une tierce personne dans 25% des cas. *« Moi j'étais chez mon patron grâce à mes économies j'ai pu entreprendre ma propre entreprise. Mon patron avant de me libérer m'a donné une somme importante je lui dis merci. Ma vie a considérablement changé, j'ai une moto et j'emploie actuellement dans ma boutique une jeune fille »*. Dans leur grande majorité, les revendeurs de téléphones portables et accessoires sont des personnes disposant de charges familiales non négligeables.

Ainsi, l'effet de la vente de portables et accessoires téléphoniques sur les personnes s'y adonnant est globalement positif, dans la mesure où, ne serait-ce qu'à travers le revenu mensuel tiré, une amélioration notable est constatée par rapport au revenu moyen perçu avant le démarrage de l'activité. En effet, le revenu moyen passe de 6000 F CFA à 58000 F CFA environ, soit un gap de 52000 F CFA.

Aussi faut-il le souligner, les boutiques et magasins génèrent des taxes qui leurs sont imposés sous forme d'impôts ; ce qui permet à l'Etat d'enregistrer des revenus. Il a été constaté sur le terrain d'étude une forte appropriation des pratiques de marketing commerciales et d'orientation des articles pour faciliter l'attraction et le choix des clients. L'impact est aussi constaté sur le plan social où l'activité aura permis à un certain nombre de vendeurs (environ 25% des enquêtés) de concrétiser un projet de mariage en termes d'affirmation identitaire et de prestige social. En effet, avec le revenu contracté par les acteurs, de plus en plus, de jeunes acceptent et décident de se marier pour la construction d'une famille au détriment de la vie de débauche propre à la jeunesse oisive. *« Je me consacre aujourd'hui à ma famille et à mes enfants quand je gagne un peu d'argent. Ils sont aujourd'hui ma priorité »*. On comprend donc que l'activité

a le mérite de conscientiser et de responsabiliser les jeunes. Si les conflits conjugaux chez ces jeunes se sont considérablement réduits en raison de l'amélioration de leurs conditions de vie et de leur capacité à satisfaire les besoins primaires, l'activité a également le mérite de réduire le chômage à court termes.

Par ailleurs, l'activité a permis à certains revendeurs d'investir davantage dans le commerce (extension de leur commerce en achetant plus d'accessoires de vente, investissement dans d'autres activités lucratives comme la vente de mini-chaîne, de compact-disques, de postes radio) et d'acheter des biens durables (moyens de déplacement, terrains). Un enquêté affirme : « *Avec mes économies, je compte acheter un terrain pour avoir ma maison si Dieu le veut* ». Les principales difficultés rencontrées sont surtout les litiges avec les clients, car de nombreux revendeurs se plaignent des clients qui ramènent des appareils achetés après les avoir utilisés ou même endommagés. On note aussi, de plus en plus, un problème de clientèle compte tenu du nombre grandissant de revendeurs et parfois la mauvaise qualité des appareils commandés de l'extérieur entraînant des pertes.

Toutefois, la plupart des revendeurs visités s'accordent à reconnaître ceci : lorsque la concurrence se développe dans une activité, c'est pour la simple raison qu'elle est financièrement rentable dans un contexte où les emplois rémunérateurs se font rares. S'il est vrai que les activités de vente de portables et accessoires ont des effets positifs sur le plan économique et social pour les personnes s'y adonnant, il n'en demeure pas moins qu'une certaine réduction des parts de marché commence à s'opérer du fait de l'arrivée progressive de plusieurs vendeurs sur le marché. De plus, la principale note de satisfaction est relative à la passerelle que joue cette activité pour la reconversion ou l'extension d'autres activités plus lucratives comme la vente du vestimentaire, des tissus, des postes téléviseurs ou du matériel consommable informatique.

2.3. Dynamique des liens sociaux entre différents acteurs impliqués dans la vente du téléphone portable

Le lien social est ce qui relie les individus entre eux. Il prend de multiples formes : la culture crée du lien social, le langage, la religion, le travail, le voisinage, les amis, les activités, la monnaie et les échanges marchands. L'usage et la vente du téléphone, contrairement à celui d'autres médias, ne constituent pas une activité en soi. Ils sont toujours insérés dans des activités familiales, amicales, commerciales ou professionnelles. La vente du téléphone portable à Déckon a permis d'une manière considérable un renforcement et le maintien du lien social entre les différents acteurs à savoir :

- relation entre les vendeurs eux-mêmes, caractérisée par l'entraide, l'orientation des clients vers des vendeurs possédant des articles ou portables qui ne sont pas sur l'étalage ou dans le magasin de l'autre ; demande des articles auprès des grossistes par les détaillants et remboursement des frais après-vente sur la base des liens relationnels, l'on assiste à une forte solidarité entre les vendeurs. Cette solidarité se traduit également à travers les tontines, l'assistance d'un ami dans des événements comme le mariage, le baptême et les funérailles. Ils se regroupent à deux ou cinq personnes pour commander les produits en Chine ou à Dubaï.
- relation vendeur- client : ces derniers entretiennent des liens sociaux multiformes. Certains vendeurs profitent des occasions pour enrichir leur capital social, livrent des articles demandés par leurs clients à domicile, des échangent téléphoniques concernant les nouvelles gammes de portables disponibles sur le marché.

Conclusion

En somme, le téléphone portable loin d'être un banal outil de communication qui crée des rapprochements entre individus s'est mué en un instrument moteur du commerce dans sa globalité. Il met en exergue une dualité entre deux circuits qui fondent l'existence de l'économie des villes africaines. Il s'agit des secteurs de l'informel et du formel, qui renvoient à une sorte d'espace partagé alors que ces deux types d'économie ont toujours marqué leur cohabitation. L'une comme l'autre a ses avantages et inconvénients. Mais le monde de l'informel tire son existence des faiblesses du secteur moderne de la téléphonie qui a fait naître des besoins nouveaux dans la société. C'est justement l'ensemble de ces faiblesses que s'est approprié cette société pour l'intégrer à son vécu et développer des activités de subsistance non déclarées réparties sur l'ensemble de l'espace communal de Lomé plus précisément dans le quartier Déckon. Cette analyse part du constat que les revenus induits par la vente du téléphone portable et ses accessoires ainsi que leur réparation améliore de façon notable les conditions de vie des acteurs et celles de leur famille. De plus, du téléphone portable remplit une fonction sociale à travers le renforcement des liens sociaux entre les acteurs de cette activité dans le quartier Déckon. Ce constat a été au cœur de la problématique de cette étude et nous a conduit à l'élucidation des facteurs explicatifs de cette situation. Pour ce faire, nous avons adopté une démarche méthodologique basée sur une approche explicative et descriptive (méthode quantitative) et une approche compréhensive (méthode qualitative) et fait usage des techniques de collecte de données et d'analyse appropriées à chacune des approches. S'inspirant des théories des déterminants psychosociaux et de l'acceptation

technologique, il ressort de cette étude que la vente et la réparation du téléphone portable et ses accessoires, les effets induits sont des facteurs qui expliquent la contribution de cette activité au développement socioéconomique de la ville de Lomé. En Afrique, le téléphone portable permet aux différents acteurs intervenant dans ce secteur informel d'assurer leur subsistance quotidienne. Le développement économique reposant en général sur la dynamique du commerce intérieur conduit le secteur informel à s'accroître dans tous les secteurs économiques du pays.

Cette perception de l'intégration sociale favorise la coexistence dualiste du secteur informel parallèlement au secteur formel. Il convient alors aux décideurs politiques d'adopter des stratégies appropriées pour en faire un véritable outil de développement. L'on pourra, à cet effet, créer un environnement financier et administratif favorable à l'installation de ces acteurs évoluant majoritairement dans l'informel ; prendre des mesures relatives à la baisse des coûts de taxes et autres contraintes fiscales qui comparativement aux autres pays voisins restent encore élevés.

Bibliographique

ALZOUMA Gado., (2008), « Téléphone portable, internet et développement : l'Afrique dans la société de l'information ? », in *TIC et Société*. Article consulté le 12 juillet 2019 sur <http://www.mshparisnord.org/lode/ticsociete/docannexe/file>.

BACKINY-YETNA Prosper et BARDON Rémi., (1999), *Concepts et indicateurs du marché du travail et du secteur informel*, série Méthodes des publications d'AFRISTAT, n°4.

BAUDELLOT, Christian et al, (2004), *Les effets de l'éducation*, Rapport à l'intention du Piref, Laboratoire de Sciences Sociales.

BENCHENNA Abdelfattah., (2011), « Les Tics dans les pays des Suds : Quarante années de recherche - 1970 – 2010 ». *Tic & Société*, pp. 8-15.

BERGER Catherine., (1999), *La dimension sociale de la mémoire*, congrès de la SAES, table ronde, lieux de mémoire.

CHENEAU-LOQUAY Annie., (2001), « Les territoires de la téléphonie mobile en Afrique » In *Netcom*, vol.15, n°12. Article consulté le 22/7/2019, http://www.africanti.org/IMG/articles/ACL_mobile1.PDF.

DANIOUE Roger Tamasse, (2008), « La libéralisation des médias en Afrique : controverses et réalités au Togo » in *Mosaïque, revue interafricaine de philosophie, littérature et sciences humaines* n°8, Lomé, Togo, pp. 125-150.

DIAMBOMBA Miala., (1991), *Education, formation et développement du secteur informel : essai d'analyse des conditions du développement de l'entrepreneur hip dans le secteur informel en Afrique. Cahiers africains d'administration publique*, 37, pp. 103-121.

DUBOIS Jean .et MARC Alain., (1992), *Des Petits boulots pour sortir de la crise de la croissance. Le monde en développement*, 352, pp. 30-37.

FRIBOULET Jean Jacques., (2016), « Développement Economique et Social - Histoire », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 19 avril 2016.

GRAWITZ Madeleine., (2001), *Méthodes des sciences sociales*, Dalloz, 11 éditions, Paris.

DO NASCIMENTO José., (2004), « Jalon pour une théorie de l'appropriation des NTIC en Afrique », in *Société numérique et développement en Afrique : usages et politiques publiques*.

KANTE Solomana., (2002), *Le secteur informel en Afrique subsaharienne francophone : vers la promotion d'un travail décent*, Document de travail sur l'économie informelle, secteur informel 2002/15, Bureau international du Travail, Genève.

LING Robert., 2002, « L'impact de la téléphonie mobile sur quatre institutions sociales », in *Réseaux*, 2-3, n°112-113, pp.276-312. Consulté le 20/01/2020.

LOUKOU Alain. François., (2012), « Les TIC au service du développement en Afrique, Simple slogan, illusion ou réalité ? » *Ttic&société* [En ligne], Vol. 5, n°2-3 | 2e sem. 2011 / 1er sem. 2012, mis en ligne le 20 avril 2019, consulté le 27 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ticetsociete/1047>.

NAPO Gbati, (2014), « Téléphone portable, attitudes des usagers et mutations sociales en milieu urbain au Togo », in *Kasa bya Kasa, revue Ivoirienne d'Anthropologie et de Sociologie*, n°26, ISSN 1817-5643, pp. 106-126.

OUMAROU Abdou., (2008), *Jeunes déscolarisés et le métier d'apprenti garage : vers une rationalisation pérenne des petits métiers au Niger*. [www.ernwaca.org/jeunes déscolarisés au Niger.pdf](http://www.ernwaca.org/jeunes_déscolarisés_au_Niger.pdf)

PROULX Serge., (2005), *Penser les usages des Tic aujourd'hui : enjeux, modèles, tendances*. Lise Viera et Nathalie Pinède, 14p. Consulté sur <https://sergeproulx.uqam.ca/wp-content/uploads/2010/12/2005-proulx-penser-les-usa-43.pdf>, consulté le 20/04/2020.

SUR LES TRACES DES GENRES TRANSCODÉS : FORMES ET SIGNIFICATIONS CHEZ LES AKYE DU SUD (CÔTE D'IVOIRE)

Koudou Jean-Jacques AGBE
Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire
papaagbej@yahoo.fr

Résumé : Cet article s'intéresse aux genres transcodés relatifs à l'œuvre poétique de l'émetteur, transmetteur de messages figurés, représentés, imagés, "gestualisés", dansés, colorés. Nous voici dans l'univers des "trésors poétiques" façonné par des écritures idéogrammiques à partir des signes non verbaux ou paraverbaux. En prenant appui sur les genres transcodés des sociétés akyé circumlagunaires à associations d'âge d'Abidjan, l'analyse vise à expliquer qu'un signe désigne un élément A qui représente un autre élément B ou lui sert de substitut. *In fine*, il s'agit de faire comprendre comment les signes transcodés qui mettent en branle toutes les productions de pensées esthétique et éthique, représentent la pensée, l'idéologie dominante de ces Akyé.

Mots clés : genre, transcodage, poésie médiatisée, symbole, signification, idéologisation.

Abstract: This article focuses on the poetic work of the issuer transmitter of figurative represented, pictured, "gestualised", danced and colored messages. More we are in the universe of poetic treasures "shaped" by ideogrammic writings under nonverbal and paraverbal signs. Based on the transcoded genres of Akyé societies surrounding of lagoon with age associations of Abidjan, the analysis aims to explain that a sign designates an element A which represents another element B or it serves as a substitute. Ultimately, it's about to make understand how the transcoded signs which set in motion all the productions of aesthetic and ethical thoughts, represent a thought, a dominant ideology of these Akyé.

Key-words : genre, transcodage, mediatised poétic, symbol, signification, idéologisation.

Introduction

La communication est une émission et une réception de messages. C'est une transmission ou un échange d'informations à travers des canaux pluriformes entre les locuteurs, avec pour le premier, l'intention d'influencer le second. Cela suppose que l'on sache écouter, sentir et voir. La communication, qui en réalité sollicite les sens pour se réaliser, présente plusieurs types et des facteurs principaux.

Chaque peuple a ses us et coutumes, ses moyens propres pour transmettre, préserver, conserver et vulgariser ses documents importants. Nous ne disons pas que les Occidentaux n'ont pas de genres oraux, mais la réalité nous impose de dire, dans le prolongement de François H. Lem (1954, p.38) que, « l'occidental moderne, a une littérature basée sur

l'utilisation d'un alphabet phonétique traduisant les sons et les consonnes et permettant la transcription d'un langage parlé, à l'exception de ses subtilités d'intonation et de rythme. Recours chez les Noirs d'Afrique (...) à l'idéogramme, seul moyen, en dehors du langage articulé de communication intellectuelle».

Cette étude vise à montrer que si la communication se réalise principalement par le langage, l'apanage de l'être humain, d'autres canaux qui utilisent aussi des signes existent et permettent le convertissement d'un encodage en un autre. Il convient de les connaître afin de savoir que ce n'est pas seulement par la parole ou par l'écriture que se déroule la communication. Nous avons aussi les sources d'art et d'archéologie dont sont issus des genres transcodés usités pour transmettre des messages profanes ou sacrés.

Ainsi la célèbre poésie des instruments parleurs ou celle de l'image parlante sculptée, peinte, fleuron de la poésie traditionnelle est aussi représentative de la spécificité de la littérature africaine. Nous sommes dans l'univers des langages qui opèrent par la communication non verbale. Ici, la transmission de l'information se réalise par les canaux autres que les signes verbaux. Il s'agit de la transcription de données vers un protocole codé. Quels sont les aspects des messages transcodés qui pullulent dans le système communicationnel traditionnel ? Quel sens donner à ce transport de signes analogiques et quelles fonctions sociales et politiques charrient-ils ?

Les approches anthropologiques et ethnoлингистiques relatives aux conditions de la drummulogie de G. Niangoran-Bouah (1981), aideront à cerner les teneurs de la transmission des idéologies tambourinées. Par rapport au statut de cette parole civilisatrice, les démarches structurales et morphologiques ou typologiques seront sollicitées pour en découvrir les structures apparentes et les classifications appropriées. En s'appuyant sur ces approches méthodologiques, cette étude s'attèle à répondre aux interrogations de la problématique, tout en prenant pour domaine d'investigation l'espace de la riche civilisation akan pour en découvrir d'abord les genres transcodés par les signes non verbaux (indice, signal et symbole) ou paraverbaux (geste, danse, tic, regard, déplacement, dessin, photo, statue, figurine). Ensuite, l'étude s'oriente vers leur institutionnalisation et la vision du monde qui en découlent.

1-L'univers des signes non verbaux : formes et significations

Avec les genres transcodés nous sommes dans l'univers des sons sacrés, de l'esthétisme du silence ou de l'imagé symbolique qui participe activement au rayonnement de l'ancestralité. En admettant que la poésie est aussi présente dans n'importe quel type de

communication, si tant est que la sensibilité et l'émotion nécessaires y sont présentes, alors au-delà de la poésie orale, il existe une autre forme de poésie dite transcodée qui regroupe les signes non verbaux ou paraverbaux générés par le pouvoir créateur de plusieurs sensibilités et d'approche communicative. Quelles sont leurs formes et les significations qu'ils génèrent ?

Les signes non verbaux sont principalement l'indice, le signal et le symbole. Il faut souligner que l'indice est une communication non intentionnelle, là où signe, signal et symbole sont des communications intentionnelles. Comment se présentent-ils ?

1-1-L'indice : son, couleur, forme et objet

L'indice est un signe émis pour véhiculer une communication non voulue. Le message véhiculé par ce mode de transmission est sujet à interprétation. Les indices sont nécessaires dans la quête d'information policière ou pour établir un diagnostic médical. L'indice renvoie à la couleur, au son, à la forme ou à l'objet.

Les sons des poésies médiatisées sont spécifiques dans cette étude au tambour parleur (*attoungblan*), au chant d'oiseau (*bé nu*), au cor-parleur (*n'gofé*) et à la cloche (*kogno*). Avec les sons de la poésie médiatisée, la preuve de l'étendue et de la phénoménalité de la parole poétique négro-africaine est faite. Cette vaste poésie particulière est qualifiée de "parole sorcière" par Marie-Josée Hourantier (1987, p.85) car « elle parle à la deuxième personne, quand elle met en mouvement la force occulte sommeillant en l'homme et dans son environnement ». Nous sommes de ce fait dans l'arène de la "parole masquée" grâce à tous les transferts de sens, de formes allusives, de combinaison de mots qu'impose, selon Hourantier (op. cit, p.85), « l'exigence d'une musicalité du discours ». Leur impact poétique est grand en ce sens que l'émetteur du message nous convie dans le secret des dieux. Et cela, parce qu'il s'efface, d'abord au profit de l'instrument qui provoque les sons. Ensuite, à partir de la variation et de la complexification du jeu des tons, il provoque des situations surcodées et une circulation triadique du message.

Le "poète-émetteur délégué" qui a recueillie ces sons et qui en connaît certainement les tenants et les aboutissants, évoque une parole forte dont il n'est pas le producteur. Celui-ci s'efface au profit d'un deuxième émetteur producteur (l'instrument de médiatisation) qui lui-même s'incline pour laisser découvrir le message par le récepteur. Lequel récepteur, vu le "carracollage poétique" et la circulation de ce message en deux temps, a nécessairement besoin d'une initiation préalable pour comprendre la reproduction du langage en "phrase parlée". Pour exemplifier tout cela, entrons dans l'univers de la danse initiatique du *fɔkye* et analysons de plus près, les sons poétiques d'oiseaux et de trois instruments parleurs.

Des tambours parleurs pluriforme et "pluripoétique", nous retenons, comme figure de proue, *l'attoungblan*, un long tambour usité, soit pendant les rituels des générations des sociétés circumlagunaires akan à classes d'âge, soit lors des cérémonies dédiées aux nobles, aux dignitaires traditionnels akan de Côte d'Ivoire. Les tambours porteurs de messages poétiques qui nous préoccupent dans le cadre de cette étude sont ceux qui distillent les rythmes hiératiques issus de l'idéologie sacrale initiatique pour favoriser l'éveil intérieur. Il s'agit donc des "rythmes paroles" solennels, angoissants, rituels qui entrent en scène pour célébrer les hauts faits ou des gestes des ancêtres tutélaires. Les initiateurs, les tambourinaires et partant la société initiatique, en l'utilisant, créent le mystère, le moment de tristesse au cours duquel l'homme emblématique entre en scène pour intensifier l'aspect mythique en question.

Ainsi les messages de *l'attoungblan* de génération ou de noble traduisent des émotions primordiales, suscitent des réactions de fusion avec l'ancestralité afin de mettre en évidence une action-force, des temps forts, des orientations idéologiques. *L'attoungblan*, à l'instar de tous les tambours parleurs akan, s'intéresse à la vie des sociétés avec leurs institutions, leurs personnages emblématiques. Il est une source de connaissance de tous les pans importants de leur organisation sociale et politique. Une multitude de textes sont conçus par les rois, les dignitaires ou par un ou plusieurs tambourinaire(s) et diffusés. Ces textes immuables sont officiels, conventionnels et connus par les érudits ou par des initiés grâce aux tambourinaires.

L'attoungblan, selon le texte tambouriné des Baoulé, est plus loquace et plus éloquent qu'un humain. Le tambour sacré est son et surtout parole, mémoire ancestrale précoloniale. Il est poétique, philosophique et développe une idéologie politique. Chant d'oiseau (*bé nu*), cor (*n'gofé*) et cloche (*kogno*) sont des patrimoines du milieu qui aident, dans le cadre des initiations aux rituels de génération dans les sociétés circumlagunaires à association d'âge, à distiller des poésies sacrées. Ce sont des langages spéciaux qui sont, aux dires de F. Pacéré Titinga, des langages entre initiés, mieux entre maîtres. Ce style poétique relève de la science exacte issue de la nature (chant d'oiseau et cor) et de la culture (cloche). Il ne relève pas du mystère mais de code communicatif entre genres de niveau profond de culture.

Les formes, les objets sculptés ou fondus à la cire, peints, masques, figurines, statues, statuettes et autres relèvent de l'art africain séduisant et déconcertant mais communicatif. Ils constituent des "bibles", la matérialisation de conceptions, de croyances traduites dans et par des rites, des cérémonies métaphysiques à caractère magique qui visent à relier le monde numineux des esprits à celui du monde sensible. Avec ces représentations artistiques, ces manières de concevoir idéologiquement la forme et l'image, nous voici face à des facteurs

psychologiques et des techniques d'artistes influencés par leur milieu et qui, par conséquent, font référence à des usages, à des héritages mentaux et sociaux de "janissaires" civilisateurs.

L'origine des formes des objets sculptés, reproduits se confond avec le passé immémorial. Certaines formes constituent des systèmes de communication signifiante qui transmettent au spectateur certains messages poétiques initiatiques spécifiques. La croyance en la représentation d'animaux sculptés conduit à élever certains de leurs caractéristiques au rang de symbole. C'est ainsi que par exemple, le buffle, le crocodile, le caïman, l'éléphant, l'hippopotame et la panthère sont sculptés pour traduire la robustesse, la vigueur, la résistance. La bravoure est incarnée par le cheval. La rapidité échoit au serpent, au lézard. La tortue est le gage d'une longue vie. En général, la représentation de l'animal est une remémoration, une réminiscence des périodes tragiques de chasse, avec *in fine* un fort besoin de sagesse, de force et de protection.

Les représentations ne sont donc pas un enfumage, une distraction futile comme le croirait le profane qui ne les prend que de haut, et donc sans percevoir réellement leur impact émotionnel éthéré, sublimé, ésotérique, occulte, mythique, mystique, totalement codifié. Ces arts sont des modes littéraires préhistoriques. Leur univers est celui de l'art où la création aboutit à une image fidèle à la vocation idéologique découlant du génie du peuple en question, de son histoire parée de sa vertu.

Les créateurs de ces œuvres sont inspirés, selon G. Balandier et J. Howlett, cités par Jacques Maquet (1952, p.20), par « une angoisse cosmique, par une accablante terreur de l'inconnu, par une conscience aiguë de l'absurdité de la vie ». On ne peut donc interpréter ces arts en foulant aux pieds leurs matrices sociales et les fonctions instrumentales particulières de la société où ils sont produits. Car ces œuvres d'art sont en réalité des illustrations de leur mythe, légende, magie, tabou, interdit, religion, etc. C'est dans ce sens qu'elles sont les indices des manières de penser ou d'agir du peuple en question et ce en quoi ou par quoi elles se donnent comme des documents précieux de belle création pour connaître leur vie intime.

L'intention esthétique est mise en exergue et la signification éthique se dévoile aux initiés à travers la strate de niveau profond de la personnalité et de l'idéologie ancestrale. En reproduisant en nous les filiations de l'ancestralité aux travers des impacts visuels, ces œuvres aident à partager les expériences des ancêtres civilisateurs, si distants de nous dans le temps et dans l'espace. Tout cela, pour montrer que l'humain, de son vivant est *ad vitam aeternam* avec eux, à travers des rites apotropaïques qui détournent le danger, qui protègent les vivants de leurs insouciances.

Ces œuvres d'art, illuminées par une esthétique poétique du silence, sont

abondamment présents lors des rites de catharsis des sociétés akan à associations d'âge, de purification ou de médication des médecine-men *komian* akan. Leur présence est salutaire dans la mesure où ils aident à chasser les impuretés découlant du numineux impur. Ils président aux rituels sacrificiels destinés aux puissances transcendantes afin de combler les incomplétudes, les amenuisements, les déviations négatives diverses et donnent lieu de ce fait au rappel à l'ordre afin d'apaiser les esprits tutélaires.

Les maîtres de cette communication non verbale ont « recours à un langage complet, ordonné et systématisé, à des équivalences et à des symboles, ils utilisent l'idéogramme » (François Lem, 1972, p.38). D'une pratique, d'un emploi et d'une portée plus restrictifs, ce langage a trait, explique Lem (op. cit, p.36) à «l'immobilisme qui se traduit dans le domaine plastique par un traditionalisme rigoureux et figé, par le recours constant à des archétypes immuables ». Véhicule graphique de la pensée traduite par un langage idéographique ou par des idéogrammes plastiques, ces œuvres ci-dessus citées ne sont rien d'autre que des possibilités d'expression réellement esthétique dévolues à un cercle d'initié de niveau ultime. Il se donne comme le meilleur instrument de communication et de connaissance dévolue à ce cercle fermé dont les membres partagent une idéologie commune, les mêmes croyances, le même savoir dignes des sociétés primitives, sauvages.

Les formes et images sont des signes gravés, peints ou tracés sur des objets, des supports fixes des parois rocheuses, des murs ou sur des objets, tissus, bois rituels et autres, en fonction des intentions de leur auteur, et cela relativement aux exigences et besoins communautaires des destinataires. Leur contemplation est vite dépassée pour atteindre une délectation métaphysique transcendante au service de l'idéologie rituelle. Le fondement de cette idéologie est un langage chargé de sens et de symbolisme qui ne sont dévolus qu'aux initiés des profondeurs. Chez les Noirs, ces derniers utilisent principalement trois couleurs qui participent activement au symbolisme de leurs activités sacrales.

Les couleurs porteuses de symbolique chez les Akyé sont le blanc, le noir et le rouge. La couleur est une caractéristique visuelle de la lumière visible donnée par la distribution de ses longueurs d'onde. C'est la substance dont on se sert pour colorer. En l'espèce, elle dégage une apparence, une tournure que prennent les choses selon les circonstances. La couleur devient une communication quand elle traduit une raison apparente qui persuade un caractère propre à telle ou à telle opinion. A ce niveau, elle apparaît en enseigne, en symbole en incarnant par exemple un drapeau national. Les couleurs sont en réalité des signes qui émaillent les approches symboliques, les itinéraires initiatiques. Elles parlent aux esprits éclairés.

Chez les Akyé, ces trois couleurs fondamentales sont mises en exergue dans les moments sacrés pour identifier les différents aspects situationnels de tout acteur au-dessus de la doxa. Les *komian*, les porteurs du *locosué* (eau bénite) dans leur rôle de protecteurs et de purificateurs sont en blanc comme les chrétiens harris de William Wadé Harris. Le blanc, en tant que synthèse de toutes les couleurs, renvoie aux esprits paraclets, à la mort purificatrice par renaissance. C'est donc à juste titre qu'il fait penser au clair de lune et qu'il s'impose comme l'image de la lumière et du symbolisme de la pureté, de l'espoir. Il est la couleur de la levée de deuil, synonyme du retour de la quiétude. Le blanc, c'est aussi le *fou* (argile blanche) dans l'expression idiomatique akyé *foueu fi tan* (être blanc comme neige), qui indique le caractère humaniste de l'humain (qui aime son prochain comme lui-même) pétrie de bonté et de sagesse. « Dans le monde chrétien, il exprime l'innocence, la joie, l'immortalité, la félicité » (Pierre Déco, 2013, p.208).

Quant au noir qui absorbe toutes les couleurs, au lieu de les réfléchir comme le blanc, il a le sens du conservatisme, de l'attente symbolique et du deuil. Il représente l'aspect duratif de la peine, de la tristesse, mais aussi de la sagesse et de la prudence des *sapohin*, danseurs vedettes des rituels initiatiques du *fkye*. Cette couleur rappelle dans les rêves, les ténèbres, la nuit, le sommeil, l'inconscience. Elle est celle des despotes et des forces numineuses de l'univers initiatique de la danse des hommes (*sā-mi*) qui changent le désordre du monde engendré par les impuretés de toutes sortes. Le noir évoque également l'ombre humaine, l'instinct primitif que tous les actants de toute initiation développent chez les mystes afin de fortifier leur étoffe mystique conformément aux volontés de l'ancestralité.

Le rouge est le signe de la force et du sang. C'est la couleur des révolutionnaires visionnaires de tout acabit, adeptes de la lutte armée ou non. En l'identifiant au sang, il est lié à la vie, à la chaleur vitale et corporelle. Il apparaît en tout lieu et à tout moment comme un colossal symbole d'énergie apparenté au soleil, au feu. Ambivalent, le rouge s'identifie aussi à la "mauvaiseté" et renvoie à la mutilation, à la flagellation, à la souffrance et surtout à la mort palingénésique des initiations de puberté. C'est donc à raison que les danseurs du *sā-mi* se parent du *kodjo* (tissu) rouge lors de leur sublime sortie rituelle pour incarner le danger. La couleur du sang dissimulée partout, parce que portée par tous les initiés, représente le véhicule spirituel de l'humanité que tous ces danseurs aux torsos nus doivent emprunter pour arriver à la destination ancestrale, aurorale.

Au total, les couleurs sont associées dans les rituels, non pas seulement pour émouvoir, mais aussi et surtout pour dire un message sacré, tout en ne parlant pas. Ainsi l'association des couleurs blanche pour les esprits tutélaires salvifiques et noir dévolue aux

ancêtres civilisateurs, incarnent, pour reprendre l'oraliste Logbo Zaboto cité par Marie-Josée Hourantier (1987, p.89), « le refus de la dégénérescence des ancêtres et de l'ancienne société malgré les coups de boutoir de la nouvelle société ». Au-delà du plaisir des yeux, blanc, noir et rouge sont des "couleurs paroles", des messages transcodés, surcodés mis en scène tout comme les signaux.

1-2-Signal (drapeaux), image et symbole (le sable)

Les signaux sont des signes produits pour communiquer une information. Sont des signaux communicatifs, les drapeaux, les feux de circulation, la croix des chrétiens, le croissant lunaire islamique, les galons des forces armées. Dans le cadre de cette étude, nous nous focaliserons sur les drapeaux pour en connaître les formes et les significations chez les Akan circumlagunaires akyé à classes d'âge.

Ce que ces Akyé nomment le *gnangodé* est un très long drapeau multicolore venu de très loin, d'Abroki (France). Il est le point d'achèvement d'un long processus initiatique (30 à 35 ans) pour la génération impétrante. Avoir un *gnangodé*, c'est pouvoir chasser le malheur par l'initiation purificatrice et prendre le pouvoir politique de fait ou l'avoir pris pour le gérer. Planter ce drapeau au milieu de l'espace initiatique, après avoir défié tous les esprits, en le promenant sur une distance mystique sans être stoppé ou sans faillir, c'est provoquer ce que le philosophe G. Bachelard appelle une rupture inaugurale qui, *in fine*, devient une rupture épistémologique. Et cela, en provoquant la mort politique de ses tuteurs-initiateurs et en ouvrant un nouveau "cahier politique" de gestion du pouvoir par collégialité.

Le *gnangodé* est en lui-même un message politique adressé à la communauté akyé-nêdin (Anyama) et lépín (Alépé), mieux à l'administration. Il est un signe de démocratie, dans la mesure où il consacre de façon sacrée la limitation du pouvoir, son alternance et au demeurant son caractère cyclique salvifique.

Le *fanga*, est un petit drapeau porté par chacun des quatre danseurs attitrés de la génération de quatre classes d'âge. Il est le signe de la parfaite unification de la diversité qui fait la force. C'est la marque, le symbole, l'image de l'entente nécessaire pour tout compagnonnage avec le sacré. En fusionnant leur esprit et leur don artistique dans une démonstration de danse sacrée, les quatre représentants des quatre classes d'âge consacrent *l'unio mystica* nécessaire à l'invocation des ancêtres civilisateurs sanctifiants, pour qu'ils aident à se relier aux dieux et à Dieu. En la matière, l'union des danseurs opère une sanctification des âmes bénéfique à la prospérité de la génération et du peuple par la force du travail dont le symbole est le *dingui*.

Dans un univers initiatique, le symbole et l'image sont introduits dans l'implicite de la communication qui n'est plus pure transparence. Le symbole est par ce fait sous-tendu par des données d'ordre psychologique, social, idéologique, culturel, politique qui la compliquent. Il en existe une multitude dans les rituels initiatiques du *fɔkye* et nous choisissons une de ses figures fortes, le sable (*dingui*) pour la valoriser, en montrant succinctement la puissance emblématique.

Attributs du *sapohin*, chef guerrier, danseur vedette, les sables femelle (*aman*) et male (*dingui*) font l'objet du deuxième rituel du *fɔkye* qui se déroule longtemps après la cérémonie du premier rituel initiatique le *cepeda* (boue). Deux contenus cachés du *dingui* sont à prendre en compte dans l'encodage et le décodage de ce symbole mythique.

Aman et *dingui* sont les symboles de la puissance épique du héros danseur qui incarne, grâce à cet objet en fer, la symbolique de la mort. Car, dans une bataille mythique, c'est lui qui donne le premier la mort pour galvaniser les autres. Le sable, c'est l'image de la mort, le symbole de la détention du pouvoir akan voulu et instrumentalisé par le mystique Kouvoï Nutché qui l'aurait fait descendre du ciel. Et, c'est la détention de ce sable couplé au *n'gbéschia* (tabouret sacré) qui a suscité la rixe successorale du trône royal à Kumasi (Ghana), entre les cousins asanté, akyé et baoulé, après le décès d'Ossei Tutu. A côté du transcodage par les signes non verbaux (indice, signal et symbole) dont les aspects et les sens sont ci-dessus évoqués, se développent un mode de transmission par des signes paraverbaux. Il est nécessaire de les connaître aussi.

2- Aspects et significations des signes paraverbaux

Les signes paraverbaux transmetteurs de messages codés apparaissent sous trois formes que nous rangeons en deux groupes. Ce sont d'un côté les kinésites et les proxémiques et de l'autre les signes iconographiques. Avec ces signes paraverbaux, il est question d'échanges de signes, de gestes, d'images non vides de signification profonde. Dans cette brève présentation, nous exemplifions chaque cas, dans la mesure du possible, par ce qui existe chez les Akyé à classes d'âge.

2-1-Kinésies et proxémiques

Les kinésies sont des gestes qui se déclinent en deux formes principales : les kinémimes et les pictomimes ou pantomimes). Là où les kinémimes sont des gestes qui accompagnent inconsciemment les paroles, les pictomimes, sont conscients. Ils sont courants dans la danse rituelle du danseur principal le *sapohin*. Ici, il n'y a pas de parole mais les

gestes, les déplacements sont exécutés pour signifier, pour dire un message ancestral fort. Le fait de s'étonner ou de dire sa bravoure en levant les deux mains au ciel ; d'approuver en hochant la tête de bas en haut ou de haut en bas; de dire non, de réfuter un point de vue, une posture non sacrée, en remuant la tête, relève du premier. Dans le deuxième cas, il évoque un cercle, dessine un rond imaginaire pour signifier une réalité dont il donne la forme. Tous ces gestes sont exécutés par le chef guerrier, les danseurs attitrés ou par les initiateurs pour traduire des messages figés mythiques, épiques et légendaires. Pendant des événements solennisés, les Kinésies décrivent les rites de l'exorcisation au moyen de gestes étranges, symboles de forces.

La proxémique est une science qui étudie les déplacements dans l'espace au cours de l'échange verbal des interlocuteurs. Ces déplacements communiquent des messages lorsqu'ils jouent sur les rapports proche (entente), éloigné (désaccord) ; en haut (petit), en bas (grand) ; devant (benjamin), derrière (sénior), etc. Quand par exemple, la classe d'âge *agbri* est en tête de la procession rituelle du *fɔkye*, le "message initiatique à percevoir par tout initié est que ses membres sont les benjamins de la génération. En effet, chez ces proto negroïdes akyé, quand on va au champ, c'est le plus petit qui se met devant.

Toutes les classes d'âge sont disposées en fonction de leur force agissante. Pour les initiateurs akyé, seule la force agissante est l'être et l'être est force; et l'être peut devenir plus faible ou plus fort. Ainsi, les forces sont disposées dans un ordre croissant, hiérarchique. La force du degré le plus élevé (*akaba*, magie supérieure) agit sur les autres. Et, au-dessus de toutes les forces, règnent les puissances tutélaires, supraterrrestres et les esprits des mages magiques", coiffés par *odangaman*, *odômiga*, Dieu. Dans cet univers des forces de la nature personnifiées, Dieu est esprit et créateur. Et, en tant que le sage suprême, « il donne existence et subsistance aux autres forces, il les accomplit » (EIsy Leuzinger, 1966, p.15).

Les rapprochements avec les puissances tutélaires imposent d'abord une entente parfaite entre les mystes et les initiateurs divers, en éloignant tout ce qui serait à la base d'un désaccord. Dans l'univers initiatique du *fɔkye*, la surface de l'eau est réservée aux plus petits, aux petits poissons, c'est-à-dire aux initiés de premier degré, là où le bas, la profondeur de l'eau, est réservée aux grands et gros poissons, à ceux qui sont au troisième degré de l'initiation, les médecines men, les chamans, les *akaba*. Ces derniers sont les seniors postés derrière les benjamins qui eux, occupent le devant de l'espace initiatique. En somme, la position occupée par chaque classe d'âge exprime à elle seule tout un symbole qui décline un message initiatique. Il en va de même pour leur vision du monde iconographique.

2-2-Iconographies

L'iconographie est une science qui décrit les images, des tableaux, médailles, statues, bustes camées, etc. Ses origines africaines remontent aux œuvres primitives exécutées par les sauvages (proche de la nature) sur les parois des roches pour communiquer. De nos jours, les signes iconographiques sont les photos, les bandes dessinées, les dessins à motifs décoratifs, les images fixes ou mobiles, les images publicitaires. Servant à souligner ou à exalter une forme, l'ornementation graphique, la peinture, la gravure, la pyrogravure où l'intaille n'est pas une simple décoration pour exciter l'admiration. L'iconographie nègre a fini par s'imposer comme un véritable matériel didactique visuel porteur de symboles intensificateurs de la puissance vitale.

Comment s'opère leur iconologie et pourquoi l'adoration des images ? L'ornementation observée lors des rituels du *fɔkye* est un élément de culte de leur société secrète et de leur clan totémique. Elle est un moyen de glorification du souverain, de célébration du succès du héros chasseur ou guerrier intrépide. Les scarifications décoratives rituelles sont les marques de la résistance à toute sorte de souffrance, comme pour portraiturer celle vécue par le père ancestral du clan. Par exemple, l'ornementation rituelle des tambours parleurs vise à donner une forme qui a un important rôle dans la liturgie. Ainsi, les membranophones parleurs, porte des motifs décoratifs allégoriques, rendent visibles l'invisible, intensifient l'énergie sacrale tout en permettant une intense concentration des forces surnaturelles. Le signe iconographique est, nous dit E. Leuzinger (op. cit, p.19), « le médium par l'intermédiaire duquel le noir s'entretient avec l'esprit et auquel il présente les demandes les plus variées ».

Les genres transcodés, dont les aspects et les significations sont analysés en milieu initiatique akyé, explicitent la vision emblématique du monde de ces Akyé. Il est bon de découvrir la portée idéologique de ces messages muets dont le surcodage génère des fonctions sacrales.

3-Portée idéologique et fonctions des messages transcodés nègres

Dans la vie des peuples nègres d'Afrique, les arts qui produisent des messages transcodés sont tous réalisés à partir d'une commande ayant une fonction et une signification religieuses et sociales précises parfaitement définies à l'avance. Ils sont institutionnalisés et traduisent parfaitement la vision du monde des sociétés primitives productrices. Leurs fabrications sont l'apanage des artistes forgerons, sculpteurs, tambourinaires, tisserands,

fondeurs..., tous membres de sociétés fermées, de castes. Les initiateurs les convoquent pour opérer la mutation ontologique des mystes par des signes non verbaux ou paraverbaux.

Dans les milieux initiatiques où règnent l'ésotérisme et l'occultisme à relent de paganisme, le message transcodé est un puissant argument de suggestion et de persuasion émis par un « diseur-des-choses-très-cachées ». Le mysticisme qui s'y dégage se couvre de l'hapax mythique du "non-dit mais dit" dans le déchirement des "apparences figurées ou sonorisées" pétries de référents socioculturels. Le sens des valeurs et des qualités essentielles acquises par l'expérience sont matérialisés artistiquement.

Chez les Akan-akyé, ces arts ont en général pour fonction d'invoquer les esprits ancestraux ou d'animaux mythiques auxquels sont conférés des corps et des formes concrets dans la perspective qu'ils puissent entrer dans le monde des humains. Inséparables de la vie culturelle du milieu, ils constituent le témoignage vivant de la richesse de l'esprit créateur nègre. En tant que représentants sur terre de certains esprits surnaturels, ils sont de ce fait redoutés car réputés dans la détention de certains pouvoirs qui les mettent en contact direct avec l'univers invisible.

En clair, nous sommes en présence de la matérialisation de messages panégyriques, de louanges, de pratiques magico-rituelles se référant à des personnages héroïques aux actions d'éclats qui leur sont imputées pour servir de modèle et pour galvaniser. Au service d'un tel idéal salvifique, la parole devient force et se « charge sémantiquement de sens ontologique pour devenir un entrelacs de sens forts ou d'images analogiques » (Aboubacard Gounougo, 2018, p.83). Nous pénétrons dans le macrocosme de révocation truculente à travers une symbolique née du tourbillon de la réitération sonorisée, évoquée par la matière artistique figurale peinte, sculptée ou présentifiée par une archéologie à vases communicants. En opérant avec des caractères multivalents ou par valences symboliques, la parole transcodée s'impose comme une symbolisation de deuxième et de troisième niveau.

Les émetteurs ou les transmetteurs de ces messages créent du sens sous ces signes non verbaux particuliers, à partir d'une médiation symbolique de type socioculturel au service d'une idéologie qui opère par la "présentification du masque" au récepteur, au lieu de "faire parler le mot qui porte le masque". On peut dire avec Gounougo (op. cit, p.83) que cette puissance de suggestion permet au symbole qu'elle engendre d'être une « macro image (...) nourrie par le contexte des circonstances sociologique, culturelle et philosophique qui se charge de plusieurs valences majeures ». Indice, signal et symbole, geste, danse, tic, regard, déplacement, dessin, photo, statue, figurine..., deviennent des messages qui retentissent de « mille sons, de mille lumières, bien mieux, de mille sens » (Gounougo, Idem, p.82). Les

symboles que dégagent les signes non verbaux ou paraverbaux ont la primauté sur les autres sources de production de sens car ils inoculent mieux de "lait frais de la vérité".

Partie intégrante de la vie de la communauté, les genres transcodés rythment les rites initiatiques. Ils portent en eux les marques visibles des mœurs et coutumes des initiateurs, transmettent leur expérience ancestrale et constituent une parole visible, matérialisée et mythique. Ainsi, par l'image, le geste ou le son, l'élément artistique le plus modeste en apparence, est toujours le reflet de l'âme d'un peuple, d'une ethnie, mais aussi la vie d'un homme avec ses joies et ses souffrances, ses doutes et ses croyances. Un simple objet peut ainsi devenir le témoignage de toute une civilisation. Mis à part les signes non verbaux portant sur les indices relatifs au son provenant de la poésie médiatisée, les messages transcodés imposent, en général, le silence communicatif. Ce silence, chemin du sage, chemin de prudence, permet à l'homme de discerner la richesse de la parole révélatrice de la grandeur de l'ancestralité et donc de Dieu. C'est dans le silence des formes, des images, des couleurs que les initiés s'examinent, pour se transformer en témoins de la sagesse ancestrale.

Conclusion

A la fin de cette étude, il importe de noter que la notion de genre peut être ouverte aussi aux messages transcodés, dans la mesure où ils véhiculent des significations profanes ou sacrées utiles. Le transcodage des messages artistiques se fait à deux niveaux : par les signes non verbaux orchestrés par l'indice, le signal et le symbole ou par les signes paraverbaux qui sont les kinésies, les proxémiques et les iconographies. Notre champ d'étude des messages transcodés négroïdes s'est limité seulement à la civilisation akan dont la figure de proue choisie ici pour les exemplifier au besoin, est l'univers des rituels de la danse initiatique des sociétés circumlagunaires akyé à associations d'âge. Là, nous avons passé en revue la majorité de leur forme et image sacrées. En ce qui concerne leur fonction et leur signification, nous retenons, qu'au-delà de la fonction utilitaire, se profile, un ordre esthétique au service de la transmission de messages d'un certain niveau. Cette volonté esthétique ne s'exprime pas en parole mais à travers la figuration visuelle et l'intuition.

Cet art apparaît comme une catégorie d'observation et d'analyse fondées sur des héritages sociaux concrets conformes à la conscience esthétique négro-africaine. Son symbolisme magique n'est connu que par des initiés profonds qui rendent de telles créations nécessaires à la société afin que continuent de se tisser ces paroles de l'ombre engendrées par la lumière du transcodage. Avec les genres transcodés, la culture recouvre tout son sens. La culture vivante se compose d'éléments multiples qui se superposent les uns aux autres. Une

culture est aussi pour cela un ensemble de productions d'objets matériels issus d'une vision du monde ; un comportement engendrant des rites et rituels salvifiques; des idées philosophiques, religieuses; des acquis. Les genres transcodés aident à discerner le moment convenable pour la parole et pour le silence. Un silence extérieur qui favorise la réflexion, la prière, la tranquillisation, gage du silence intérieur initiatique.

Bibliographie

DACO Pierre (2013), *L'interprétation des rêves, Décodez le langage de vos nuits*, Berlin.

GOUNOUGO Aboubacar (2018), « Poétique du symbole : pour une approche méthodologique du motif central dans la poésie africaine », in *Revue ILENA*, Vol 2-n^o18, pp.80-95.

HOURANTIER Marie-Josée (1987), « La parole poétique du didiga de Zadi Zaourou », in
Notre

Librairie, n^o86, Littérature de Côte d'Ivoire, pp.84-89.

LEM François (1972), « Variété et unité des traditions plastiques de l'Afrique noire », in *Aspects de l'Afrique, L'art nègre*, Abidjan, pp.35-41.

LEUZINGER Elsy (1966), *L'art dans le monde, fondements historiques sociologiques et religieux : L'art des peuples noirs*, Paris, Alban Michel.

MAQUET Jacques (1972), « Connaissance actuelle de l'art africain », in *Aspects de l'Afrique, L'art nègre*, Abidjan, pp.15-24.

LA SOCIETE KARABORO DANS L'OUEST DU BURKINA FASO

DU XVIIIe AU XXIe SIECLE.

Salifou IDANI

Université Norbert Zongo de Koudougou

Résumé : Les Karaboro ont constitué une entité socioculturelle minoritaire dans l'ouest de la Haute-Volta aujourd'hui Burkina Faso. Ils se trouvent principalement la province de la Comoé notamment dans les villages situés autour de la ville de Banfora. La société karaboro est plus ou moins organisée en catégorie socioprofessionnelle. A l'origine, elle constituait un groupe de peuple d'agriculteurs et n'avait pas à son sein ni de griots ni de forgerons. Les Yandè (forgerons) de Karaborola que l'on rencontre sont venus surtout des villages turka et sénoufo. Le système politique des Karaboro est assez sommaire. Les fonctions politiques sont assurées par un chef de village tandis que le chef de terre s'occupe de la gestion du patrimoine foncier. L'arrivée des colonisateurs en 1898 a entraîné un bouleversement de l'ordre social, politique, culturel et économique. La création d'un canton et la mise en place d'une chefferie administrative avec à leur tête des personnes étrangères à la communauté karaboro ont conduit à des révoltes.

Mots clés: Karaboro, socioculturelle, socioprofessionnelle, patrimoine foncier, colonisateurs,

Abstract: The karaboro have constituted a minority socio-cultural entity in the west of Upper Volta calling Burkina faso today. They are found in the province of Comoe, in the villages around the city of Banfora. The Karaboro society is more or less organised in socio-professional group. At the beginning the society was composed of agricultors group and did not have morello or blacksmith within it. The yande (blacksmith) of karaboro that are found there came from the villages of Turka and Senoufo. The political system of Karaboro is broad enough. The political functions are assumed by the chief of the village while the land chief is taking care of the patrimony of the land. The arrival of colonizers in 1898 has brought a upset in social, political, cultural and economic order. The creation of a canton and the institution of an administrative management with leaders outside from the Karaboro community led to revolts.

Keyword: karaboro, socio-cultural, socio-professional, patrimony of the land, colonizers.

Introduction

Les Karaboro sont une entité socioculturelle minoritaire de l'ouest du Burkina Faso. C'est l'un des petits groupes concentrés dans la province de la Comoé que les anthropologues assimilent au groupe sénoufo. Après une longue migration, ils dominent de nos jours les villages environnants de Banfora. L'influence des peuples extérieurs et les événements historiques montrent qu'ils sont un peuple rigoureusement attaché à leurs valeurs culturelles.

Le brassage socioculturel des populations fait que les Karaboro perdent de plus en plus un pan important de leur culture. Pour ce faire des questionnements relatifs à ce peuple se posent. D'où vient-il ? Quelles sont les organisations sociales, politiques et culturelles mises en place pour la gestion de la communauté ?

De nos jours nous nous remarquons un regain d'intérêt pour la culture du passé. En effet, de jeunes karaboro s'organisent à l'extérieur pour participer au maintien et à la valorisation de leur culture²⁶. Notre objectif est de faire connaître ce peuple appartenant aux groupes dits « minoritaires de l'ouest du Burkina et jeter d'études ultérieures approfondies en vue de l'écriture de l'histoire du Burkina Faso.

Les enquêtes pour le présent article se sont basées sur les deux (02) grands centres de peuplement karaboro que sont Tiéfora (le chef-lieu) et Labola. Nous avons mis l'accent sur les sources orales recueillies sur place malgré le climat de méfiance du au contexte d'insécurité que connaît le pays actuellement. Ces sources ont été confrontées avec quelques documents écrits sur le peuple karaboro. Le présent article comprend deux parties. La première est consacrée à l'origine et au peuplement et la seconde à l'économie et les relations avec le monde extérieur.

1. Origine et peuplement des Karaboro

Les enquêtes et les entretiens en pays karaboro ont donné lieu à diverses provenances de ce peuple donc celle de la Côte d'Ivoire.

1.1 L'origine

Les Karaboro constituent un groupe de population agriculteur installé de façon homogène dans la province de la Comoé. Il serait venu du nord de la Côte d'Ivoire, précisément dans la zone de Tafiré, vers la seconde moitié du XVIIIe siècle. En effet, pour des raisons de conflits, ils auraient migré de la Côte d'Ivoire vers la région de Banfora dans le courant XVIIIe siècle. Leur provenance de la Côte d'Ivoire s'illustre bien, car la langue Tagouana se rapproche plus à celle parlée par les Karaboro²⁷. Les karaboro sont arrivés dans la région avant les Gouin et les Turka (L. Tauxier , 1933, p. 85). Dans les villages de Banfora, Bounouna, Siniéna, Cosura, etc, les chefs de terre appartiennent au groupe karaboro. Lorsqu'ils font des sacrifices, ils évoquent d'abord des noms karaboro avant de parler des

²⁶L'association des jeunes Karaboro "Too-Wanlé" à Ouagadougou, capitale du Burkina Faso soutient activement les activités culturelles **du peuple karabola**

²⁷ Sagnon Tolé, chef de canton du Karaborola, 70 ans, entretien du 11/11/2019 à Labola.

Outre l'origine de la Côte d'Ivoire, certains informateurs pensent que les Karaboro sont venus du Ghana ou du Mali. Mais leur origine de la Côte d'Ivoire est plus cohérente et acceptable.

Gouin ou des Turka. Les Karaboro sont alors les propriétaires terriens dans la région de Banfora. La famille *Bâfô*, l'une des familles propriétaires terriens à Banfora est d'ethnie karaboro. Pourtant, une des branches de cette même famille est installée à Labola. Ce qui explique que les Karaboro sont arrivés à Banfora avant les Gouin. Également, le nom authentique de la ville de Banfora, est *Bâfô* qui veut dire la clairière en langue karaboro²⁸. Selon d'autres sources, les Karaboro ont migré vers l'est et l'ouest de Banfora à cause de la pression exercée par les Gouin venus s'installer en nombre important dans la zone. La migration des Gouin aurait submergé les Karaboro les poussant à migrer vers l'ouest, et l'est de Banfora (L. Tauxier, 1933, p. 85). Mais d'autres informateurs pensent que cette migration serait due à la recherche de terres fertiles ou de points d'eau permanents et serait également à l'origine d'adoption de la langue parlée de nos jours.

La langue karaboro est exclusivement parlée au Burkina Faso. Cette langue est classée dans le groupe de langue nigéro-congolais, dans la famille *gur*.

Mais des différences linguistiques existent entre Karaboro. En effet, on enregistre des sous-groupes Karaboro à travers la variance des langues. Par exemple, les Labo (à Labola), les Win (à Tiefora) et les Nayagafa (à Nayagara) ne parlent pas tous de la même manière. Ils se reconnaissent à travers le ton et le maniement de la langue. Cependant, ils se comprennent tous comme les Mosse de Ouagadougou et ceux de Ouahigouya. La langue Karaboro est assimilée au groupe sénoufo et la famille *gur*. L'influence du dioula sur la langue karaboro est une réalité. Cela n'est pas perçu comme un danger puisque le dioula permet une évolution de la langue karaboro. D'ailleurs, Parmi les langues étrangères au Karaboro, le dioula est la première à faire son introduction. Tiefora qui signifie « *la contrée des Tiéfo* » est un nom donné par les Dioula et qui n'existe pas dans la langue karaboro.

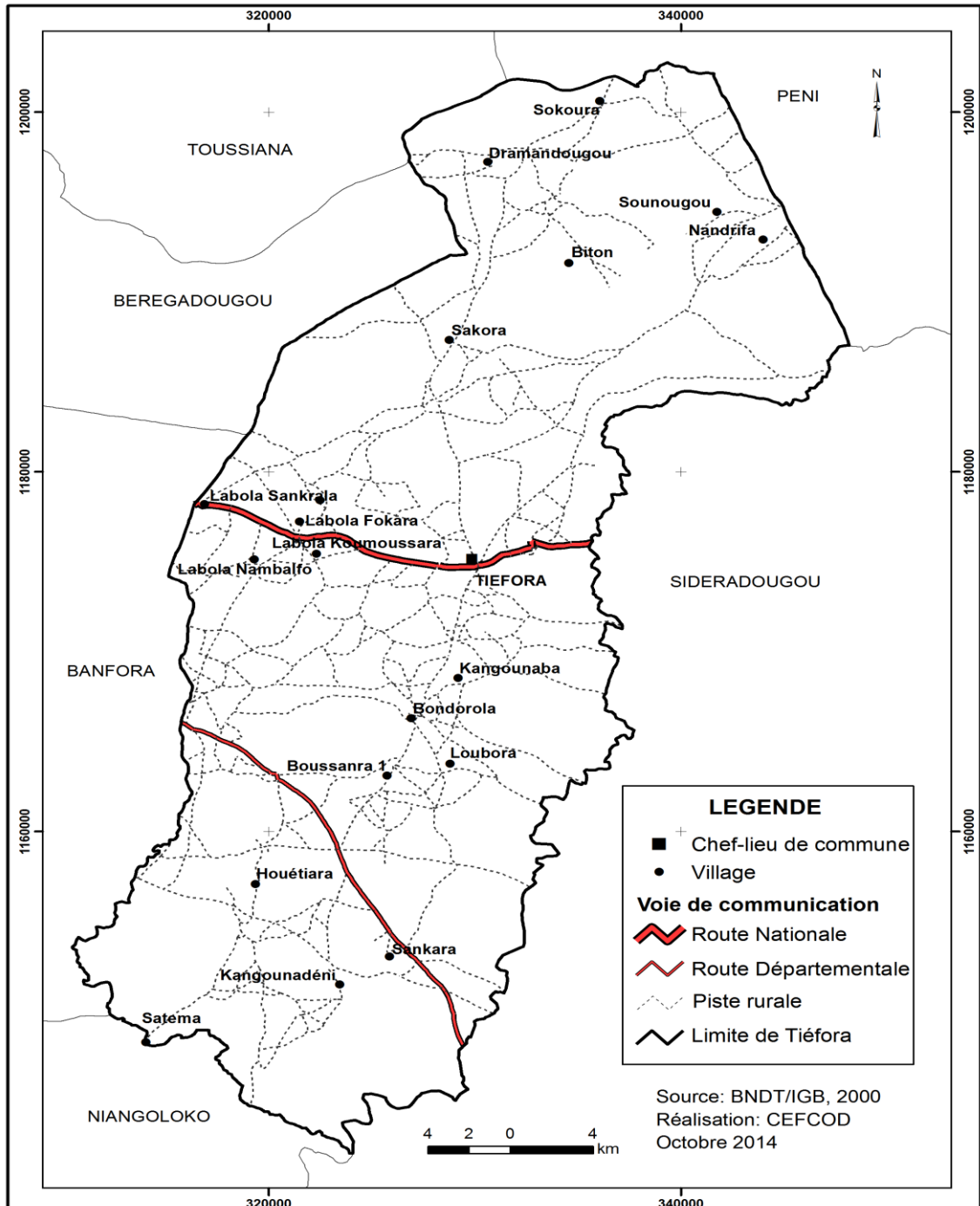
Le grand groupe karaboro se subdivise en deux (02) principaux dialectes : le *sèèr* et le *kar*. La ville de Banfora fait office de frontière linguistique entre le *sèèr* à l'ouest et le *kar* à l'est. A l'ouest de Banfora on a le petit Karaboro comprenant principalement le village de Tengrela (le plus ancien village des karaboro), Karfiguela, Lemouroudougou²⁹. A l'est le grand Karaboro avec les deux gros villages de Labola et de Tiefora, plus Niankadougou, Séréfédougou, Koumoussanra, Bondorola, Bousaara, Kangounadeni, Wintiara, Sankara. Les voisins immédiats des Karaboro sont les Komono et les Dogosè vers le village de Mangodara, les Tiefo vers Sideradougou et Dramanedougou, les Turka, les Gouin à Banfora et à

²⁸ Coulibaly, Zié, forgeron, 49 ans, entretien du 10/11/2019 à Tiefora.

²⁹ Sory Moussa, cultivateur, 38 ans, entretien du 10/11/2019 à Tiefora.

Beregadougou (L.). De nos jours encore, les Karaboro continuent de migrer vers le pays lobi à l'est.

Carte de localisation des villages karaboro dans la commune de Tiéfora.



Source : PCD Tiéfora 2015.

Cependant, les Karaboro ne sont pas autochtones sur tous les territoires qu'ils occupent aujourd'hui. Ils ont dû faire la pression sur d'autres peuples à l'image des Tiéfo pour s'installer. L'histoire du peuplement de Tiefora révèle en effet que les Tiéfo sont les premiers habitants de ce village. Ayant donné l'hospitalité aux Karaboro, la cohabitation n'a pas été possible à cause des divergences coutumières et rituelles. Alors, les Tiéfo cédèrent leurs terres aux Karaboro et se déplacèrent vers le nord, pour s'installer à Dramandougou, Péni, Taga et Noumoudara³⁰. C'est sous la conduite de Diogo SORY que les Karaboro sont arrivés à Tiefora après avoir quitté Labola, un gros village Karaboro.

1.2 Peuplement et organisation sociale

Le paykaraboro est occupé par plusieurs sous-groupes ethniques répartis sur l'ensemble des villages. Les plus importants sont les Win et Kawin à Tiefora ainsi que les Labo à Labola.

Ces sous-groupes ethniques autochtones, regroupés sous le nom de Karaboro, cohabitent avec d'autres ethnies venues d'ailleurs comme les Sénoufo, les Mossi, les Peulh, les Samo, les Gourounsi³¹, etc.

La société karaboro est plus ou moins organisée en catégorie socioprofessionnelle. A l'origine, elle constituait un groupe de peuple agriculteur qui n'a pas à son sein ni de griots ni de forgerons. Les Yandè (forgerons) de Karaborola sont venus d'ailleurs, surtout des villages turka et senoufo. Mais de plus en plus certains Karaboro se confient aux forgerons en vertu de leur pouvoir mystique. Ils empruntent donc la forge, mais n'en fait pas leur activité principale³². Du reste, un certain nombre de forgerons installés depuis de longues années au pays karaboro sont de nos jours des Karaboro, malgré leur origine qui remonte vers Banfora, Sindou, Toussiana. Ils portent les noms de famille Coulibaly, Koné ou Ouattara. Toutefois, il n'existe pas de caste dans cette société. L'endogamie est la règle de mariage dans leur groupe³³. La grande forge des Karaboro se trouve à Sitiana. Les forgerons interviennent à travers des rites de purification lorsque la foudre entraîne des dommages. Ce sont les Yandè qui officient les rites d'enterrement des initiés. En effet, lorsqu'un initié meurt, il faut absolument leur intervention avant l'enterrement. Leur participation aux funérailles était plus qu'une nécessité dans la culture karaboro où l'endogamie n'existe pas. Autre fait notable, il n'existe pas de famille de griots. Lors des différentes cérémonies liées à la culture,

³⁰ Plan Communal de développement de Tiéfora, 2025-2019, p. 21

³¹ Plan Communal de développement de Tiéfora, 2025-2019, p. 21

³² Plan Communal de Développement de Tiéfora, 2015-2019, p. 21.

³³ Coulibaly Zié, forgeron, 49 ans, entretien du 10/11/2019 à Tiéfora.

il y'a des prestataires de balafon qui tiennent la foule en haleine, et qui officient comme des griots.

Les Karaboro se reconnaissent par leurs scarifications qui se rapprochaient plus à celles des Gouin.

La femme est au cœur de la société karaboro. Elle constitue la principale force de travail. Au champ, elle travaille plus que les hommes étant donné que les hommes s'adonnent surtout à l'extraction de la bière locale appelée *bangui* à partir des rôniers. En plus, des travaux champêtres, les tâches ménagères leur sont réservées. Les femmes accèdent aux terres (leurs champs individuels) quand elles en font la demande, mais elles n'ont pas le droit d'y faire des aménagements ou d'y planter des arbres signes de propriétés foncières. Cette mesure a pour but de les dissuader de vouloir un jour s'en réclamer propriétaire. L'accès aux équipements agricoles est aussi limité car elles ne peuvent pas les utiliser dans leurs champs individuels que lorsque le champ collectif (dont l'homme est le chef) n'en a plus besoin. Consultées régulièrement par leur mari à domicile pour les grandes décisions, elles sont cependant tenues au silence dans le public.

Dans les sociétés africaines traditionnelles, la polygamie est une pratique ancestrale bien encrée. Le Karaboro, à la limite de ses moyens s'offrait le nombre de femme possible. Il n'y avait aucune réglementation à cet effet, puisque le mariage était d'abord une affaire de moyens et de capacité. C'est pourquoi le mariage était tardif (entre 20 et 25 ans). Il faut atteindre un certain âge pour que les parents vous jugent aptes à marier une femme. L'homme devait travailler d'abord pour son père, le satisfaire afin qu'il lui cherche enfin une femme. Par ailleurs, les liens de mariage étaient surtout tissés selon un système d'échange. En effet, la première condition pour que le jeune karaboro ait facilement une femme, était d'avoir une sœur à proposer en retour³⁴. C'est le mariage dit par échange. La règle était donc « vous mariez ma sœur, je marie votre sœur, une sorte de mariage arrangé ». Ce type de mariage est scellé par un serment que prennent les deux familles³⁵. Ce qui fait que ceux qui n'avaient pas de sœur mettaient du temps avant de se marier. En dehors de ce type de mariage, il y'avait aussi le Dirkiar. Il consiste en une demande de mariage traditionnel fait depuis l'accouchement de la fille. Ainsi, dès la venue au monde d'une fille, une personne de passage pouvait alors attacher quatre cauris ou un bout de tissu à un pied du bébé. Cela signifie que cette personne revendique le bébé en mariage pour son fils³⁶. Les parents du nouveau-né n'ont

³⁴ Sory Moussa, cultivateur, 38 ans, entretien du 10/11/2019 à Tiéfora.

³⁵ Sory Hipôpô, ménagère, enquête du 10/11/2019 à Tiéfora.

³⁶ Sory Namiéta, agriculteur, entretien du 10/11/2019 à Tiéfora.

alors pas le droit de refuser. La famille prétendante devrait consentir des efforts de soutien de vivres à la belle famille et cela jusqu'à l'excision de la fille. Ces vivres offerts pendant une décennie constituent en même temps la dote. Ce type de mariage est en voie de disparition de nos jours avec les mutations que la société connaît.

La fille devait être excisée entre 15-16 ans avant le mariage. Mais avoir des relations avant l'excision, c'est-à-dire avant le mariage n'est pas un tabou dans la société. Ce qui signifie que la fille est libre de ses relations sexuelles et peut même avoir plusieurs amants et des enfants³⁷. Cet état de fait explique la présence importante des filles mères à Karaborola. L'enfant conçu hors mariage est systématiquement intégré dans la famille de la fille. Il porte le nom de famille de son grand-père maternel et son père biologique n'a aucun droit paternel sur lui.

Les Karaboro se marient généralement entre eux. La dote est un élément symbolique compensatoire de la fille. Elle était diversement composée de vivres. Le prétendant est également tenu d'accomplir des travaux champêtres chez ses futurs beaux-parents au moins trois ans avant la célébration de l'union. Les divorces étaient très rares et le lévirat était pratiqué. En effet, la femme qui perdait son mari devait rester veuve dans la famille ou à défaut, devenait la femme d'un jeune frère de son mari défunt. Les femmes stériles bénéficient d'un enfant d'une de ses sœurs qu'elles entretiennent comme si c'était le leur. Dans ces circonstances, la solidarité des Karaboro était sans hypocrisie. Toute famille en joie ou en tristesse bénéficiait aussi d'une mobilisation très importante de la population pour des soutiens.

Dans la tradition karaboro, les adolescents changent de nom après leur circoncision. En fait, à l'issue des grandes funérailles (au moins 2 à 6 ans d'intervalle selon les villages), on attribue les noms des défunts aux adolescents devenus adultes. En ce qui concerne les initiations, elles ont lieu chaque 30 ou 40 ans (M. Bühler, 2010, p. 15). Ces initiations, qui concernent les deux sexes entraînent la formation des groupes d'âges. On distingue trois groupes de générations à savoir, les non-initiés, ceux qui ont assisté à une seule initiation et enfin les personnes très âgées qui ont vu trois initiations. A ce sujet, M. Bühler (2010, p.15) note : « On peut dire que l'initiation prépare les participants à la formation morale, physique et spirituelle. Les femmes sont également incluses, mais leur initiation se fait à part ». Chaque village possède un passage secret pour des situations de guerre. Ces routes secrètes et leur mode de passage sont enseignés aux jeunes lors des cérémonies d'initiations. Tous les villages

³⁷ Sory Sikla, agriculteur, 80 ans, entretien du 10/11/2019 à Tiéfora.

Karaboro n'organisent pas les initiations au même moment. Il y'a un ordre qui commence par Séréfédougou, Labola et qui se termine par Sankara et Sakora.

Chez les Karaboro il y a des noms qui indiquent immédiatement le rang par ordre naissance dans la famille au sein de cette société. Par ordre hiérarchique et par sexe, ces noms se présentent comme suit :

N° ordre	Garçon	Fille
1er enfant	Siele	Yigbepua
2e enfant	Sele	Yôpua
3e enfant	Lale	Yinde
4e enfant	Pele	Pande
5e enfant	Tuale	Mâle

A partir du sixième enfant de la femme, les noms sont invariables selon le sexe. On a par ordre Pâlé (6è enfant), Sralé (7è enfant), Mekô (8è enfant).

Les enfants des Karaboro prennent le nom de leur père mais n'héritent pas de ce dernier. C'est le neveu (aîné des enfants mâles de la sœur) qui hérite de son oncle. Les enfants du défunt ne peuvent bénéficier que du champ et de la maison. Les noms de famille karaboro les plus répandus sont Sory, Yao (ou Diao), Sagnon, Tou, Hillou. Les migrations de travail vers la Côte d'Ivoire ont amené certains à changer de nom. Par exemple des Tou sont devenus Koné ou des Sagnon devenus Traoré³⁸.

Il est interdit d'entreprendre des travaux champêtres le jour de marché. Certains habitants violent en cachette cette interdiction. Toutefois, lorsqu'ils sont pris en flagrant délit, des sanctions sont prises à leur rencontre.

Par ailleurs, plusieurs ethnies vivent avec les Karaboro dans les différents villages. Les plus nombreux sont les Mosse, les Peul et les Dagara. Ils entretiennent de bonnes relations entre eux et avec leur hôte qui sont les Karaboro. Mais avec les Peul, il y eut quelques mésententes causées par leurs troupeaux. Pour des raisons de parenté à plaisanterie, les Karaboro évitaient de se marier avec les Lobi, les Dagara et les Djan afin de garantir et conserver les liens de parenté intra sociétal. En dehors de leur ethnie, Karaboro préféraient se marier avec les Tiefou et les Gouin, qui sont les groupes ethniques avec lesquels ils ont vécu

³⁸Sagnon Tolé, Chef de canton, entretien du 11/11/2019 à Labola.

pendant longtemps avec lesquels ils un type similaire d'organisation politique et administrative.

2. Organisation socio-politique, économique et l'arrivée des colonisateurs

L'évolution de la société karaboro a conduit à la mise en place d'une organisation politique et administrative qui a fonctionné jusqu'à l'arrivée des colonisateurs.

2.1 Organisation socio-politique

Dans le système politique des Karaboro, le pouvoir est assez sommaire. Cela ne veut pas dire que c'est une société qui vit dans l'anarchie et sans chef. Il existe un minimum d'organisation au niveau de la famille et au niveau du village. Il existe en effet des individus investis de parcelle de pouvoir. Ils ont des fonctions politiques dans le sens de l'intérêt général mais il n'a pas une autorité centrale très forte à l'instar des Mosse (L. Soma, 2000, p. 33). Le chef de village a pour tâche de gérer les affaires du village. Il règle les différends entre les hommes. Les chefs de terre, sont appelés *Naflanchi*. Ils détiennent le couteau de propriétaires terriens et ont un pouvoir de conduire des palabres en vue d'une réconciliation.

En général, les détenteurs du pouvoir traditionnel interviennent en dernier ressort pour le règlement des conflits. Ils interviennent aussi en cas de foudre pour les rituels. L'organisation politique est démarquée difficilement de l'organisation socio religieuse. L'accession à ce pouvoir obéit aux critères de sexe et d'âge. C'est une organisation qui relève des structures ancestrales. Dans ces sociétés, chaque famille gardait jalousement son indépendance. Par conséquent, elles ne connaissaient pas une autorité qui puisse leur imposer des obligations ou une autre voie de conduite hormis les coutumes.

Les Karaboro vivaient dans une société libre et n'ont jamais voulu se soumettre aux Blancs qui voulaient imposer à leur tête des jula. En conséquence, de multiples révoltes contre l'administration ont été signalées dans le territoire karaboro (L. Soma, 2000, p. 34). Le chef de canton est une institution du colonisateur. Il était le président du tribunal indigène et à ce titre, rendait les jugements selon la tradition. Il nommait les chefs de villages et envoyait de la main d'œuvre à l'administration coloniale pour la réalisation du chemin de fer, des routes de la commune, de la route Banfora-Abidjan, et aussi dans les plantations de café en Côte

d'Ivoire. Il faisait prélever auprès de la population des vivres qui étaient envoyés sur les grands chantiers et de l'arachide pour l'usine d'huilerie à Bobo-Dioulasso³⁹

Depuis l'indépendance de la Haute Volta (actuel Burkina Faso) intervenue en 1960, le pouvoir des chefs de canton s'amenuisa et les chefs de villages devinrent des auxiliaires de l'administration publique. De nos jours, chaque village de la commune a son chef de village qui reconnaît au moins le pouvoir du chef de canton.

L'organisation administrative était le village au sommet. Ensuite certains villages tels que Labola et Tiefora étaient divisés en quartiers⁴⁰. Actuellement les quartiers de Labola ont été érigés en cinq (05) villages. Les villages sont dirigés par des chefs qui sont leur tour placés sous la tutelle du chef de canton. Tous les villages étaient indépendants les uns des autres. La gestion foncière est faite de façon traditionnelle. Chaque lignage possède ses terres qu'il attribue à ses membres sur leur demande⁴¹.

2.2. Organisation économique et les relations avec les voisins

L'organisation économique est marquée par les activités agricoles et d'élevage des populations. C'est une agriculture de subsistance et de type extensif. Les exploitations sont soit familiales, collectives ou individuelles⁴². Les principales spéculations sont les cultures céréalières⁴³ telles que le maïs, le mil, le riz, le sorgho et le fonio. Les productions agricoles des Karaboro inondent les marchés de la zone de Banfora. Les cultures de rente furent introduites vers la fin des années 1800 par le colonisateur⁴⁴. Les hommes occupent le second rang dans les travaux champêtres. En plus des travaux champêtres très harassants, les femmes exercent des activités de production maraîchère et d'artisanat dans le but de satisfaire aux besoins de la famille.

L'élevage est une activité très marginalisée dans cette société. Tout comme les Turka, les Karaboro se sont spécialisés dans l'extraction du *bangui* (bière locale extrait du rônier ou du palmier-raphia). Le commerce n'est pas une des spécialités des Karaboro. Il prend son envol dans l'espace karaboro avec l'arrivée des étrangers.

En ce qui concerne les relations avec le monde extérieur, les Karaboro entretiennent des relations avec les voisins immédiats et ceux venus de contrées lointaines.

³⁹ Plan Communal de Développement de Tiéfora, 2015-2019, p. 21.

⁴⁰ Tiefora est divisé en trois (03) quartiers et Labola en cinq (05) quartiers. Pour les quartiers de Labola, voir la carte à la page 3.

⁴¹ Sory Moussa, cultivateur, 38 ans, entretien du 10/11/2019 à Tiéfora.

⁴² Sory Karim, mécanicien, 47 ans, entretien du 10/11/2019 à Tiéfora.

⁴³ Sory Hipôpô, ménagère, enquête du 10/11/2019 à Tiéfora.

⁴⁴ Sory Sikla, agriculteur, 80 ans, entretien du 10/11/2019 à Tiéfora.

Les principales destinations des émigrants sont les villes les plus proches à savoir Banfora et Bobo-Dioulasso, et les pays voisins comme la Côte d'Ivoire et le Ghana. Les Karaboro reçoivent aussi des immigrants, venus à la recherche de terres fertiles ou de zones de pâturages pour leurs animaux⁴⁵. Actuellement, presque toutes les ethnies de l'ouest et du sud-ouest du Burkina Faso sont représentées dans l'aire Karaboro. Il s'agit des Gouin, Turka, Tiefo, Komono, Dogosè, Dagara, Tussian et d'autres peuples comme les Mosse, les Samo, les Peuls, etc.

Un étranger qui arrive au Karaboro doit d'abord passer par un hôte. Ce dernier se charge de l'introduire auprès des autorités compétentes qui sont le plus souvent le chef de village ou le chef de terre. A défaut, il doit être présenté aux voisins pour qu'ils sachent les motifs de l'arrivée de l'étranger⁴⁶.

C'est une responsabilité qu'il assume, car il est garant de la personne étrangère. La cohabitation est dans l'ensemble bonne entre ces peuples et avec les Karaboro. Toutefois nos informateurs signalent un conflit communautaire entre Karaboro et Peul en 1986. Tout serait (**parti ?**) de Sideradougou, un village situé à l'est de Tiefora où il y a eu une altercation entre éleveur peul et un Karaboro de Labola⁴⁷. Les Karaboro se sont donc organisés pour combattre les Peuls dans tous les villages de leur ressort territorial.

La présence de Samory Touré et ses Sofa a été constatée au pays karaboro. Sa maison de repos en ruine se trouve à Tiefora⁴⁸. Mais ce dernier n'a pas engagé de combat contre les Karaboro. Du reste, à la bataille de Noumoudara en 1897⁴⁹, les Karaboro n'ont pas prêté main forte aux Tiefo dans leurs luttes contre l'armée de Samory qui faisait également face aux troupes coloniales.

2.3. L'arrivée des colonisateurs

La domination coloniale de l'ouest du Burkina Faso commence en 1897. Elle bouleversa l'ordre socio-politique et économique du pays karaboro. L'administration coloniale créa en 1898 le canton de Karaboro qu'elle rattacha d'abord à celui de Noumoudara. Elle mit à la tête de cette nouvelle entité un chef Dioula du nom de Logoma Ouattara. Les Karaboro, qui rejetaient déjà la tutelle française, se révolta et refusa d'avoir à

⁴⁵ Plan Communal de Développement de Tiéfora, 2015-2019, p. 24.

⁴⁶ Koné Boureima, cultivateur, 53 ans, entretien du 11/11/2019 à Tiéfora.

⁴⁷ Un peul éleveur aurait attenté à la vie d'un Karaboro agriculteur installé à Sideradougou pour ses activités agricoles.

⁴⁸ Cette maison, faute d'entretien n'a pas survécu aux intempéries. Il n'existe que de tas de sable sur le site indiqué.

⁴⁹ Sory Sounsou, chef coutumier, 68 ans, entretien du 10/11/2019 à Tiéfora.

leur tête un chef dioula, considéré comme un étranger. Les mouvements de révolte du Karaborola de 1906 amenèrent l'administration coloniale à le soustraire de la domination de Noumoudara et à l'ériger en canton indépendant. Mais, on y nomma à sa tête un autre Dioula du nom de Monsory Ouattara, qui eut à son tour du mal à administrer le canton. Il fut remplacé en 1918 par Koulfogo Dia autre dioula, qui fut rejeté à son tour par la population déjà habituée aux révoltes. La population réclamait à l'administration coloniale un fils de leur localité, autrement dit un autochtone. En juin 1918, le domicile de Koulfogo Dia fut attaqué et il y trouva la mort, de même qu'une de ses épouses ⁵⁰. A l'issue de cette révolte, tout le canton fut encerclé et beaucoup de personnes furent arrêtées et incarcérées à Bobo-Dioulasso. Les Karaboro demandèrent à avoir comme chef de canton Niangouan Koné, originaire de Banfora et qui était à plusieurs reprises intervenu en leur faveur. En 1921, le commandant Truchard accède aux doléances des populations par la nomination de Niangouan Koné aux fonctions de chef du canton du Karaborola. Sa gestion jugée bonne, lui a valu le rattachement du canton de Komono en 1938. Il entreprit bien de choses, que la population finit par le trouver rigide, exploiteur et oppressif, avec des méthodes dignes des colonisateurs comme les réquisitions diverses, l'impôt de capitation, les cultures obligatoires, les recrutements militaires et autres répressions diverses. Sa popularité pris alors un coup aux yeux de certains groupes sociaux. Il sera lui aussi démis de ses fonctions à la suite d'une révolte en 1946⁵¹.

Par ailleurs, l'année 1946 correspond à l'avènement de la loi cadre et l'abolition des travaux forcés qui portèrent un coup dur à son pouvoir. Après quatre ans de vacance de pouvoir, Ibrahim Lalle Traoré devient le chef de canton qui décida de résider à Banfora. Les Karaboro étaient alors obligés de se déplacer dans cette dernière ville pour les questions d'ordre administratif, judiciaire et social. Pendant son règne il eut des remous également suite à la pression coloniale sur les Karaboro qui devaient travailler pour l'économie du colonisateur. En 1983, le pouvoir revenait à Gnimini Issa Lalle Yao. Cependant, une période d'absence de pouvoir fut notée pendant la révolution. Il sera véritablement installé dans ses fonctions après 1987. L'actuel chef de Canton de Karaborola est Jean Paul Tolé Sagnon. Il fut intronisé le 21 avril 2013. A noter que les chefs de canton n'ont pas eu de résidence fixe dans le Karaborola. En conséquence, il n'existe pas de palais où se fait la succession des chefs de canton. Les chefs de canton qui se sont succédé et leur lieu de résidence sont les suivants :

⁵⁰ Plan Communal de Développement de Tiéfora, 2015-2019, p. 21.

⁵¹ Plan Communal Développement de Tiéfora, 2015-2019, p. 22.

Nom et Prénom (s)	Période de règne	Résidence
Ouattara Lôgoma	1898-1906	Noumoudara
Ouattara Monsory	1906-1918	Sakora
Dia Koulfogo	1918-1918	Tiéfora
Koné Gnagouan	1921-1946	Tiéfora
Traoré Lallé Ibrahim	1951-1983	Banfora
Yao Gnimini Issa Lalle	1983-2011	Banfora
Sagnon Jean Paul Tolé	Depuis 2012	Labola

Le canton de Karaborola est le plus grand canton dans la région, puisqu'il a reçu le rattachement du canton de Komono (peuplé surtout par l'ethnie dogosè).

La colonisation a impacté sur la vie socio-économique des Karaboro. Les Karaboro ont commencé à connaître les disettes, car obligés de consacrer une partie de leur travail à des cultures d'exportations non vivrières. Ils étaient aussi privés d'une partie de leurs mains d'œuvre familiale à cause des réquisitions et conscription. La population était également écrasée par l'impôt dont les chefferies avaient en charge la perception au profit de l'administration coloniale. L'exploitation coloniale a donc rendu impossible la prévoyance alimentaire car les paysans étaient obligés de consommer même leurs réserves indispensables aux prochaines semailles (L. Soma, 2000, p. 26). En effet, l'institution de la chefferie de canton a été un tremplin à l'introduction de la culture du coton et la plantation de manguiers. En ce qui concerne les céréales, elles étaient convoyées à tête d'homme à Bobo-Dioulasso auprès du commandant de cercle.

Après les indépendances, le pays karaboro se révolta à nouveau en 1962, mais cette fois-ci contre le service sanitaire. En effet, une opération de consultation médicale est contestée à Labola puisque la procédure allait à l'encontre de la culture karaboro⁵². De fait, chez les Karaboro, une femme ne doit pas se présenter nue devant un homme autre que son mari. Pourtant, les consultations des infirmiers se faisaient de cette manière. Après le passage des agents de santé à Tiefora, ceux de Labola leur ont offert un accueil assez froid. Les autres villages karaboro ont suivi le mouvement. Cela a entraîné une lutte avec les autorités de l'époque. A l'issue des affrontements avec les forces de l'ordre, certains leaders sont arrêtés

⁵² Sory Namiéta, agriculteur, entretien du 10/11/2019 à Tiéfora.

puis emprisonnés à Bobo-Dioulasso pendant quelques mois⁵³. C'est à la suite de ces affrontements que le village de Labola a été considéré comme le village karaboro le plus rebelle depuis le temps colonial.

Conclusion

Les Karaboro constituaient une entité homogène avant la pénétration coloniale. A l'arrivée des colonisateurs français, le Karaborola fut érigé en canton par l'administration coloniale en 1898 qui tenait à asseoir sa domination sur ce peuple qui était jaloux de son indépendance vis-à-vis de l'extérieur. Le Grand Karaborola regroupe une quinzaine de sous-groupes qui vivent de façon homogène. Leur langue le karaboro appartient à la famille linguistique sénoufo. Durant la domination coloniale, on a dénombré plusieurs révoltes dans cette partie de l'ouest du Burkina Faso, faisant du canton des Karaboro le plus difficile à administrer par les Français (L. Soma, 2000, p. 35). Les nouvelles pratiques administratives, économiques et sociales imposées par les colonisateurs français et contraires à leur culture karaboro notamment la restriction des libertés n'ont pas été facilement admises par ce peuple qui est par essence pacifique.

Sources et bibliographie

Sources orales : liste des informateurs

Nom et Prénom(s)	Statut/fonction	Age approximatif	Lieu	Date
COULIBALY Zié	Forgéron	49	Tiéfora	10/11/2019
KONE Boureima	Cultivateur/ petit fils de GNAGOUAN KONE	53	Tiéfora	11/11/2019
SAGNON Tolé Jean Paul	Chef de canton actuel	60	Labola	11/11/2019
SORY Hypôpô	Ménagère	48	Tiéfora	10/11/2019
SORY Karim	Mécanicien	47	Tiéfora	10/11/2019
SORY Moussa	Cultivateur	38	Tiéfora	10/11/2019
SORY Namiéta	Agriculteur	82	Tiéfora	10/11/2019
SORY Sikla	Agriculteur	80	Tiéfora	10/11/2019
SORY Sounsou	Chef coutumier	68	Tiéfora	10/11/2019

⁵³ Sagnon Tolé, Chef de canton, entretien du 11/11/2019 à Labola

Eléments de bibliographie

Soma L., 2000, Nyangu Wan Kané, chef de canton du Karaborola et du Komono (1921-1946) dans le cercle de Bobo-Dioulasso, mémoire de maîtrise en Histoire, université de Ouagadougou, 91p.

Bühler M., 2010, les Karaboro : origine-coutumes-valeurs, Suisse, 55 p.

TAUXIER Louis, 1933, « Les Gouin et les Tourouka, résidence de Banfora, cercle de Bobo-Dioulasso. Etude ethnologique suivie d'un double vocabulaire », *Journal de la société des Africanistes*, tome 3, fascicule 1, p. 77-128.

Wangermez J., Lamontellerie M., 1974, in Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, *Les dermatoglyphes des Karaboro (Haute-Volta) ; fréquence comparée des tourbillons en Afrique tropicale*, XIII^e Série. Tome 1 fascicule 3, pp.357-371.

Commune de Tiéfora, mars 2015, Plan Communal de Développement (PCD) 2015-2019 de Tiefora, 95 p.

Sommaire

TANAÏ Aboubakar, Université de Lomé (Togo).....	pp.4-
YAO Armand Koffi, Université Peleforo Gon Coulibaly, Korhogo (Côte d'Ivoire)...	pp.
MECASSON Douadélet Camus, Université Péléforo Gon Coulibaly (Côte d'Ivoire)...	pp.
KOPOIN KOPOIN FRANCOIS, Université Félix-Houphouët-Boigny (Côte D'ivoire).	pp
KOFFI Hamanys Broux De Ismaël, Université Peleforo Gon Coulibaly (Korhogo-Côte d'Ivoire).....	pp.
GUIRIOBE Jean-Arsène Paumahoulou, Université Alassane Ouattara de Bouaké (Côte d'Ivoire).....	pp.
MOUSSA Kamaradini, Université de Lomé (Togo)	
NAPO Gbati, Université de Lomé (Togo).....	pp.
AGBE Koudou Jean-Jacques, Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)...	pp.
IDANI Salifou, Université Norbert Zongo de Koudougou (Burkina Faso)	